

ŒUVRES
DE MONSIEUR
DE FONTENELLE.
TOME SEPTIÈME.



Gravelot inv. — A. Duflos Sculp.

La Flûte lui tint lieu de Lyre chez Admete ¹.

ŒUVRES

DE MONSIEUR

DE FONTENELLE,

Des Académies, Françoiſe, des Sciences, des Belles-Lettres, de Londres, de Nancy, de Berlin & de Rome.

NOUVELLE ÉDITION.

TOME SEPTIÉME.



A PARIS, AU PALAIS,

Chez B. BRUNET, Imprimeur-Libraire de l'Académie Françoiſe.

M. DCC. LVIII.



PRÉFACE
GENERALE
DE LA TRAGEDIE ET DES SIX COMEDIES DE CE RECUEIL.

J'ÉTOIS déja engagé dans une carriere très-pénible, qui m'a occupé pendant quarante-trois ans, & me tenoit fort éloigné du Parnaſſe, lorſqu'un jour par je ne ſai quel haſard il me vint dans l'eſprit un ſujet de Tragédie que je ne cherchois nullement.

Je me flatte que je n'y aurois fait aucune attention, s'il ne se fût présenté dans un moment parfaitement vuide, & si d'ailleurs sa nouveauté ne lui avoit pas fait un mérite particulier qui a bien son prix. Je suis toujours étonné que cette idée qui me vint soit assés singuliere pour avoir échappé à tant de bons esprits qui depuis si long-temps ont fureté dans tous les coins & recoins du Dramatique. Le Lecteur en jugera quand il aura vû Idalie.

Pour mieux voir ce que c'étoit que ce sujet d'Idalie, quoiqu'au fond cela ne me fût d'aucune importance, je me permis de jetter sur le papier à

mes heures perdues une esquisse de la Piéce. On entend bien que ce ne pouvoit être qu'en prose. Je pris une Egypte, un Ptolomée, &c. pour le lieu de la Scéne, pour le Roi, &c. parce qu'ils furent les premiers noms qui voulurent bien s'offrir, & je ne perdis point mon temps à aller rechercher si l'Histoire ne me contrediroit pas en quelque chose. Tout étoit en l'air.

Je goûtois alors une douceur qu'apparemment les Auteurs qui se destinent au Public n'ont jamais sentie. Je n'avois point toujours devant les yeux ce formidable, cet impitoyable, ce barbare Public. Je ne

me demandois point ſans ceſſe avec une cruelle inquiétude, *Entendra-t-on bien ceci? Goûtera-t-on cela? Ne ſerai-je point trop long, trop court, &c?* Je n'écrivois que pour moi ſeul, & en ce cas-là un Auteur eſt à ſon aiſe & aiſément content. L'Ouvrage ne ſe fit qu'à diverſes repriſes, mais aſſés promptement, à les mettre bout à bout. Je ne crois pas l'avoir montré alors à plus de trois ou quatre perſonnes à qui je me fiois: après quoi il fut condamné à demeurer abſolument renfermé. Je craindrois de n'être pas cru, ſi je diſois juſqu'où cela alla.

En 1719, car je commence

enfin à avoir une date précise, M. l'Abbé Genest, de l'Académie Françoise, mourut. On trouva dans ses papiers une Comédie fort singuliere, dont le sujet étoit tiré de Phlegon, Auteur ancien, ainsi que nous le rapporterons ci-après en entier dans la Préface de la Comédie de Macate. Phlegon racontoit l'histoire d'une jeune morte qui revenoit toutes les nuits trouver un jeune homme dans sa chambre. M. l'Abbé Genest avoit pris le fait comme vrai à la lettre; & pour le rendre plus vraisemblable, il l'avoit transporté dans le Pays des Génies élémentaires: moyennant quoi la morte, au-

tant qu'il m'en ſouvient, étoit devenue une Silphide. Tout étoit dans ce goût-là, comme de raiſon; tout en prenoit la teinture.

Madame la Ducheſſe du Maine, qui avoit honoré M. l'Abbé Geneſt d'une bonté particuliere, voulut ſavoir ſi cette Piéce donnée au Public ſoutiendroit la réputation qu'avoient acquiſe à l'Auteur Zelonide, Penelope, Joſeph, &c. Qui pouvoit mieux en décider que S. A. S. je dis elle ſeule? Cependant elle eut l'exceſſive, & pour tout dire, l'inutile modeſtie de m'en demander mon ſentiment. J'avoue qu'après y avoir bien penſé, je ne

me prêtai point à tout ce merveilleux des Génies, ſoit que ce fût leur faute ou la mienne.

Mais le lendemain que j'eus rendu le Manuſcrit de M. l'Abbé Geneſt, il me vint une idée que je ne cherchois point, un moyen de traiter ſon ſujet en le dénaturant entierement, c'eſt-à-dire en le remettant dans le train ordinaire des choſes, où il faut bien que ces ſortes d'hiſtoires-là rentrent, ſi on veut en conſerver quelque petit reſte. Il ſe préſenta donc ſubitement à moi un plan de Comédie preſque tout arrangé, preſque coupé naturellement en ſes cinq Actes, ne demandant que très-peu de

temps pour l'exécution en prose, mais la demandant absolument & sans remise. J'obéis, tant le tout s'offrit vivement à moi, & en effet j'en fus quitte au bout de huit jours, que par bonheur j'eus alors entierement libres. Je ne manquai pas d'être assés content de moi pour confier cette légere production à quelques personnes choisies. J'osai même la montrer à la Princesse qui en avoit été la premiere occasion, bien entendu que je lui fis valoir toutes les circonstances qui m'étoient favorables. Il est arrivé quelquefois qu'on m'a dit avec assés d'apparence de sincerité, que cette petite Piéce

pourroit ſoutenir la repréſentation; mais je puis aſſurer ſans vanité que je ne l'ai pas cru. D'ailleurs, ni mon occupation principale, ni mon âge déja fort avancé, ne me permettoient pas de penſer au Théatre.

Quelque temps après cependant, trop flatté peut-être du ſuccès, quoique très-peu éclatant, de la petite Comédie, je ne pus m'empêcher d'en faire une autre ſur un ſujet qui ſe préſenta encore à moi inopinément, & qui prit ſur moi autant d'empire que le premier pour ſe faire exécuter. Je n'y employai guére plus de temps.

Pour les quatre Piéces ſui-

vantes, j'avoue que je les ai faites parce que j'ai eu intention de les faire, j'y avois pris goût; j'ai cherché des ſujets, ou en ai inventé, mais dans des heures perdues, & tout-à-fait à mon loiſir: j'ai fait même les diſpoſitions à différentes repriſes, ſans me preſcrire d'avoir bientôt fini, & n'ai pris la plume que quand tout a été bien ordonné dans ma tête; mais il eſt vrai que j'ai du moins écrit avec une aſſés grande rapidité: car ce n'étoit guére que ce temps-là que je comptois avoir donné à ces Ouvrages, auſquels je l'épargnois beaucoup.

Ils n'ont tous que leur premiere façon, mais abſolument

la premiere. A peine y a-t-il eu quelques mots, quelques phrases changées par-ci par-là. Peut-être avec plus de temps & de nouveaux efforts n'aurois-je pas mieux fait; mais je me serois rendu témoignage d'avoir fait de mon mieux, & je ne me suis jamais livré au Public qu'avec une confiance bien nette sur ce point. Aussi ne destinois-je ces Comédies qu'à être posthumes tout au plus; mais je ne croyois pas avoir à les garder sous la clef aussi long-temps que j'ai déja fait. Je me suis ennuyé d'être si parfaitement raisonnable, & la foiblesse naturelle d'Auteur a prévalu. Voudroit-on que la

févere Philoſophie dominât toujours ?

Elle ſouffrira peut-être plus aiſément qu'à l'occaſion des Comédies de ce petit Recueil je faſſe quelques réfléxions à ſa maniere, & à peu près dans ſon ſtile, ſur ce genre d'Ouvrage. Il s'agit de ſavoir quel eſt préciſément le caractere de la Comédie ; & pour m'expliquer encore mieux, & ne point diſſimuler l'interêt que j'ai à cette queſtion, il s'agit de ſavoir ſi la Comédie peut faire pleurer, ſans ſortir de ſa nature & ſans bleſſer la raiſon : car on a quelquefois ſenti à la lecture de ces petites Piéces qu'elles produiſoient un peu cet effet,

ou du moins en avoient envie. Or, diſoit-on, une Comédie qui fait pleurer eſt auſſi ridicule qu'une Tragédie qui fait rire : c'eſt ce que je vais examiner, & avec impartialité, ſi je puis.

Une Piéce de Théatre eſt une repréſentation de quelque événement, de quelque action de la vie humaine ; & cette repréſentation doit être telle qu'elle plaiſe.

A l'égard du ſujet que nous traitons, la vie humaine ne peut ſe partager qu'en deux branches, celle des Grands, & principalement des Rois, & celle des Particuliers.

Il n'y a que deux manieres de plaire ; il faut ou attacher

jusqu'à un certain point, ou émouvoir assés sensiblement. On attache par le grand, par le noble, par le rare, par l'imprévû : on émeut par le terrible ou l'affreux, par le pitoyable, par le tendre, par le plaisant ou ridicule.

Si l'on veut imaginer deux espéces de représentations ou spectacles, dont l'une soit plus noble que l'autre, il n'y aura pas lieu d'hésiter entre les actions des Rois & celles des Particuliers; les unes s'appelleront Tragédies, & les autres Comédies.

Le noble, qui sera donc essentiel à la Tragédie, emportera nécessairement qu'elle soit

toute ſérieuſe, & en exclura abſolument le plaiſant & le ridicule, & même n'y ſouffrira pas le familier quoique ſérieux. Au contraire, le terrible, tel que le repas qu'Atrée donne à ſon frere, y ſera fort à ſa place, ou plutôt y tiendra une place qu'il ne peut avoir ailleurs.

A ces deux égards, la Comédie lui eſt parfaitement opposée; elle exclut le terrible, & demande le plaiſant.

Mais il y a d'autres choſes qu'elles peuvent également admettre toutes deux; le rare, le pitoyable, le tendre. Un cas ſingulier du haſard peut auſſi bien arriver à un Payſan qu'à un Prince. Deux Amans d'une

condition ordinaire n'en ont pas un amour moins vif, & n'en ſont pas moins à plaindre quand on les arrache l'un à l'autre. Seulement la Tragédie & la Comédie modifieront un peu différemment ces ſituations qui leur ſont communes à toutes deux ; & ces modifications ſont du nombre de ces ſortes de choſes qui ſe font preſque ſans qu'on y penſe. Selon cet arrangement, les deux extrêmes du Dramatique ſont le terrible & le plaiſant ; & l'on voit bien tout ce qui occupera les places du milieu. Encore pour comprendre abſolument tout, faudra-t-il étendre le plaiſant juſqu'au

bouffon, jufqu'à celui de la Comédie Italienne, qui eſt aſſés ſouvent excellent. Qu'y a-t-il au monde de plus riſible qu'Arlequin faux Magicien, qui pour faire peur à un homme qui viendra le conſulter, a appris des mots de grimoire épouvantables, & qui les prononçant enſuite en préſence de cet homme-là, vient par degrés à trembler, & finit par s'enfuir? Ces ſortes de traits ſont de l'eſpéce de ce qu'on appelle en Italien *Caricature*. Ils ſont extrêmement outrés, pouſſés beaucoup au-delà du vrai; mais conduits avec un certain art, ils font leur effet. On pourroit dire qu'Œdipe,

tel qu'il a été traité par les Anciens, eſt une *Caricature* du terrible, comme Arlequin Magicien en eſt une du plaiſant. La caricature ſérieuſe a été trop forte pour nous, & nous l'avons adoucie.

Dans cette eſpéce d'*échelle* dramatique que nous formons ici, ſe trouvera immédiatement au-deſſous du terrible, le grand, l'important, qui attachera ſans cauſer beaucoup d'émotion : c'eſt là le caractere de la fameuſe Scéne de Pompée & de Sertorius, de la premiere Scéne de la mort de Pompée, de la délibération d'Auguſte ſur l'abdication de l'Empire, &c. Et en général

perſonne n'a ſi bien fait voir que Corneille ce que peut le grand par lui-même, & ſans le ſecours ni de la terreur, ni de la pitié.

Enſuite vient dans notre échelle ce que nous avons dit être commun à la Tragédie & à la Comédie : & comme c'eſt là l'objet principal de ce petit Diſcours, il ſera bon de conſiderer un peu de plus près toute cette matiere.

Retranchons du Cid, non-ſeulement l'Infante, qui en eſt déja retranchée avec beaucoup de juſtice, mais encore le Roi ſon pere, & tout ce qui donne à cette Piéce un air de Cour; conſervons le fait eſſentiel, &

mettons le entre de ſimples Gentilshommes; en vérité Chimene obligée d'aller ſolliciter devant un Gouverneur de Province la mort de Rodrigue qu'elle adore, & qui n'a fait que ſon devoir, ne vous tirera-t-elle plus de larmes, ou vous en tirera-t-elle moins? Je ne crois pas que perſonne puiſſe l'imaginer; il eſt trop viſible qu'il y a là un fond de ſentimens naturels qui ne tiennent nullement aux conditions, & que les Rois ou Reines interpoſés n'en augmentent point la force ni la vivacité.

Il n'en va pas de même d'Héraclius. Un uſurpateur de

l'Empire ſe trouve dans le cruel embarras de ne ſavoir ſi celui qu'il a toujours cru ſon fils, n'eſt point l'héritier légitime du Trône uſurpé, & celui dont il a tout à craindre, & qu'il feroit égorger s'il le connoiſſoit ſûrement. Ce fond-là ne peut ſe tranſporter chés des Particuliers.

Héraclius eſt donc eſſentiellement une Tragédie, & le Cid n'en eſt pas eſſentiellement une. Je ne dis pas qu'il ne ſoit mieux d'être comme il eſt; mais c'eſt l'effet d'une parure étrangere. Une belle perſonne en ſera plus belle d'être parée; mais elle le ſera encore beaucoup en ſimple deshabillé.

C'eſt tout ce que je prétends quant à préſent. Je ſuppoſe, quoique ſans aucun fondement, qu'il eût été impoſſible de mettre le Cid dans une Cour : en ce cas-là n'auroit-on oſé traiter un ſi beau ſujet ? Auroit-on eu le courage d'y renoncer, parce que ç'auroit été une Comédie qui auroit fait verſer des larmes ? Car c'en auroit toujours été une. Point de Rois ni de Princes, point d'interêts d'Etat, point de Guerres, ni de Traités de Paix entre des Nations.

Il eſt vrai que Rodrigue eût été en péril de mort, & il eſt fort établi que ce péril conſtitue la Tragédie. Je convien-

drai de cette maxime, ſi l'on veut; mais que l'on donne donc un nom à ce Cid tel que je l'imagine. Sera-t-il Tragi-Comédie, Comédie héroïque? Il ne m'importe, pourvû que ce ſoit une repréſentation très-digne des yeux du Public. Je ne veux que faire paſſer ici en revûe les différentes eſpéces de Spectacles dramatiques caracteriſées comme il leur convient.

On connoît aſſés communément aujourd'hui la ſuite des couleurs du Priſme, rouge, jaune, vert, bleu, violet; notre échelle dramatique lui reſſemble, terrible, grand, pitoyable, tendre, plaiſant, ri-

dicule : cela eſt dégradé par nuances, depuis la plus ſérieuſe des impreſſions que peut faire le Théatre juſqu'à la plus réjouiſſante. Par cette comparaiſon de la ſuite de couleurs, on voit preſque à l'œil ce que nous n'avons expoſé juſqu'ici que par raiſonnement.

Il y aura donc des Piéces de Théatre qui ne ſeront ni parfaitement Tragédies, ni parfaitement Comédies, mais qui tiendront de l'un ou de l'autre genre, & plus ou moins de l'un que de l'autre; comme un vert, qui eſt certainement un composé du jaune & du bleu, eſt différent d'un autre vert, parce qu'il entre plus ou moins de jaune

jaune ou de bleu dans ſa composition. On donnera à cesPiéces-là un nouveau nom, ſi l'on veut : mais ſi la Langue n'a que ces deux noms de Tragédie & de Comédie, certainement la Tragédie aura dans ſon partage le terrible & le grand, la Comédie le plaiſant & le ridicule ; & il reſtera entre les deux un eſpace qui doit être rempli, s'il le peut être. Or il le ſera, ſi d'un côté la Tragédie, & de l'autre la Comédie, peuvent employer le pitoyable & le tendre. Il ſe formera deux eſpéces mixtes, auſquelles on donnera, ſi l'on veut, des noms particuliers.

Il y en a déja une toute for-

mée : le terrible eſt rare dans nos Tragédies, nous avons peu d'Œdipes, d'Atrées, de Rhadamiſtes : c'eſt un genre preſque réſervé à M. de Crebillon. Corneille n'a guére eu en vûe que le grand, où il a excellé. Racine n'y a eu guére non plus que le pitoyable & le tendre, qui lui ont parfaitement réuſſi ; & on ſe l'eſt beaucoup plus ſouvent propoſé pour modelle que Corneille. Ainſi, à conſiderer le nombre de Piéces que nous avons en différens genres, notre Théatre tragique n'eſt pas abſolument dans le pur tragique, mais plutôt dans un tragique mixte, ou du moins panche beaucoup de ce côté-là.

Il ne faut pas même l'en blâmer trop. On s'imagine naturellement que les Piéces Grecques & les nôtres ont été jugées au même Tribunal, à celui d'un Public assés égal dans les deux Nations ; mais cela n'est pas tout-à-fait vrai. Dans le Tribunal d'Athénes, les femmes n'avoient pas de voix, ou n'en avoient que très-peu. Dans le Tribunal de Paris, c'est précisément le contraire. Ici il est donc question de plaire aux femmes, qui assurément aimeront mieux le pitoyable & le tendre, que le terrible & même le grand ; & je ne crois pas au fond qu'elles ayent grand tort.

Il ne nous reſte plus qu'à examiner ſi le pitoyable & le tendre pourront s'unir avec le plaiſant & le ridicule, auſſi-bien qu'avec le terrible & le grand. Il eſt ſûr qu'au premier coup d'œil l'un de ces deux mélanges paroît beaucoup plus naturel & plus facile que l'autre. Quand j'aurai verſé des larmes pour Thyeſte, Amant malheureux, ſi l'on veut, je n'en ſerai que plus diſpoſé à frémir d'horreur à la vûe des têtes de ſes deux enfans, dont Atrée lui a fait manger la chair. Les deux impreſſions que je recevrai ſeront toutes deux du même ton, l'une ſeulement plus foible que l'autre. Mais

comment ce même ſujet qui me fera rire, me fera-t il auſſi pleurer ? Le paſſage bruſque d'une impreſſion à une autre toute oppoſée, ne ſera-t-il pas fort déſagréable ? Comment m'intéreſſerai-je tendrement un moment après m'être diverti d'un ridicule bien attrapé ? J'avoue que tout cela demande un peu d'éclairciſſement.

Il me ſouvient d'avoir vû une Scéne Italienne entre Lelio & Arlequin, où j'étois attendri à tout ce que diſoit Lelio, & je riois à toutes les repriſes d'Arlequin, ſans que cette ſinguliere alternative manquât jamais. J'en fus enco-

re plus étonné que diverti, & je remarquai bien ce phénomène théatral, qui me parut unique. Cela s'appelle faire un mélange *per intima*, par les plus petites parties, comme disent les Chimistes. Je ne proposerois pas que l'on en fît autant dans les Comédies dont il s'agit, le cas n'arriveroit que trop rarement, & seroit même toujours un peu dangereux; mais il sera toujours possible de tenir le plaisant & le tendre en gros pelotons assés séparés, & même, si l'on veut, on y pourra souvent ménager des nuances intermédiaires.

Je crois bien que le plaisant ne pourra pas aller jusqu'au

bouffon. Celui-ci ſera l'extrême de la Comédie, le plus bas degré de l'échelle, oppoſé au terrible qui eſt à l'autre bout, & notre Comédie mixte ne peut être qu'une eſpéce moyenne : mais le plaiſant, dont on retranchera le bouffon, aura bien encore aſſés d'étendue, puiſqu'il lui reſtera tout le ridicule des mœurs & des caracteres, & même d'une infinité de ſituations & d'événemens.

D'un autre côté, le pitoyable & le tendre auront tout leur jeu ſans aucune contrainte ; car il eſt bien ſûr qu'une mere, par exemple, qui voudra faire la jeune, n'empêchera pas que ſa fille ne ſoit auſſi

paſſionnée pour ſon Amant qu'une Princeſſe. Si Ariane n'étoit qu'une ſimple Demoiſelle enlevée, & enſuite abandonnée, le ſujet ne perdroit rien de ſa beauté eſſentielle. D'ailleurs, le pitoyable & le tendre ſont ce qui cauſe les plus fortes impreſſions du Théatre, & en même temps celles qu'on aime le mieux reſſentir. Ainſi notre Comédie placée au milieu du dramatique, y prendra juſtement tout ce qu'il a de plus touchant & de plus agréable dans le ſérieux, & tout ce qu'il a de plus piquant & de plus fin dans le plaiſant.

Cette Comédie n'auroit pas tous les avantages de tous les genres

genres du dramatique, j'en conviens ; mais elle en aura peut-être autant qu'une autre, c'est ce qu'il faut essayer : quand elle en auroit moins, ce sera toujours un genre nouveau. Ce n'est pas qu'on ne puisse lui contester cette nouveauté : nous avons vû dans un grand nombre de Comédies des Scénes qui sont précisément du ton que notre genre demande, le Misantrope en est presque tout entier ; mais dans d'autres Piéces de Moliere il se trouve aussi du bouffon, que nous n'admettrions pas du moins en suivant la rigueur de notre systême exactement renfermé dans les bornes que

nous avons marquées. Les agréables Piéces de Meſſieurs Deſtouches, de la Chauſſée & Greſſet, ſi juſtement applaudies du Public, ne permettent pas non plus que ce ſyſtême ſoit traité d'invention nouvelle.

Il auroit d'autant plus d'utilité, qu'il rendroit la repréſentation plus conforme à la vie ordinaire. Je me crois diſpenſé de m'appliquer ce que font des Empereurs, ils ſont trop hauts pour moi: je ne daigne pas m'appliquer ce que font des Saltimbanques, ils ſont trop bas; & les uns & les autres ne font que dans des cas extraordinaires, où je ne me

trouve jamais : la conſéquence ſe tire d'elle-même.

Ce que j'appelle ici *la vie ordinaire*, comprend auſſi celle des Empereurs & des Rois dans tous les temps où ils ne ſont qu'hommes. Ne pourroit - on pas nous montrer Auguſte mourant aſſiégé de toutes parts d'intrigues & de cabales ; baſſement dorloté par l'artificieuſe Livie, comme le Malade imaginaire par ſa femme ; importuné par des Aruſpices, qui viennent de la part des Bêtes ſacrifiées lui promettre encore de longs jours ; excedé par un Ambaſſadeur Parthe, qui au milieu de l'opération pénible d'une médecine, vient lui rap-

porter les Enſeignes de Craſſus, dont il ne ſe ſoucie plus du tout, &c ? Cette Comédie s'appelleroit *la mort d'Auguſte*, & malgré ce ſuperbe titre, ſeroit toujours Comédie, & même, ſi on vouloit, très-comique.

Il me vient dans l'eſprit que pour la contre-partie on pourroit faire auſſi une Tragédie intitulée *le Docteur Abélard*. Aſſurément ſon avanture a été bien aſſés tragique ; mais par malheur il ſe mêle toujours à cette idée je ne ſai quoi d'un peu riſible, qui s'oppoſe à la compaſſion, Ce que je propoſerois ici, du moins en ce qu'il a d'eſſentiel, ſe trouve plus

heureusement exécuté dans des Piéces Angloises que je connois, graces à l'agréable Traduction qui en a été faite, & sur-tout, ce me semble, dans la *Belle Pénitente*, vraie Tragédie à mon gré, où il ne s'agit que du mariage d'un Noble Genois. L'habile Traducteur de cet Ouvrage l'a accompagné de réfléxions qui rendroient les miennes inutiles: Toujours il me paroît certain que nous sommes en droit d'examiner si en fait de Théatre nous n'aurions pas quelquefois des habitudes, au lieu de régles; car les régles ne peuvent l'être qu'après avoir subi les

rigueurs du Tribunal de la raiſon. Peut-être ſommes-nous trop gênés, peut-être ſommes-nous trop libres; nous pouvons gagner, nous pouvons perdre, ou, pour mieux dire, nous gagnerons toujours, quand même la gêne augmenteroit. Par bonheur nous ſommes dans un ſiécle où les vûes commencent ſenſiblement à s'étendre de tous côtés, tout ce qui peut être penſé ne l'a pas été encore, l'immenſe avenir nous garde des événemens que nous ne croirions pas aujourd'hui, ſi quelqu'un pouvoit les prédire. Mais je ſens tout le tort que j'ai de m'égarer ſi loin, après

être parti d'un ſujet aſſés léger & aſſés mince, & j'y reviens, pour n'en plus ſortir & le finir entierement.

Des ſix Comédies, il y en a quatre, Macate, le Tyran, Abdolonime, & le Teſtament, qui ſont hiſtoriques, ou à peu près. Je dis *à peu près*, car aſſurément Macate n'eſt qu'un conte, & le Tyran n'eſt fondé que ſur un mot de Plutarque, qui rapporte le tour d'adreſſe qu'imagina un fripon, pour tirer de l'argent de quelque Tyran Grec; & je ne crois pas que cela ait eu d'exécution. Je ne me ſouviens pas en quel endroit Plutarque en parle, &

n'ai pas cru que ce fût la peine de le chercher dans de gros Volumes. Henriette & Lyſianaſſe ſont de pure invention.

Henriette eſt la ſeule de ces Comédies dont le ſujet ſoit François. La premiere, & qui a en quelque ſorte donné naiſſance à toutes les autres, m'avoit mis en Pays Grec : je m'y tins aſſés long-temps, je fis un écart, & y revins à la fin. Un temps a été que la Scéne de la plupart de nos Comédies étoit en Eſpagne, c'eſt qu'alors nous empruntions beaucoup des Auteurs Eſpagnols. Peut-être par cette même raiſon viendrons-nous à tranſporter ſouvent auſſi

cette Scéne en Angleterre ; mais il n'y a guére d'apparence que des Comédies Angloiſes nous en prenions tout le comique.

Il eſt aſſés à la mode aujourd'hui, en fait de Théatre, d'appeller *beautés de détail* des eſpéces de lieux communs, des morceaux qui ſont ordinairement d'une certaine étendue, qui roulent ſur quelque matiere plus générale que le reſte, ſans ceſſer cependant d'y appartenir, qui ſont plus arrondis, plus travaillés, plus ſaillans, plus poëtiques même : cela s'oppoſe, du moins tacitement, *à la beauté du tout en-*

ſemble, dont tout le monde ſait quel eſt le caractere, & quelles ſont les parties qui la compoſent. Les beautés de détail ne naiſſent point néceſſairement du fond de la Piéce, l'intérêt préſent & actuel du moment ne les y amenoit point; ſeulement elles ont été invitées le plus adroitement qu'on a pû à s'y rendre, puiſqu'elles ſont en quelque ſorte iſolées: elles ne demandent pas, comme la beauté du tout enſemble, une longue attention, un examen délicat de différens rapports, un certain coup d'œil univerſel qui n'eſt pas donné à tout le monde. Le

Parterre, dont il eſt aujourd'hui ſi important de faire agir les mains, les mettra en jeu pour une impreſſion ſubite qu'il aura reçue, & non pas en vertu d'un raiſonnement médité qu'il n'auroit pas le loiſir de faire. C'eſt donc un artifice aſſés innocent, que d'employer les beautés de détail, même malgré la ſcrupuleuſe exactitude : du moins eſt-ce un artifice qu'on ne ſeroit pas honteux d'avouer, comme quelques autres. Voici un bien long article, pour aboutir ſeulement à dire que ces Comédies n'ont point de beautés de détail, parce que je ne les

ai pas faites pour la représentation ; il n'est pourtant pas bien sûr que j'y en eusse mis, quand je l'aurois voulu.



IDALIE,

TRAGÉDIE.

NOMS DES PERSONNAGES.

PTOLOMÉE, Roi d'Egypte.

AGATHOCLE, premier Miniſtre de Ptolomée.

IDALIE, Noble Sicilienne.

ATTIDE, Confidente d'Idalie.

THEAGENE, Frere d'Idalie.

EUMENE, Confident de Ptolomée.

ALCIME, Confident d'Agathocle.

La Scéne eſt à Alexandrie.



IDALIE,

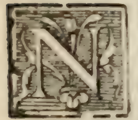
TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

PTOLOMÉE, EUMENE.

PTOLOMÉE.



NE me résiste plus, Eumene ; je veux qu'il soit enfin décidé qui est Roi, d'Agathocle, ou de moi. Je ne puis souffrir un Ministre insolent, qui après avoir régné en Egypte sous le nom du feu Roi mon pere, prétend encore y régner

ſous le mien. Mon pere ſe laiſſa entierement gouverner à lui pendant une vieilleſſe naturellement foible, & encore affoiblie par les indignes plaiſirs où Agathocle le plongeoit. Il eſpere tirer de ma jeuneſſe & de mon peu d'expérience les mêmes avantages ; il m'a offert les mêmes plaiſirs, il m'a tendu les mêmes piéges : graces aux Dieux je les ai évités ; mais il me reſte à punir de cet art honteux celui qui s'en eſt ſi long-temps ſervi ; il me reſte à venger l'opprobre éternel qu'il a jetté ſur la mémoire de mon pere, les uſurpations qu'il a déja faites ſur moi, & même celles qu'il voudroit faire encore.

EUMENE.

Seigneur, vous me permettés une entiere liberté de parler. Juſqu'à préſent Agathocle eſt plus Roi que vous. Pendant plus de dix ans qu'il a régné au lieu de Philopator, qui languiſſoit dans l'oiſiveté & dans les délices, il n'a fait qu'affermir ſon autorité, & préparer la ruine de la vôtre. Toutes les Villes importantes ſont dans ſa dépendance, tous les poſtes ſont remplis par ſes créatures ; vos domeſtiques même,

ceux

ceux qui approchent le plus près de votre personne, sont à lui, & lui rendent compte de vos discours, de vos actions, de vos pensées, qu'ils tâchent de pénétrer : vous ètes de toutes parts assiegé par Agathocle, ou plutôt vous ètes son captif. Je suis le seul de toute votre Cour qui aye osé m'attacher à vous ; & quelque sincere que soit mon zéle, quelques preuves que je vous en aye données, je vous avoue, Seigneur, que vous avés encore hasardé en m'honorant de votre confiance, & c'est une grace que je ne puis reconnoître que par mon sang. Dans l'état où vous ètes, ne vous flattés pas, Seigneur, de détruire facilement la puissance d'Agathocle. Il y faudra du temps, & une conduite très-délicate. Jusque-là dissimulés que vous ètes Roi, & soyés vous-même un des Courtisans de votre Ministre. Les conjonctures présentes sont même entierement contraires à votre dessein : vous venés d'apprendre que la Syrie vous déclare la guerre ; Agathocle est un Chef expérimenté, il a remporté des victoires, & s'est acquis un grand pouvoir sur les Troupes ; enfin il a tout pour lui.

PTOLOME'E.

Et n'ai-je pas pour moi tout ce qu'il a fait d'odieux, tous les crimes qu'il a commis ?

EUMENE.

Seigneur, il n'en a point commis, qu'il n'ait eu l'art de les colorer. Malgré son insatiable ambition, malgré sa barbarie naturelle, il s'est ménagé sur les crimes, & quelquefois même il a fait servir à de grands intérêts des apparences de vertu. C'est ce soin qu'il a pris d'éluder la haine publique, qui me le rendroit suspect des plus coupables desseins. Peut-être dans le fond de son cœur en veut-il à votre Trône.

PTOLOME'E.

A mon Trône ? Ah ! Eumene, je le défendrai bien ; je sens au fond de mon cœur je ne sai quoi qui m'en répond.

EUMENE.

Seigneur, à ce noble mouvement je reconnois le courage naissant d'un jeune Héros, qui n'a pû être étouffé par tous les indignes moyens qu'on y

a employés. Mais n'écoutés point trop ce courage, amoureux des difficultés même ; n'éclatés pas maintenant contre Agathocle ; évités une rupture que peut-être il cherche lui-même, pour s'en faire un droit de mettre le comble à ses usurpations. Souffrirés-vous, Seigneur, que je pousse jusqu'au bout la fidélité de mes conseils ? Je sai qu'ils vont vous déplaire & vous fraper par l'endroit le plus sensible de votre cœur ; mais...

PTOLOME'E.

N'acheve pas, Eumene, je t'entens, n'espere rien. Quoi ! Agathocle aura l'insolence d'être ouvertement mon rival, & moi j'aurai la foiblesse de renoncer à ce que j'aime, de peur de l'irriter en traversant son amour ? Oses-tu bien me donner ce lâche conseil ?

EUMENE.

Si vous ne le suivés pas, Seigneur, je tremble des maux que je prévois. Cette funeste rivalité va vous conduire à éclater contre Agathocle.

PTOLOME'E.

Et bien, j'éclaterai. Peut-être, car

enfin je ne me connois pas encore, & s'il y a en moi quelque vertu, la pernicieuſe éducation qu'on m'a donnée me la cache à moi-même ; peut-être n'euſſai-je pas eu toute la vigueur néceſſaire pour ſecouer le joug de mon Miniſtre, & les Dieux me prêtent le ſecours d'un intérêt d'amour pour animer mon courage. Profitons de ce ſecours, & perdons Agathocle, du moins comme mon Rival.

EUMENE.

Ah ! Seigneur, en eſt-il temps, & le pouvés-vous ?

PTOLOME'E.

Eumene, tu me déſeſperes, tu me tiens dans un état plus violent que ne fait Agathocle lui-même. Que ne me laiſſes-tu ſortir d'eſclavage ? Ne te flatte pas que je puiſſe encore ſoutenir longtemps la cruelle contrainte où je ſuis. La préſence ſeule d'Agathocle m'inſpire une indignation & une horreur, que je ne puis renfermer en moi-même qu'avec de trop pénibles efforts ; je me ſens toujours prêt à m'échaper.

EUMENE.

Il vient; Seigneur, au nom des Dieux; contraignés-vous.

SCENE SECONDE.

PTOLOMÉE, AGATHOCLE, EUMENE.

AGATHOCLE.

SEigneur, vous n'avés pas oublié que le feu Roi destinoit Agathoclée ma sœur à l'honneur de vous épouser. Il vouloit par-là récompenser les services du plus zélé de tous ses Sujets, &, s'il étoit possible, se l'attacher encore davantage. Mais je crois que je ne dois plus porter mes pensées si haut, & je viens vous demander si je ne puis pas disposer de ma sœur.

PTOLOME'E.

Oui, Agathocle, vous le pouvés; j'ai d'autres vûes, & vous ne les ignorés pas, vous qui ètes mon Rival auprès

d'Idalie. L'audace eſt grande à un Sujet, mais vous avés du mérite & des ſervices. Je veux bien vous pardonner votre amour, & croire que c'eſt une paſſion involontaire ; mais je vous avertis de ne pas ajouter d'autres fautes à celle-là, & de vous ſouvenir toujours que c'eſt votre Roi qui eſt votre Rival.

AGATHOCLE.

Je ne l'ai jamais oublié, Seigneur ; & ſi l'amour que je ſens étoit volontaire, j'oſe dire que loin qu'il pût être traité de crime, le plus grand ſervice que j'euſſe jamais rendu à mon Roi, ce ſeroit d'être ſon Rival. Je n'ai ni combattu, ni caché une paſſion qui s'accorde avec le zéle que j'ai toujours eu pour vos intérêts. Idalie eſt une étrangere qu'un naufrage a jettée dans Alexandrie avec ſon frere ; elle ne ſe donne pas elle-même une naiſſance aſſés éclatante pour pouvoir prétendre à un Roi ; elle n'a pour elle que ſa beauté, & j'oſe vous la demander. Seigneur, non-ſeulement pour l'intérêt de mon amour, mais encore pour celui de votre gloire.

PTOLOME'E.

Repoſés-vous ſur moi du ſoin de ma

gloire. Qu'il vous ſuffiſe cependant que je ne vous défens pas de voir Idalie. Du reſte.....

AGATHOCLE.

Seigneur, vous ne faites rien pour moi, ſi par un effort digne de vous, vous ne renoncés entierement à elle. Que puis-je eſperer, tandis qu'elle pourra ſe flatter de devenir Reine ? Je ne crois point vous demander trop, quand pour prix de tous mes ſervices je ne vous demande que d'épargner une tache à votre nom.

PTOLOME'E.

C'en eſt aſſés, allés, Idalie paroît.

SCENE TROISIÉME.

PTOLOMÉE, IDALIE, EUMENE, ATTIDE.

IDALIE.

SEigneur, je viens vous demander une grace, que j'aurois peut-être dû vous demander plutôt. Au nom des

Dieux, souffrés que je retourne dans la Sicile. Un naufrage nous a jettés ici, mon frere & moi ; & malgré toutes les bontés que vous nous avés marquées, malgré les faveurs dont vous nous comblés tous les jours, nous sommes tous deux infortunés. Théagene, que j'aime avec toute la tendresse dont une sœur est capable, a pris pour Agathoclée une malheureuse passion qui ne peut jamais avoir d'espérance. Et moi, que fais-je ici ? Je vous inspire, Seigneur, à ce que vous me dites sans cesse, un amour auquel je ne puis répondre ; j'en inspire autant à Agathocle ; j'ai le déplaisir mortel de rendre malheureux un Prince à qui je dois tout ; peut-être je détache malgré moi de son service un Ministre qui lui est nécessaire ; je n'apporte que des chagrins, que du trouble & de la division dans les lieux qui ont été mon asile contre une mort prochaine ; je souffre sans cesse de voir ce que j'y fais souffrir. Seigneur, encore un coup, permettés que la funeste cause de tant de maux s'éloigne de ces lieux.

PTOLOME'E

PTOLOME'E.

Cruelle, pourquoi prendre pour prétexte de votre départ des maux qu'il ne tient qu'à vous de faire cesser ? Rendés à ces lieux la paix que vous en avés bannie, & demeurés-y à jamais pour les orner. Qu'allés-vous chercher en Sicile ?

IDALIE.

Une retraite où je sois inconnue à tous les hommes. Je n'ai point été élevée dans l'éclat ni dans la pompe d'une Cour, je ne connois que les bois. Plus étrangere encore dans votre Cour que je ne suis en Egypte, ici tout m'est inconnu, tout parle une langue qui m'est nouvelle. J'y découvre souvent des sentimens ausquels je n'étois point accoutumée; il me semble que la vertu habite plus volontiers ces bois que je regrete.

PTOLOME'E.

A la maniere dont vous parlés de ces bois, ingrate, vous y avés laissé ce que vous aimés.

IDALIE.

Non, Seigneur, non, je vous le pro-

teste, croyés-en une personne qui a appris dans la solitude à être sincere.

PTOLOME'E.

Si votre cœur n'est pas prévenu, pourquoi le trouvai-je toujours insensible ?

IDALIE.

Seigneur, si on aimoit par choix, mon cœur seroit à vous ; & quel plus digne choix pourrois-je jamais faire ? Mais rien n'est si indépendant de nous que notre propre cœur. Ne pouvant vous aimer, je me reproche qu'un Prince aussi aimable m'aime inutilement ; quand vous m'accusés de vos peines, je m'en accuse encore plus moi-même ; la reconnoissance de ce que je vous dois, mais une reconnoissance vive & qui sera éternelle, s'éleve sans cesse contre moi : enfin, tout insensible que je suis, j'ai pour vous, si je l'ose dire, la plus tendre pitié que vous puissiés souhaiter ; je ne crois pas que l'amour même puisse faire une impression plus touchante, ni qui pénétre plus un cœur.

PTOLOME'E.

Et bien, je n'en demande pas davantage, ces ſentimens deviendront amour, du moins ſont-ils aſſés éloignés de l'ingratitude. Belle Idalie, acceptés mon Trône.

IDALIE.

Ah! Seigneur, je n'en ſuis pas digne par ma naiſſance, elle n'eſt pas aſſés élevée; je ne le ſuis pas non plus par mes ſentimens, ils ne ſont pas tels que vous les voudriés: il faudroit que vous trouvaſſiez en moi le plus violent & le plus délicat amour du monde pour être payé d'un mariage inégal; & ſans cela de quel repentir ſeriés-vous tourmenté? Comment pourrois-je vivre moi-même, chargée d'une reconnoiſſance dont je ne m'acquitterois qu'imparfaitement?

PTOLOME'E.

Non, je ne puis vous croire, vous aimés. Puiſque vous n'avés pas de haine pour moi, ce mépris d'un Trône n'eſt point naturel; ces raiſons délicates, dont vous vous ſervés, ont trop d'art;

d'ailleurs je ſens dans vos diſcours, dans votre mélancolie éternelle, je ne ſai quel caractere de tendreſſe aiſé à reconnoître pour ceux qui aiment. Je n'en puis douter, vous avés fait quelque choix que vous n'oſés découvrir ; il y a quelqu'un que vous avés honte de me préférer ; les ſoins d'Agathocle vous auroient-ils touchée ?

IDALIE.

Seigneur, que me dites-vous ? Je vous préférerois Agathocle ? Mais à quoi bon tous ces diſcours ? Suis-je digne que vous examiniés tant ce qui me regarde ? Rendés-moi ma ſolitude, & rendés-vous à vous-même le repos : je vous en conjure à genoux, Seigneur, ſoyés touché de mes larmes. Ne croyés point que j'aille en Sicile retrouver un amant, je vous promets d'y paſſer mes jours dans une retraite éternelle ; Idalie ſe punira de n'avoir pû vous aimer, en n'aimant jamais perſonne ; & trop glorieuſe de vous avoir plû, elle ne s'expoſera ſeulement pas à plaire à d'autres. Accordés-moi, Seigneur, ce que je vous demande, votre bonheur & le mien dépendent d'un mot de votre bouche.

PTOLOME'E.

Madame, je mourrai en vous perdant, & je donnerois ma Couronne pour vous retenir ici ; mais je ne ſai point tyranniſer perſonne, & moins encore ce que j'aime uniquement. Je ne compte pour rien tout ce que je ſouffrirai, ni ma mort même ; il s'agit de faire ce que vous voulés. Vous ètes ici maîtreſſe abſolue, & vous l'ètes au point que ſi vous aimés Agathocle, ſi vous voulés l'épouſer, vous le pouvés auſſi. Je vous demande ſeulement une grace ; ne me dites point préſentement le parti que vous prenés, je ne me ſens point en état de l'apprendre ; ayés égard à ma foibleſſe, & différés mon arrêt de quelques momens ; je viendrai tantôt le recevoir. Hélas ! je ne prévois que trop qu'en prenant votre réſolution, vous ne vous ſouviendrés point que je vous adore, & qu'il ne tient qu'à vous de régner ici.

SCENE QUATRIÉME.

IDALIE, ATTIDE.

IDALIE.

O Tourmens plus cruels que la mort, funestes combats qui déchirés mon cœur, affreuse contrainte, ne finirés-vous jamais?

ATTIDE.

Madame, je vois que l'entretien du Roi vous laisse dans une douleur mortelle, je voudrois en pouvoir pénétrer le sujet pour la partager avec vous; mais vous vous obstinés à me cacher la cause de ces larmes dont je suis sans cesse témoin: aurés-vous toujours cette cruauté?

IDALIE.

Attide, mon funeste secret est d'une telle importance, que je ne puis trop le renfermer en moi-même.

ATTIDE.

Mais, Madame, aurois-je le mal-

ſieur que vous ſoupçonnaſſiés ma foi?

IDALIE.

Non, ma chere Attide, non. Théagene qui m'eſt ſi cher, & qui ſans doute ne m'eſt pas ſuſpect, ne ſait pas mon ſecret non plus que toi, il ne ſait pas même comme toi que j'aye un ſecret que je cache. Je ſuis ſûre que tu ne voudrois pas parler, que tu ne parlerois pas; mais nous ne ſommes pas ici dans notre ſolitude, nous ſommes dans des lieux pleins d'artifice & de pénétration. On te tendroit des piéges que tu n'appercevrois pas, on t'arracheroit un mot qui ne ſignifieroit rien, & qui ſeroit pourtant entendu, ton ſilence même le ſeroit; je crains à chaque moment de me trahir moi-même. Pardonne-moi le miſtere dont j'uſe avec toi, ma chere Attide, je t'en conjure, & que ton attachement pour moi n'en diminue pas. Quand nous ſerons en Sicile, je te dirai tout, & ne me juſtifierai que trop bien. Ah! que n'y ſommes-nous déja!

ATTIDE.

Je ne puis m'empêcher de vous le

dire, Madame, vous y avés laissé quelqu'un que vous aimés. Cet empressement d'y retourner, la conduite que je vous vois tenir, tout me le persuade.

IDALIE.

Attide, je ne te dirai rien, & ce cruel silence me coûte au-delà de ce que tu peux penser. Crois-tu que dans le trouble qui m'agite sans cesse, dans les douleurs qui me déchirent, il ne me fût pas bien doux de t'ouvrir mon cœur? Je suis réduite à me refuser ce soulagement, le seul qui me pût rester. J'ai une conduite à tenir la plus délicate & la plus difficile qui ait jamais été; j'aurois besoin de tes lumieres & de tes conseils, il faut que j'y renonce. Livrée à moi seule. je ne délibere qu'avec moi, & je me défie des résolutions que j'exécute avec le plus de fermeté. Dans ce moment même je vais me renfermer pour me rassasier de mes larmes. Plains-moi, ma chere Attide, tu ne me saurois trop plaindre. Accorde-moi ta pitié sans en savoir le sujet, tu conviendras quelque jour que je ne l'avois que trop méritée.

ACTE SECOND.

SCENE PREMIERE.

AGATHOCLE, ALCIME.

ALCIME.

SEIGNEUR, je ſuis ſurpris que vous ayés vous-même demandé au Roi qu'il déclarât qu'il ne vouloit plus épouſer Agatoclée. Si avec tout le pouvoir que vous avés vous aviés inſiſté ſur ce projet du feu Roi, apparemment vous en auriés obtenu l'exécution. Pouvés-vous être indifférent à l'élevation & à l'éclat qui vous en revenoit?

AGATHOCLE.

Je te parle ſans déguiſement, Alcime, ce n'eſt pas à moi à rechercher l'alliance du Roi, ce ſeroit à lui à rechercher la mienne.

ALCIME.

Mon Seigneur, ſi vous euſſiés pû obliger le Roi à épouſer Agathoclée, Idalie ne pouvoit plus être qu'à vous.

AGATHOCLE.

Ne vois-tu pas que le Roi, charmé d'Idalie au point qu'il l'eſt, ne pouvoit ſonger à épouſer ma ſœur, quoiqu'il n'osât me le déclarer de lui-même? J'ai voulu lui marquer pour ſon alliance une indifférence qui convient à l'état où je ſuis, & que j'ai en effet. Il y a plus; je ſuis même bien aiſe de n'être pas beau-frere du Roi; il peut arriver des temps où je ſerois fâché de tenir tant à lui, & où les liens du ſang ſeroient un obſtacle à certaines entrepriſes hardies, du moins ils y mettroient, à l'égard des Peuples, je ne ſai quoi d'odieux qu'il eſt bon de s'épargner. Enfin j'ai imaginé que pour l'intérêt de mon amour, il m'étoit utile de pouvoir diſpoſer autrement d'Agathoclée. Je viens de dire à Théagene que je la lui ferois épouſer, pourvû qu'il déterminât Idalie en ma faveur. Tu ſais avec quelle tendreſſe Idalie aime ce

frere, il la résoudra à le rendre heureux en m'épousant, puisqu'enfin elle n'aime pas le Roi, & que nous n'aurons pas à combattre l'obstacle invincible d'une passion qu'elle auroit pour lui.

ALCIME.

Etes-vous bien sûr, Seigneur, qu'Idalie n'aime pas le Roi ?

AGATHOCLE.

Oui, Alcime ; & ne crois pas que je m'en fie à ce qui paroît à nos yeux, je ne suis pas si aisé à persuader. Je ne me fie qu'au témoignage de ceux qui environnent le Roi de plus près ; ils me rapportent tous les jours qu'il ne sort jamais d'avec elle que plongé dans la plus profonde tristesse. La joie d'un amant aimé ne se dissimule pas ; cependant je ne laisse pas de croire qu'Idalie voudroit être Reine, c'est un sentiment trop naturel. Elle a demandé aujourd'hui la permission de partir qu'elle n'avoit point encore demandée, & cela m'a fait pénétrer le mistere de sa conduite. Je sai présentement à quoi m'en tenir, & je suis sûr du projet que j'ai formé.

ALCIME.

Cette permiſſion de partir qu'Idalie a demandée, vous ſavés qu'elle l'a obtenue : pourrés-vous l'empêcher de s'en ſervir ?

AGATHOCLE.

N'en doute pas, je l'en empêcherai. Je l'attens ici pour lui parler. Souviens-toi que je te prédis aujourd'hui qu'elle ne partira point, & que Théagene en épouſant ma ſœur, me fera épouſer Idalie.

ALCIME.

Vous connoiſſés la fierté d'Agathoclée. Après avoir prétendu à l'himen du Roi, jamais elle ne deſcendra à celui de Théagene.

AGATHOCLE.

Il faudra bien qu'elle m'obéiſſe ; il s'agit de tout mon bonheur, Alcime ; & quand il en coûteroit quelque choſe à ma ſœur, ne me doit-elle pas tout ? Si elle a aſpiré au Trône, quel autre que moi l'a miſe en état d'y aſpirer ? Non, non, qu'elle ne croye pas oppo-

ſer à mes intérêts & à mes deſſeins une fierté qui n'a d'autre fondement que ma fortune & mon élevation.

ALCIME.

Quand Agathoclée conſentiroit à épouſer Théagene, le Roi ſe laiſſeroit-il enlever Idalie qu'il adore ? Que je crains, malgré toute votre autorité, les ſuites de votre amour ! Que je crains qu'il n'irrite enfin le Roi contre vous !

AGATHOCLE.

Le Roi ! Va, je ne crains point ſa colere, j'y ai pourvû, je l'ai mis en état de ne pouvoir ſe révolter contre moi ; & s'il ſe laſſoit quelque jour de me prêter ſon nom pour régner, je m'en paſſerois, Alcime, je m'en paſſerois.

ALCIME.

Cependant, Seigneur, vous convenés qu'il a pris tantôt avec vous un ton qu'il n'avoit encore jamais pris.

AGATHOCLE.

Il eſt vrai, l'amour lui a inſpiré cette hardieſſe d'un moment ; mais pour l'en

punir, je n'ai qu'à prendre un air mécontent, & le Roi fera tout pour obtenir sa grace. Idalie paroît, va, laisse-nous.

SCENE SECONDE.

AGATHOCLE, IDALIE.

AGATHOCLE.

MADAME, le Roi vous laisse aujourd'hui maîtresse ou de l'épouser, ou de m'épouser, ou de partir, & vous devés lui déclarer votre choix; je sai quel il sera, vous voudrés partir.

IDALIE.

Seigneur, il n'est pas difficile de le penser.

AGATHOCLE.

Non, Madame, & d'autant moins, que j'en sai les raisons. Vous avés concerté avec le Roi......

IDALIE.

Seigneur, je n'agis point de concert

avec le Roi, vous savés que son amour ne m'a point touchée.

AGATHOCLE.

Je le sai, Madame, mais je sai aussi qu'on peut sans amour épouser un Roi. On ne refuse point un Trône qui se présente ; & si vous n'acceptés pas présentement celui d'Egypte, je découvre sans peine à quoi il tient. La conjoncture n'est pas favorable, nous allons entrer en guerre avec la Syrie ; nos guerres ont toujours été terminées jusqu'ici par des mariages, & l'Egypte murmureroit trop si le Roi fermoit maintenant cette porte à la paix ; car enfin, Madame, il en faut convenir, les Rois ne sont pas toujours les maîtres de ne consulter que leurs yeux ou leur cœur. Peut-être aussi qu'a la veille d'une guerre où je puis n'être pas inutile, on ne veut pas me donner le déplaisir mortel de vous enlever à moi par un trait absolu d'autorité. Il faut donc vous éloigner pour quelque temps, afin de pouvoir vous rappeller dans des conjonctures plus heureuses. Je ne veux point pénétrer si pendant votre absence, & lorsqu'on me croira occupé d'autres

ſoins, on ne ſongera point ſecretement à me punir de mon amour pour vous; cela ne regarde que moi, & c'eſt à moi à ne me pas endormir dans une trop grande ſécurité. Il me ſuffit préſentement de ſavoir que vous voulés partir pour éblouir toute l'Egypte, & moi. C'eſt pour mieux m'éblouir que le Roi vous laiſſe juſqu'à la liberté de m'épouſer qu'il ne croit pas dangereuſe, & qu'il vous offre ſa Couronne que vous refuſés avec éclat. Madame, ai-je bien découvert le miſtere de votre retraite?

IDALIE.

Seigneur, où prenés-vous des idées ſi fauſſes? Non, je pars d'Egypte pour n'y revenir jamais; heureuſe ſi la fortune ne m'y avoit jamais conduite.

AGATHOCLE.

Croyés-vous me tromper, le Roi & vous, tous deux jeunes & ſans expérience? J'ai appris par un aſſés long uſage à connoître les cœurs; on ne refuſe point un Trône, je vous l'ai déja dit, voilà ma régle; & le refus que vous faites de celui d'Egypte ne peut être

être qu'apparent, & cache quelque miſtere : car enfin, pourquoi demandés-vous aujourd'hui cette permiſſion de partir que vous n'aviés point encore demandée ?

IDALIE.

Je veux peut-être aller retrouver en Sicile quelqu'un que j'aime.

AGATHOCLE.

Vous n'auriés pas demandé ſi tard à l'aller retrouver, ou plutôt vous le ſacrifieriés au Roi.

IDALIE.

Ah ! ſi j'aimois quelqu'un, je lui ſacrifierois tout.

AGATHOCLE.

Madame, ce n'eſt pas à moi que de ſemblables diſcours impoſent. Vous ne ſauriés refuſer ma main, à moins que de vouloir accepter un jour celle du Roi. Vous ne l'aimés pas ; mais étant plus aſſurée de ſon amour que vous ne l'étiés d'abord, vous ſongés à devenir Reine ; & lui il eſt entraîné par ſa paſ-

ſion juſqu'au point de n'en exiger plus de vous une pareille, & de ſe contenter de votre perſonne ſans votre cœur. J'en fais autant; & mon amour me donne des lumieres pour juger de celui des autres. Mais de quelqu'art que vous vous ſerviés, jamais vous ne ſerés Reine en ces lieux, du moins en épouſant le Roi. Ne doutés pas que toute l'Egypte ne ſe ſoulevât contre un ſemblable mariage.

IDALIE.

Vous la ſouleveriés donc, Seigneur?

AGATHOCLE.

Il faut quelquefois ſervir les Rois malgré eux. Mais pour retrancher les diſcours inutiles, Madame, connoiſſés une fois Agathocle, & tout l'amour que vous lui avés inſpiré. Tant que je vivrai, tant que j'aurai quelqu'autorité en Egypte, vous n'épouſerés point le Roi, vous ne partirés point non plus; je demanderai au Roi de rétracter la permiſſion qu'il vous en a donnée, il ne me le refuſera pas, & s'il me le refuſoit, on en verroit trop le véritable motif; car s'il ne ſonge pas à vous

épouſer, que lui importe que vous partiés, ou non ? Il ne vous reſte donc qu'un parti à prendre, c'eſt de m'épouſer. Vous ne ſerés pas Reine, mais peut-être la Reine elle-même enviera-t-elle les reſpects & les hommages que vous recevrés ; & dans un rang ſi proche du Trône, il n'eſt pas défendu d'attendre encore quelques faveurs de la fortune.

IDALIE.

Hélas ! cruel que vous ètes, je ne demande à partager ni le Trône, ni votre rang ; je ne demande qu'une ſolitude, & je ne puis l'obtenir. Au nom des Dieux, ſouffrés que je parte, & ne craignés point de me revoir jamais.

AGATHOCLE.

Loin de le craindre, je ne veux jamais ceſſer de vous voir, & l'autorité que j'ai acquiſe ne m'a jamais rien produit qui me fût ſi cher ni ſi précieux que les moyens qu'elle me donne de vous retenir ici, & d'unir ma deſtinée à la vôtre.

IDALIE.

Quoi ! vous m'aimés, & vous vous

plaiſés à me percer le cœur ? Quel amour barbare, & quel effet en attendés-vous ? Vous ſera-t-il bien doux de m'entendre déteſter l'inſtant fatal où je vous aurai plû ?

AGATHOCLE.

Vous ne le déteſterés pas, quand vous vous ſerés un peu détachée des vaines eſpérances qui vous flattent encore, & vous vous accoutumerés ſans beaucoup de peine à l'éclat de la fortune d'Agathocle.

IDALIE.

Inhumain, vous voyés ſans pitié les larmes que vous me faites répandre, ces larmes qui vont couler toute ma vie, & dont il ne tient qu'à vous de tarir la ſource !

AGATHOCLE.

Jugés par-là de l'excès de mon amour qui me rend ſi fort contre vous-même. Vous ètes trop néceſſaire à mon bonheur, & à quelque prix que ce ſoit, il faut que je vous obtienne. Je vous le répéte, Madame, & vous quitte ; vous n'avés qu'un ſeul parti à prendre,

SCENE TROISIÉME.

IDALIE.

OÙ ſuis-je réduite ? Quelles affreuſes extrémités ! Quoi ! je ne retournerois point en Sicile, & ma cruelle deſtinée m'enchaîneroit ici ? Je pourrois . . . . Non, tout mon cœur en friſſonne, & la ſeule idée me tue. Mais, hélas ! ſi je ne prens pas ce funeſte parti, que de maux qui ne ſont pas moins terribles !

SCENE QUATRIÉME.

IDALIE, EUMENE.

EUMENE.

MADAME, je me dérobe un moment pour venir vous parler ; il eſt de la derniere importance que je ne ſois pas vû avec vous, parce que je

viens par zéle pour le Roi vous donner des conseils contre lui. Quoique ses intérêts ne vous soient pas aussi chers que si vous répondiés à son amour, je suis persuadé qu'avec l'ame que vous avés, il vous seroit fort douloureux de causer sa perte, parce qu'il vous auroit trop aimée : cependant ce funeste événement nous menace d'instant en instant. Dans les circonstances où nous sommes, au commencement d'une guerre contre la Syrie, une rupture entre lui & son Ministre, ne peut manquer de bouleverser l'Egypte, & de mettre dans un extrême péril & le Trône & la vie même du Roi. Ce seroit mal connoître Agathocle que d'imaginer quelques bornes aux fureurs qui le posséderont. La cause innocente de tant de maux, quelque innocente qu'elle fût, en seroit toujours la cause, & vous y seriés sensible. Apportés tous vos soins, Madame, à les prévenir pendant qu'il en est encore temps. Quel que soit le parti que vous prendrés, faites qu'il soit agréé d'Agathocle ; ne le prenés, s'il est possible, que de concert avec lui ; ménagés l'esprit d'Agathocle aux dépens du Roi même,

il n'importe que le Roi ſoit content; mais ſi Agathocle ne l'eſt pas, je tremble de tout ce que j'enviſage. Au nom des Dieux, Madame, faites-y réfléxion, le ſort de l'Egypte & du Roi eſt entre vos mains. Je n'oſe vous parler ici plus long-temps.

SCENE CINQUIÉME.

IDALIE.

QUE deviendras-tu enfin, malheureuſe Idalie, & quel choix feras-tu? Ah! je délibere trop long-temps, je dois rougir de ce que me coûte une réſolution néceſſaire; mon intérêt me retient trop; ſuivons, ſuivons de plus nobles mouvemens. J'en mourrai ſans doute; & qu'importe? Aurois-je la foibleſſe d'aimer la vie avec la malheureuſe deſtinée qui y eſt attachée pour moi? O toi, dont je n'oſe même ici prononcer le nom, toi.....

SCENE SIXIÉME.

IDALIE, THEAGENE.

THEAGENE.

MA ſœur, je viens vous apprendre que mon bonheur dépend de vous, mais je ne veux pas l'obtenir aux dépens du vôtre. Je ſai combien vous m'aimés, & connoiſſant votre cœur comme je fais, j'ai à craindre que vous ne ſongiés à me faire des ſacrifices. Parlés-moi ſincerement, ma chere ſœur, renoncés-vous abſolument à régner ici ?

IDALIE.

Vous ſavés ſi mon cœur a été jamais touché par l'ambition.

THEAGENE.

Je vois aſſés d'ailleurs que vous n'aimés pas le Roi : ainſi il vous ſeroit égal d'épouſer Agathocle ; c'eſt même une raiſon de préférence qu'une moindre élevation, elle convient mieux à notre

notre naiſſance & à la modération, ou plutôt à la nobleſſe de vos ſentimens. Agathocle me promet ſa ſœur, ſi vous voulés être à lui, il compte ſur votre amitié pour moi, & ne doute pas que je ne vous détermine en ſa faveur.

IDALIE.

Hélas ! mon frere, il vaudroit bien mieux quitter l'Egypte.

THEAGENE.

Quoi ! ma ſœur, je quitterois l'Egypte, lorſque je commence à y voir le premier rayon d'eſpérance qui ait encore brillé à mes yeux ? Ah ! cruelle ſœur, vous ne m'aimés plus.

IDALIE.

Mon frere, vous pouvés aller dire à Agathocle qu'il vous tienne ſa parole, & qu'à cette condition je conſens à être à lui.

THEAGENE.

Ah ! ma ſœur, quelle reconnoiſſance aſſés vive . . .

IDALIE.

Allés, mon frere. Ah ! Ciel ! le Roi vient.

SCENE SEPTIÉME.

PTOLOMÉE, IDALIE.

PTOLOME'E.

MADAME, je viens en tremblant recevoir mon arrêt. Je ne doute point de votre choix, vous partirés, & je vous perdrai pour jamais, & je demeurerai pour jamais privé du plaisir de vous voir, du seul plaisir qui pouvoit me toucher.

IDALIE.

Seigneur, si mon éloignement est un malheur pour vous, vous n'avés point ce malheur à craindre. Je ne partirai point.

PTOLOME'E.

Ah! Qu'entens-je? Quel bonheur inesperé! Vous ne partirés point? Et se pourroit-il qu'à cette heureuse résolution vous ajoutassiés encore celle .... Pardonnés-moi, Madame, l'espérance renaît malgré moi dans mon cœur.

Auriés-vous choiſi un époux ?

IDALIE.

Oui, Seigneur.

PTOLOME'E.

Dans quel trouble vous me jettés ! Tirés-m'en promptement, belle Idalie. Hélas ! en faiſant votre choix, avés-vous bien penſé à mon amour ? Vous ètes-vous ſouvenue que perſonne n'aime comme moi ?

IDALIE.

Seigneur.... Je ne puis vous parler.

PTOLOME'E.

Que veut dire cet embarras ? Je ne vois que trop quel augure j'en dois tirer. Ah ! cruelle, ce n'eſt pas moi que vous avés choiſi.

IDALIE.

Non, Seigneur, les Dieux me ſont témoins que je connois mieux que perſonne toutes vos vertus ; mais enfin......

PTOLOME'E.

Perfide, ce n'eſt pas moi ! Ce n'eſt

pas moi, barbare ! Ah ! partés plutôt pour jamais, & délivrés ces lieux du trouble que vous y causés. Partés, & que jamais l'Egypte ne vous revoye, & emportés, s'il se peut, avec vous la malheureuse passion que vous avés allumée dans mon cœur.

IDALIE.

Il n'est plus temps de partir, Seigneur, il faut que je suive mon destin.

PTOLOME'E.

Ingrate, je vois le mistere de toute votre conduite. Vous vous entendiés avec Agathocle, mais la difficulté étoit d'obtenir mon aveu pour votre indigne union. Vous avés feint de vouloir partir, vous m'avés menacé de votre retraite, parce que vous saviés que je n'y pouvois consentir, & que pour l'empêcher je consentirois plutôt à tout; vous avés abusé de ma tendresse, vous en avés tourné les effets contre moi-même. Mais il suffit que j'aye découvert vos artifices, soyés bien sûre que vous n'en jouirés pas.

IDALIE.

Vous m'accusés d'aimer Agathocle !

Ah ! que ne ſavés-vous .... Agathocle lui-même ne le croit pas.

PTOLOME'E.

Et comment ne l'aimeriés-vous pas ? Vous le préférés à tout. Quoi donc ! Agathocle jouira du bonheur ſuprême de voir la plus aimable perſonne de l'Univers, elle qui auroit fait, ſi elle avoit voulu, toute la félicité de ma vie, lui ſacrifier un Trône & un amour tel que le mien ? Idalie, eſt-il bien vrai que vous y ſoyés réſolue ? Mes larmes ne vous touchent-elles point ? Comment avés-vous pû croire qu'Agathocle vous aimât comme moi ? Aimable Idalie, revenés à vous, repentés-vous de votre injuſtice, retractés un choix qui me donne la mort.

IDALIE.

Je voudrois le pouvoir, mais je n'en ſuis plus la maîtreſſe. J'ai cru pouvoir jouir de la liberté que vous m'avés donnée. Je ne puis vous en dire davantage, Seigneur ; au nom des Dieux, ne me ſuivés point.

ACTE TROISIÉME.

SCENE PREMIERE.

PTOLOMÉE, EUMENE.

PTOLOME'E.

EUMENE, je ne puis t'exprimer ce que je ſouffre. Tout me déplaît, tout m'importune, cet indigne choix d'Idalie m'agite & me tourmente ſans ceſſe. Quel eſt, injuſtes Dieux, cet aſcendant perpétuel d'Agathocle ſur moi ? Après m'avoir enlevé la Royauté dont il ne me laiſſe qu'une vaine apparence, il m'enleve encore Idalie. Il en eſt aimé. Agathocle aimé d'Idalie ! Non, je ne puis m'accoutumer à cette funeſte idée, il me ſemble que c'eſt un ſonge, j'ai toujours la même peine à le croire.

EUMENE.

Je vous avoue, Seigneur, que je ne

l'eusse pas soupçonné. Agathocle est d'un caractere dur, farouche, incapable de tendresse, lors même qu'il est amoureux, je ne le croyois point destiné à plaire à Idalie; mais enfin il en faut croire les effets, elle lui sacrifie un Trône; & quel amour ne faut-il pas pour un pareil sacrifice?

PTOLOME'E.

Voilà ce qui me désespere. Elle eût pû sans amour épouser un Roi, mais elle ne peut sans amour préferer un Sujet à un Roi. Peut-être aussi est-ce que je ne suis pas assés Roi, elle préfere la Royauté réelle d'Agathocle à cette Royauté imaginaire qui n'est pour moi qu'un ornement inutile. Eumene, c'est ta faute, c'est toi qui me retiens dans mes chaînes, mais tu peux t'attendre que je vais les briser. L'état où je suis est la source du mépris qu'Idalie a pour moi; & n'est-il pas juste? Mais je le ferai finir, elle connoîtra qui elle méprisoit, & me regretera.

EUMENE.

Seigneur, il est bien certain que ce n'est pas-là ce qui vous fait perdre

Idalie; mais il l'eſt auſſi que ſa perte eſt le plus grand bonheur qui vous pût arriver.

PTOLOMÉE.

Un bonheur! Et je ſens que je vais en mourir!

EUMENE.

Si Idalie eût accepté votre Trône, Agathocle l'eût renverſé. Je ſai même qu'il n'eût pas ſouffert ſon départ; rien ne pouvoit prévenir ſûrement les déſordres qui alloient arriver, que le parti qu'elle a pris; & elle a agi d'une maniere ſi conforme à vos intérêts, que.....

PTOLOMÉE.

Je fais réfléxion à ce que tu me diſois tout-à-l'heure, Agathocle n'eſt point fait pour lui plaire; car enfin, tout ingrate qu'elle eſt pour moi, il faut lui rendre juſtice; je ſens dans tous ſes diſcours, dans toutes ſes actions une impreſſion de vertu qui ne peut partir que d'un cœur bien fait; & c'eſt ce qui m'attache à elle encore plus que ſa beauté. Elle ne peut trouver dans le caractere d'Agathocle ce qui lui con-

viendroit, elle ma nié absolument qu'elle l'aimât; il me semble qu'il y a dans toute sa conduite je ne sai quoi d'enveloppé que nous ne pénétrons point. Non, elle n'a point d'amour pour lui.

EUMENE.

Elle en a, mais elle en rougit, elle est entraînée malgré elle vers Agathocle, & condamne son propre choix.

PTOLOME'E.

Tu conviens donc que sa raison est pour moi? O Dieux! avec quel art je me fais de vaines consolations! Non, elle aime Agathocle, elle me hait, & je n'ai rien à esperer. Je me serois contenté qu'elle m'eût préféré seulement par ambition. Hélas! ce bonheur si imparfait étoit encore trop pour moi.

EUMENE.

Son amour pour Agathocle vous a bien servi, Seigneur; voilà à quoi il faut s'en tenir. Dans peu vous rendrés graces aux Dieux de ce qui vous désespere aujourd'hui. L'Egypte alloit être en feu, une guerre intestine alloit

s'y allumer, & la ravager de concert avec celle de Syrie. Heureuſement Agathocle eſt content, il va jouir de ſa conquête, mais il faut qu'il en jouiſſe ſans défiance & ſans crainte. Plus vous lui paroîtrés tranquille, plus il vous ſera aiſé de préparer ſecretement les moyens d'affoiblir ſon autorité, & de vous reſaiſir de la vôtre.

PTOLOME'E.

Agathocle jouiroit paiſiblement de la conquête d'Idalie? Et quels jours paſſerois-je, grands Dieux, en la voyant entre les bras d'un Rival? Non, Eumene, non, je n'eſſuyerai pas cet affreux ſupplice.

EUMENE.

Songés, Seigneur, que le choix d'Idalie donne à Agathocle un droit qu'il n'avoit pas. Avec de pareilles armes, il eſt plus redoutable que jamais. Que ne fera-t-il pas de cette apparence de juſtice qui eſt pour lui? Combien ſa fierté en augmentera-t-elle?

PTOLOME'E.

Hélas! il n'aura que trop de raiſon.

Et qui ne ſeroit fier d'être aimé d'Idalie ? Mais quelque fier, quelque redoutable qu'il ſoit, je veux enfin me montrer à lui tel que je ſuis. Si je parois le craindre toujours, il ſe rendra toujours plus à craindre. Dès que je ne le craindrai plus, il me craindra. Les Puiſſances uſurpées ſont timides devant les légitimes. Et combien a-t-on vû de Favoris redoutables à leurs Maîtres mêmes, tomber au premier coup d'œil de ce Maître irrité ? Idalie retournera en Sicile, & Agathocle ne l'épouſera point. Je ſai quel affreux tourment ce ſera pour moi que ſon abſence, mais j'en ſouffrirai encore moins que de ſon indigne mariage, & du moins je la punirai.

EUMENE.

Mais, Seigneur, vous avés laiſſé une entiere liberté à Idalie, vous avés donné votre parole, c'eſt la parole d'un Roi, vous ne pouvés plus rien.

PTOLOME'E.

Cruel Eumene, que me dis-tu ? Pourquoi veux-tu arrêter une ſi légitime vengeance ?

SCENE SECONDE.

PTOLOMÉE, EUMENE, THEAGENE.

THEAGENE.

SEIGNEUR, je ſai la douleur où vous ètes, & je viens vous demander pardon d'en être la cauſe, & en même-temps la faire ceſſer. Il n'eſt pas juſte que pour les intérêts de Théagene un grand Roi ſoit malheureux, & un Roi à qui ma ſœur & moi nous devons tout.

PTOLOME'E.

Que voulés-vous dire, Théagene ? Expliqués-vous.

THEAGENE.

Ma ſœur a choiſi Agathocle, c'eſt moi qui l'ai déterminée à ce triſte choix. J'aime Agathoclée, & ſon frere me la promettoit, ſi je pouvois porter ma ſœur à le choiſir. Idalie m'aime avec toute la tendreſſe dont une ſœur

eſt capable pour un frere ; jamais le ſang n'a formé des liens ſi forts ; elle s'eſt réſolue, pour me rendre heureux, à vous préférer Agathocle, à me ſacrifier un Trône : Mais que cet effort lui a coûté ! A peine ſortiés-vous d'avec elle, Seigneur, que fondant en larmes, & preſſée de la douleur la plus vive.....

PTOLOMÉE.

Eumene, Agathocle n'eſt point aîmé, & voilà le miſtere que nous ne pénétrions pas. Je commence à reſpirer de l'accablement où j'étois. Pourſuivés, Théagene : Idalie eſt-elle toujours dans la même douleur ?

THEAGENE.

Oui, Seigneur, elle eſt tombée entre les bras des femmes qui l'environnoient. Ses yeux ont perdu pluſieurs fois la lumiere, & ils ne la recouvroient que pour la reperdre auſſi-tôt. J'ai tremblé pour ſes jours. Quel barbare pourroit ſe réſoudre à être heureux par les larmes & par les tourmens d'une auſſi aimable ſœur qu'Idalie ?

PTOLOMÉE.

J'avoue que je ſuis ſurpris de ce qu'elle

a fait. Quoi, se sacrifier pour le bonheur d'un frere ? Quelle sœur aima jamais si bien ?

THEAGENE.

Seigneur, c'est-là son caractere ; jamais cœur ne fut si tendre, & en même temps si désintéressé que le sien. Elle ne balance pas un moment entre les intérêts des personnes qui lui sont cheres, & les siens propres ; les siens sont toujours sacrifiés, & je lui ai cent fois oui dire que ce n'étoit pas aimer que de n'être pas dans la disposition de se rendre malheureux pour ce qu'on aime. Elle ajoute encore à cette générosité si rare celle de ne s'en point parer, & d'en négliger le mérite auprès de ceux pour qui elle fait tout. Jamais elle n'a voulu convenir avec moi qu'elle épousât Agathocle pour mes intérêts ; & cependant je l'en avois conjurée avec ardeur ; car, Seigneur, je ne vous dissimule point les fautes que j'ai commises à votre égard, je les répare présentement en renonçant à la superbe Agathoclée ; je suis honteux de ce que mes intérêts ont pû traverser les vôtres, & je vous supplie, Seigneur, de me par-

donner une si audacieuse témérité.

PTOLOME'E.

Théagene, je pardonnerois beaucoup à l'amour, il ne m'appartient pas d'être sévere à ceux qui aiment; mais je fais plus, je vous loue de ne vouloir pas être heureux aux dépens d'Idalie.

THEAGENE.

La générosité n'est pas grande. Agathoclée, malgré les ordres de son frere, m'a traité avec une hauteur & un mépris insupportable: & se pourroit-il qu'aux dépens d'une personne telle qu'Idalie, j'en voulusse épouser une telle qu'Agathoclée? Non, je vais tâcher à rompre une si triste chaîne, & si je n'en puis venir à bout, du moins je n'envelopperai personne dans mes malheurs.

PTOLOME'E.

Idalie sait votre résolution: veut-elle encore épouser Agathocle, lorsque vous n'en tirés aucun avantage?

THEAGENE.

Oui, Seigneur, parce qu'elle a donné sa parole.

PTOLOME'E.

Et vous ètes bien sûr qu'elle ne l'aime pas?

THEAGENE.

Ah! Seigneur......

PTOLOME'E.

Et bien, Théagene, allés dire à Agathocle que je lui défends de ſonger à épouſer Idalie juſqu'à nouvel ordre.

SCENE TROISIÉME.

PTOLOMÉE, EUMENE.

EUMENE.

AH! Seigneur, vous éclatés contre Agathocle! Que faites-vous?

PTOLOME'E.

Je me fais Roi. C'eſt de ce moment que mon régne commence; Eumene, il ſera heureux, mon premier ordre a été en faveur de la juſtice & d'Idalie. Je connois toute la prudence de tes conſeils,

conſeils, j'y ai déféré quelque temps, & ne m'en repens pas, & tu t'appercevras de la reconnoiſſance que j'en ai; mais il eſt certain que j'avois deux partis à prendre, ou de temporiſer encore avec Agathocle, & de travailler ſourdement à l'abaiſſer, ou de me reſaiſir de mon autorité par un coup d'éclat. Des deux côtés il y avoit du péril, la puiſſance d'Agathocle ſe feroit toujours fortifiée par le temps, & ſur-tout pendant la guerre où nous allions entrer avec la Syrie. J'ai préféré le péril le plus glorieux, & ſi tu veux, j'ai été preſſé de régner.

EUMENE.

Seigneur, la démarche eſt faite, il n'eſt plus queſtion que je la combatte par d'inutiles diſcours, il ne faut plus que la ſoutenir.

PTOLOMEE.

Tu peux t'en fier à moi, je ne reculerai pas. Nous allons régler notre conduite ſur celle d'Agathocle; s'il fait ſon devoir, s'il m'obéit, il n'eſt plus à craindre, & je ſerai toujours Roi de plus en plus; s'il n'eſt pas diſpoſé à

m'obéir, il en faudra venir aux dernieres extrémités, quelque dangereuses qu'elles soient pour moi. Je ne me déguise pas le péril où je suis; mais je t'avoue que je suis charmé d'y être, & que rien n'égale la joie que je sens d'avoir enfin agi en Roi. Il s'y mêle encore celle d'avoir appris qu'Agathocle n'est point aimé d'Idalie; je sai trop que je ne le suis pas non plus, mais la préférence que le cœur d'Idalie lui donnoit m'étoit insupportable; je me tiens heureux qu'elle soit indifférente, & pour ne te rien cacher, ce transport de joie ne m'a pas permis une longue délibération sur l'ordre que je viens de donner. Je me suis hâté d'affranchir Idalie, à qui j'ai cru devoir beaucoup de ce qu'elle n'aime point Agathocle.

EUMENE.

Seigneur, je ne sai si nous pénétrons encore tout-à-fait la conduite d'Idalie; elle me paroît toujours enveloppée. Il est surprenant qu'elle se sacrifie pour son frere.

PTOLOMÉE.

Ah! c'est que tu ne conçois pas jus-

qu'où Idalie est capable de pousser la générosité; je le conçois. Dans le même temps que le récit de Théagene me charmoit en m'apprenant qu'Agathocle n'étoit point aimé, il me piquoit de jalousie, en me faisant voir jusqu'à quel point un frere l'étoit. Quel cœur! quelle tendresse! Et faut-il que je n'aye pû en être digne? Quel empire seroit d'un aussi grand prix?

EUMENE.

Mais, Seigneur, si Idalie aime son frere jusqu'à ce point, elle continuera dans la résolution d'épouser Agathocle, & vous en demandera elle-même la permission, du moment qu'Agathocle aura vaincu la répugnance de sa sœur pour Théagene, & il ne sera pas extrêmement difficile à Agathocle de ranger sa sœur à ses volontés, ni à Théagene de renouer avec Agathoclée. Vous savés ce que c'est que la colere d'un amant.

PTOLOME'E.

Non, Eumene, non, il suffit que je sache par quel motif Idalie épouse Agathocle pour empêcher ce triste mariage. Quand j'ai promis d'y consentir,

j'ai entendu qu'Idalie aimât Agathocle ; je consentois à son bonheur aux dépens du mien, mais non pas au bonheur d'Agathocle ou de Théagene ; en un mot, je n'ai accordé à Idalie que la liberté de se rendre heureuse, quoi qu'il pût m'en coûter ; mais si elle veut se rendre malheureuse, elle n'est plus libre. Agathocle ne jouira point de ses artifices lorsqu'ils sont découverts, de ces mêmes artifices dont j'ai droit de le punir.

SCENE QUATRIÉME.

PTOLOMÉE, AGATHOCLE, EUMENE, ALCIME.

AGATHOCLE.

SEIGNEUR, vous avés eu la générosité d'accorder à Idalie une entiere liberté, & vous savés le choix qu'elle a fait. Cependant on me dit que vous me défendés de songer à elle jusqu'à nouvel ordre. Je viens vous supplier de me l'accorder, & de souf-

frir qu'Idalie exerce un droit qu'elle tient de vous.

PTOLOME'E.

Il eſt vrai que j'ai permis à Idalie de vous épouſer, parce que je ne veux pas la contraindre ; mais j'apprens qu'elle ſe feroit une extrême violence en vous épouſant, & qu'elle ne s'y eſt réſolue qu'afin que vous donnaſſiés Agathoclée à Théagene. En ce cas-là, elle ne peut vous donner la main qu'en forçant cruellement ſes inclinations ; & comme je ne veux pas les tyranniſer, je crois que vous ne le voulés pas non plus.

AGATHOCLE.

Je n'ai fait nulle violence, Seigneur, aux inclinations d'Idalie. Si elle veut bien en m'épouſant avoir égard au bonheur de ſon frere, & lui procurer la main de ma ſœur, cela s'appelle-t-il tyranniſer ?

PTOLOME'E.

Oui, puiſque ſon frere lui-même renonce à épouſer Agathoclée, parce qu'il en coûte trop à Idalie.

AGATHOCLE.

Peut-on croire qu'Idalie s'immole elle-même au bonheur de ſon frere?

PTOLOME'E.

On en peut croire ſes larmes & ſon déſeſpoir, dont Théagene a été témoin.

AGATHOCLE.

Seigneur, il eſt bien aiſé de voir d'où partent les difficultés qu'il vous plaît de me faire. J'aurai peine à obtenir votre conſentement; mais je vous ſupplie de ne pas oublier que je vous l'ai demandé avec tout le reſpect qui vous eſt dû.

PTOLOME'E.

Agathocle, je vous répéte moi-même ce que Théagene vous a dit de ma part. Attendés une nouvelle permiſſion.

AGATHOCLE.

Elle ſeroit peut-être long-temps à venir.

PTOLOME'E.

Il n'importe, vous l'attendrés.

AGATHOCLE.

Seigneur, je n'aurois pas cru qu'un Miniſtre qui a ſervi utilement un grand Royaume, dût attendre long-temps la permiſſion d'épouſer une perſonne qui l'a choiſi pour ſon époux. Puiſqu'il faut pour cela un grand effort de crédit & de faveur, je prierai mes amis de s'employer auprès de vous pour obtenir cette grace, ou plutôt pour vous faire agréer que j'uſe d'une liberté qu'auroit le moindre de vos Sujets.

PTOLOME'E.

Agathocle, employés-les pour obtenir le pardon de votre audace.

SCENE CINQUIÉME.

AGATHOCLE, ALCIME.

ALCIME.

EN doutés-vous encore, Seigneur? Le Roi inſpiré ſans doute par Eumene, qui veut s'emparer de toute l'autorité, eſt changé à votre égard. Il

vous traite d'une maniere peu conforme à ce que méritoient vos ſervices. Eumene a profité de l'amour du Roi pour l'irriter contre vous, votre perte eſt réſolue entre eux.

AGATHOCLE.

Ah ! pour ma perte, Alcime, ce ne ſera pas l'ouvrage d'un jour, un premier caprice du Roi ne ſuffira pas pour me détruire. Il eſt vrai que je ſuis un peu ſurpris de la dureté qu'il commence d'affecter à mon égard. Il ſemble qu'il veuille m'abaiſſer & me dépouiller de l'autorité que j'ai acquiſe par tant de travaux. Mais il faudra trouver les moyens de la conſerver. Le Roi eſt mal conſeillé, il me trouble dans un droit légitime que j'ai ſur Idalie, au lieu de m'attaquer par quelqu'autre endroit plus foible pour moi, & plus avantageux pour lui. J'ai tout mon pouvoir, & un droit, je ſuis bien fort.

ALCIME.

Seigneur, je crains votre confiance. Je ſerois d'avis que vous fortiſſiés du Palais, & qu'avec tous vos amis vous allaſſiés vous jetter dans la Tour du Phare

Phare, qui eſt le lieu le plus fort d'Alexandrie, & qui dépend de vous. Ici, le Roi pourroit faire quelque coup d'autorité; mais quand vous ſerés dans le Phare, environné de vos amis & de vos créatures, vous obligerés le Roi à recevoir des conditions.

AGATHOCLE.

Alcime, il ne faut pas avoir de crainte, mais il faut encore moins en marquer; l'audace eſt une grande partie de la force. Demeurons dans le Palais, mais aſſemblons tous nos amis en diligence. Ceci une fois bien ſoutenu, le Roi eſt terraſſé pour jamais: peut-être même, ſelon les diſpoſitions que je vais trouver, aurai-je quelque choſe de mieux à faire que d'affermir mon autorité, & de conſerver le Roi dans la dépendance.

ALCIME.

Quoi, Seigneur, un ſi grand deſſein.......

AGATHOCLE.

Ce n'eſt pas d'aujourd'hui que j'y penſe. Il eſt plus près de l'exécution que

tu ne t'imagines. On veut m'ôter Idalie & mon autorité ; je ſuis trop heureux de recevoir en même-temps ces deux outrages, il en faut profiter.



ACTE QUATRIÉME.

SCENE PREMIERE.

PTOLOMÉE, IDALIE, ATTIDE.

PTOLOMÉE.

MADAME, vous me revoyés plus tendre & plus passionné que jamais. Le choix que vous avés fait m'a jetté dans une affreuse douleur ; mais quand j'en ai eu appris le motif, toute ma douleur s'est tournée en admiration pour vous. Il s'en faut peu que ce que vous avés fait pour un frere contre moi ne redouble mon amour pour vous, & que charmé de votre générosité je ne vous tienne compte de m'avoir voulu donner la mort. Mais enfin cette générosité si héroïque n'aura, grace au Ciel, aucun effet funeste ; Théagene n'en veut pas jouir, il renonce à Aga-

thoclée, & je vous ai affranchie de la triſte néceſſité d'épouſer Agathocle.

IDALIE.

Seigneur, le changement de Théagene ne me fait point changer. Trouvés bon que je perſiſte dans ma premiere réſolution, & que je vous demande très-inſtamment la grace de la pouvoir exécuter.

PTOLOMÉE.

Que me dites-vous ? Pourquoi vous donner à Agathocle, puiſque Théagene lui-même vous diſpenſe de cet effort ?

IDALIE.

Je n'ai pas pris un deſſein pour ne le pas ſuivre juſqu'au bout.

PTOLOMÉE.

Ah ! ingrate, vous aimés Agathocle. Je ne lis que trop dans votre perfide cœur.

IDALIE.

A quoi bon chercher à lire dans mon cœur ? Mes motifs, Seigneur, ne vous font rien. Je ne puis être à vous ; que

vous importe par quel motif je ſois à Agathocle ?

PTOLOMÉE.

Qu'importe, ingrate ? Il eſt vrai qu'il ne devroit pas m'importer ; il eſt vrai que je devrois entierement renoncer à vous ; Théagene a bien la force de renoncer à Agathoclée dont il eſt moins maltraité ; mais enfin j'ai la honteuſe foibleſſe de ne pouvoir m'arracher à vous ; j'ai celle de vouloir que quand vous vous réſolvés à épouſer mon Rival, ce ſoit du moins ſans amour. Au nom de toute ma tendreſſe, pour toute récompenſe de la plus vive paſſion du monde, découvrés-moi le fond de votre cœur, dites-moi ſi vous aimés Agathocle. Quel prix de mon amour d'apprendre ſeulement ſi mon Rival eſt aimé !

IDALIE.

J'avoue, Seigneur, qu'il méritoit un autre prix ; & c'eſt faire bien peu pour vous, de vous redire ſeulement ce que je vous ai déja dit cent fois. Je n'aime point Agathocle, il le ſait lui-même ; & ſi je vous l'ai préféré, ç'a été par

d'autres raiſons très-fortes, très-puiſſantes, mais que je ne puis jamais vous dire. En vain vous me les demanderiés, en vain vous employeriés toute votre autorité, &, ce qui eſt encore plus fort, une tendreſſe dont je ſuis infiniment honorée; il faut que je ſois bien engagée à les tenir ſecrettes, puiſque l'extrême reconnoiſſance que je vous dois, & que je ſens très-vivement, ne peut me les faire déclarer. Contentés-vous, Seigneur, qu'Agathocle n'eſt point aimé de moi, & pour vous dire encore plus, que vous n'avés aucun Rival qui vous ſoit préferé.

PTOLOMÉE.

Quelle foibleſſe eſt la mienne! Je me crois heureux en ce moment d'apprendre que perſonne n'eſt aimé d'elle. Je vous dirai même, Madame, que j'ai encore une raiſon pour en avoir de la joie. Quelque déſir de vengeance qui m'eût animé contre un Rival aimé, j'aurois été fâché de vous donner du chagrin dans la perſonne de celui qui eût touché votre cœur; & je puis vous annoncer préſentement ſans vous affliger que j'ai donné ordre qu'on arrêtât Agathocle.

IDALIE.

Ah ! Seigneur, qu'avés-vous fait ? Que je ſuis malheureuſe !

PTOLOMÉE.

Qu'entens-je ? Quoi ! dans le moment que vous me proteſtés que vous n'aimés pas Agathocle, l'idée de ſon péril vous trouble juſqu'à ce point, & vous ètes ſi peu maîtreſſe de vous-même, que vous ne pouvés pas ſeulement feindre un peu plus de tranquilité ?

IDALIE.

Au nom des Dieux, Seigneur, révoqués cet ordre, s'il eſt poſſible : c'eſt pour votre propre intérèt que je vous en conjure. Ne prévoyés-vous point les maux qui en peuvent arriver ?

PTOLOMÉE.

Perfide, oſes-tu bien couvrir du prétexte de mes intérêts ton indigne amour pour Agathocle ? Va, n'eſpere plus rien, l'ordre eſt donné, & au moment que je parle on l'exécute. Ton amant va être dans les fers, je vais régner,

& j'aurai tout le pouvoir que demande ma vengeance.

SCENE SECONDE.

PTOLOMÉE, IDALIE, EUMENE, ATTIDE.

EUMENE.

SEIGNEUR, quel malheur je viens vous annoncer ! Agathocle n'eſt point arrêté, il eſt échapé hors de ce Palais.

PTOLOMÉE.

Ah ! Dieux !

IDALIE.

Hélas ! quel malheur !

EUMENE.

J'ai pris toutes les précautions poſſibles pour exécuter votre ordre ; j'ai choiſi un endroit détourné pour y arrêter Agathocle ; mais auſſi-tôt qu'il m'a vû venir à lui, accompagné de quelques-uns des miens dont j'étois sûr, il

a compris mon dessein, & a gagné aussitôt la salle des Gardes, où il a mis l'épée à la main, & a demandé du secours. Quelques-uns de vos Gardes se sont rangés sous moi pour exécuter vos ordres ; mais la plupart ont pris son parti. Pendant le combat, il est sorti du Palais, & ses amis en sortent en foule pour l'aller joindre.

PTOLOME'E.

Ah ! Eumene, allons y donner ordre. Perfide, vous triomphés.

SCENE TROISIÉME.

IDALIE, ATTIDE.

IDALIE.

ATTIDE, rends-moi graces de ne pas savoir mon secret. Si tu connoissois tous mes maux, si tu voyois le triste enchaînement de ma destinée, ton amitié pour moi te rendroit trop malheureuse.

ATTIDE.

Hélas ! Madame, que m'épargnés-

vous? Un mot qui m'apprendroit la ſource de vos maux, & qui me mettroit peut-être en état de les ſoulager. Mais ce ſpectacle perpétuel de vos douleurs que l'ame la plus inſenſible partageroit, votre mort qui n'eſt pas éloignée, ſi vous ne faites quelque effort ſur vous-même, ne me font-ils pas paſſer des jours auſſi malheureux qu'à vous? Je vous vois mourir; ai-je beſoin d'en ſavoir la cauſe pour vous ſuivre?

IDALIE.

O Ciel! pourquoi attaches-tu un ſi funeſte ſuccès à mes plus courageuſes réſolutions? Pourquoi te plais-tu à en tourner les effets contre moi? Eſt-ce que les motifs en étoient trop peu nobles & trop peu vertueux? Hélas! j'ai cru qu'ils l'étoient aſſés pour mériter ton ſecours & ta protection; du moins ils ne méritoient pas d'être ſi cruellement traités.

SCENE QUATRIÉME.

IDALIE, ATTIDE, ALCIME.

ALCIME.

MADAME, vous ſavés ce qui eſt arrivé, & le traitement qu'on a fait à Agathocle. Il s'eſt jetté dans la Tour du Phare, pour être à couvert des perſécutions de ſes ennemis; & en ſe retirant, ſon plus grand ſoin a été de donner ordre à ce qui vous regarde. Il m'a chargé de venir ici pour vous prier de le ſuivre dans la Tour; je vous conduirai; & puiſque vous l'avés choiſi pour votre époux, vous n'en devés faire aucune difficulté, c'eſt même un devoir pour vous. Sortons, Madame, il n'y a pas un moment à perdre, nous le pouvons encore dans la confuſion où eſt tout le Palais; mais dans peu de temps nous ne le pourrons peut-être plus. Il y va de ma vie d'être vû en

ces lieux ; ſortons , ne tardons pas.

IDALIE, *à part.*

Ah ! Dieux ! ſuivre Agathocle ! me dévouer pour jamais ..... J'en friſſonne d'horreur.

ALCIME.

Il n'y a point à délibérer, Madame, c'eſt votre époux, le temps preſſe.

IDALIE.

Achevons , achevons ce que nous avons commencé. Allons , Alcime, conduiſés-moi vers Agathocle.

SCENE CINQUIÉME.

PTOLOMÉE, IDALIE, ALCIME, ATTIDE.

PTOLOMÉE.

Que vois-je ? Qu'entens-je ? Gardes, que l'on me réponde d'Alcime. Quoi ! ſi-tôt que j'ai donné mes ordres pour attaquer le traître Aga-

thocle dans ſa Tour, je reviens près d'une ingrate, entraîné par la violence de ma paſſion, & je la trouve qui fuit, qui va joindre un rebelle, elle qui m'a juré qu'elle étoit ſans amour pour lui. Je vois la plupart de mes Sujets, de ceux dont ma Cour étoit compoſée, qui m'abandonnent, qui vont ſe ranger du parti d'un traître; Idalie ſuit leur exemple, elle m'abandonne auſſi; Idalie que je préférois à tout l'Univers, qui eſt elle-même la cauſe de tous mes malheurs, qui m'a précipité dans le funeſte état où je ſuis, qui ne me peut reprocher que de l'avoir trop aimée? Quel monſtre es-tu donc, barbare Idalie?

IDALIE.

Seigneur, je ſuccombe ſous la haine toute puiſſante des Dieux. Je me vois tombée dans un abîme de maux d'où rien ne me peut tirer. Accablés-moi des plus ſanglans reproches, joignés-y les plus cruels ſupplices, je ſouffrirai tout ſans murmurer; mais je ſuis innocente.

PTOLOMÉE.

Vous êtes innocente, & vous allés

animer un rebelle contre moi, & vous allés honteusement l'accompagner dans sa fuite & dans sa révolte, après m'avoir juré que vous ne l'aimiés pas ?

IDALIE.

Je ne vous ai point trompé. Je vous le jure encore.

PTOLOMÉE.

Et bien, oui, je crois que vous ne l'aimez pas, & je découvre enfin le secret de votre conduite. Sans doute il tramoit quelque chose contre moi ; c'est peut-être lui qui excite la guerre de Syrie ; il aspiroit à me déposséder de mon Trône ; il vous a mise dans cette indigne confidence ; & vous, persuadée que son dessein réussiroit, vous avés préféré un rebelle qui alloit être Roi, à un Roi qui ne le devoit pas être encore long-temps. Voilà, voilà ce que vous cachiés avec tant de soin : ce n'étoit point l'amour qui vous lioit, Agathocle & vous ; c'étoit une funeste ambition, c'étoit la société du même crime, c'étoit le désir de ma mort.

IDALIE.

Quelle injustice vous me faites, Sei-

gneur, & que vous ètes éloigné....

PTOLOMÉE.

Ne croyés plus me tromper par de vains discours. Assés & trop long-temps vous avés abusé de ma crédulité ; c'en est fait, je ne vous regarde plus qu'avec horreur & avec mépris.

IDALIE.

Non, je n'y puis plus résister, vous me forcés de parler. Aussi-bien je vois que les raisons que j'avois de me taire, ne subsistent plus, & ma malheureuse destinée a rendu inutile un mistere qui m'a tant coûté. Vous allés apprendre...

PTOLOMÉE.

Et bien, quoi? Allés-vous encore par de nouveaux artifices....

IDALIE.

Non, Seigneur, vous allés apprendre mon innocence, & quelque chose de plus. Mais promettés-moi, Seigneur, que si après que j'aurai parlé, il arrivoit encore, quoiqu'il y ait peu d'apparence, que je pusse exécuter le dessein que je vous découvrirai, vous m'en laisse-

rés la liberté, comme si je ne vous avois rien dit.

PTOLOMÉE.

Parlés, je vous le promets.

IDALIE.

Trouvés bon, Seigneur, que je vous demande encore plus de sûreté ; je sai l'importance de ce que je vous demande. Daignés me jurer par tous les Dieux, qu'après avoir appris mon secret, vous ne m'en laisserés pas moins maîtresse de ma conduite.

PTOLOMÉE.

J'y consens, j'en jure tous les Dieux que l'Egypte adore. Parlés promptement.

IDALIE.

Sachés donc, Seigneur, que cette coupable Idalie qui a si mal répondu à toutes vos bontés, elle....

SCENE SIXIÉME.

PTOLOMÉE, IDALIE, THEAGENE, ATTIDE.

THEAGENE.

SEigneur, un Hérault arrive de la part d'Agathocle, qui vous mande que si vous lui voulés bien rendre Idalie, il est prêt à mettre les armes bas, & à rentrer dans le devoir; mais que si vous persistés à la retenir, il soutiendra son droit.

IDALIE.

Ah! Seigneur, prenés le parti qu'Agathocle vous présente.

PTOLOMÉE.

Achevés ce que vous commenciés à me dire. Je prendrai ensuite ma résolution.

IDALIE.

Non, Seigneur, je n'ai plus rien à

dire, renvoyés-moi vers Agathocle.

PTOLOMÉE.

Qu'eſt donc devenu cet important ſecret que vous m'alliés réveler ?

IDALIE.

Je vous en conjure à genoux, Seigneur ſouffrés que j'aille terminer tant de maux, & prévenir ceux qui peuvent encore naître. C'eſt pour vos intérêts que je ſuis proſternée à vos pieds.

PTOLOMÉE.

Perfide, tu me joueras donc ſans ceſſe ? Tu voulois parler, & ſi-tôt que tu vois quelque jour à rejoindre ton cher Agathocle, ce ſecret qui alloit éclater devient impénétrable ? Je ne daigne plus te faire de reproches, je t'abandonne à toi-même.

IDALIE.

Je me reconnois digne de vos mépris, Seigneur, je les mérite ; mais tirés-en vous-même quelque profit. Ne vous obſtinés pas à allumer une guerre

civile pour la méprisable Idalie, renvoyés-la vers Agathocle.

PTOLOMÉE.

Non, je ne vous y renvoyerai pas; mais ne vous flattés pas que je fasse la guerre pour vous, je la fais pour venger l'honneur de mon Diadême.

SCENE SEPTIÉME.

PTOLOMÉE, IDALIE, EUMENE, THEAGENE, ATTIDE.

EUMENE.

SEigneur, le parti d'Agathocle grossit de moment en moment; si nous devons l'attaquer dans le Phare, il n'y a point de temps à perdre, vos fidéles Sujets sont prêts.

IDALIE.

Encore une fois, Seigneur....

PTOLOMÉE.

Je ne vous écoute plus. Allons, Eumene, allons punir un perfide.

IDALIE.

Ciel ! quelles horreurs ! quel désespoir !



ACTE CINQUIÉME.

SCENE PREMIERE.

PTOLOMÉE, EUMENE.

PTOLOMÉE.

PUisque tous les ordres sont donnés pour demain, & qu'il ne reste aucun soin auquel nous n'ayons satisfait, retirons-nous ici, cher Eumene. Laissons les autres s'abandonner au repos de la nuit, il n'est pas fait pour nous dans la triste situation où nous sommes; trop de pensées différentes m'occupent, & j'ai besoin de toi. Quelle honte, cher Eumene, que ma premiere entreprise ait si peu réussi! Nous avons été repoussés de devant la Tour, & jusqu'ici c'est Agathocle qui triomphe.

EUMENE.

Ce que vous appellés une honte;

Seigneur, sera pour vous une gloire immortelle. Malgré le nombre des rebelles fort supérieur, vous avés fait des actions d'une valeur si héroïque.....

PTOLOME'E.

Il ne te convient pas de me flatter, Eumene, & il n'en est pas temps; je suis vaincu.

EUMENE.

Seigneur, un poste tel que le Phare ne s'emporte pas en une premiere attaque; & pour en avoir été repoussé une fois...

PTOLOME'E.

Ah! j'en conviens, aussi j'en suis affligé, mais non pas abattu. Au contraire, je sens mon courage d'autant plus animé, que j'ai à réparer la honte d'aujourd'hui, que l'insolence & la rebellion victorieuses m'irritent, & qu'il faut leur arracher un avantage qui ne leur est pas dû. J'attens avec impatience que le soleil reparoisse, & que je puisse me revoir au pied de cette Tour d'où j'ai été repoussé.

EUMENE.

La guerre avec Agathocle peut être

longue; & si dans toutes les occasions vous ménagés aussi peu votre vie, que je crains que vous ne fassiés triompher Agathocle! Lui-même il ne s'expose pas tant.

PTOLOME'E.

Il est Roi, & moi je veux l'être; il faut que je m'en montre digne; & enfin il vaut mieux que je meure en faisant de légitimes efforts pour régner, que si j'eusse vécu en consentant lâchement à ne régner pas.

EUMENE.

De si nobles sentimens.....

PTOLOME'E.

Hélas! Eumene, s'ils sont nobles, il y en a d'autres bien foibles & bien peu glorieux dans le fond de mon cœur. Je ne me détache point d'Idalie. Dans ce temps où il faut combattre pour mon Trône, où je le vois ébranlé, & peut-être prêt à cheoir, Idalie est toujours présente à mon esprit. Je suis vivement irrité contre elle, & je ne veux jamais la revoir; non, je ne veux la revoir de ma vie; mais ce qui m'irrite le plus ne

me guérit pas. Ses artifices, ſes trahiſons, tout m'eſt inutile. Croiras-tu ce que je te vais avouer ? Je la convaincs de ces artifices, je la ſurprens dans ces trahiſons ; & cependant mon cœur me dit quelquefois qu'elle en eſt incapable. Il ne me fournit aucune raiſon qui la juſtifie ; il ſait que tout eſt contre elle, & il ne laiſſe pas de me la vouloir juſtifier ſans aucune raiſon. Ce caractere de vertu que tu ſais que je ſentois en elle, & qui me touchoit tant, peu s'en faut que je ne l'y ſente encore au milieu de ſes artifices. Quelles illuſions de mon amour, & que je la dois haïr de m'avoir jetté dans un ſi honteux aveuglement !

SCENE SECONDE.

PTOLOMÉE, EUMENE, THEAGENE.

THEAGENE.

IDalie demande, Seigneur, ſi vous voulés bien lui permettre de venir vous parler.

PTOLOME'E.

PTOLOME'E.

Idalie! Ah! quelle entre. Mais non, je ne veux point la voir. Qu'auroit-elle à me dire?

THEAGENE.

Elle demande cette grace, Seigneur, avec la derniere instance.

PTOLOME'E.

Eumene, je ne puis m'en dispenser. Qu'elle entre.

SCENE TROISIÉME.

PTOLOMÉE, IDALIE, EUMENE, ATTIDE.

IDALIE.

VOus avés bien de la peine, Seigneur, à vous résoudre à me voir.

PTOLOME'E.

J'aurois dû ne vous voir jamais. Et

que venés-vous faire ici ? Venés-vous jouir de l'agréable ſpectacle de me voir vaincu ; & peut-être prêt à perdre ma Couronne ? Venés-vous, cruelle, goûter la douceur de m'avoir précipité dans les malheurs les plus affreux ?

IDALIE.

Seigneur, la fortune n'a pas ſecondé aujourd'hui la juſtice de votre entrepriſe, ni les prodiges de valeur que vous avés faits ; je vous vois trahi, abandonné : c'eſt ce moment que je choiſis, Seigneur, pour vous apprendre enfin que je vous aime avec toute la tendreſſe dont un cœur eſt capable.

PTOLOME'E.

Qu'entens-je ? Et qui pourroit penſer....

IDALIE.

Daignés m'écouter, Seigneur. Dès que vous eutes touché mon cœur par votre amour, & encore plus par vos vertus, je ne m'attachai qu'à vous le diſſimuler, de peur d'aigrir contre vous Agathocle, dont je connoiſſois & le pouvoir & les mauvaiſes intentions.

J'eus la foibleſſe de ne pas vous demander aſſés tôt à partir ; je laiſſai fortiſier & votre amour & celui d'Agathocle, voilà tout mon crime ; mais l'amour me retenoit dans un lieu où vous étiés. Lorſqu'enfin je fus trop frapée des malheurs que pouvoit produire cette rivalité, & que je vous demandai à retourner en Sicile, les Dieux ſavent quelle violence je me faiſois en me réſolvant à ne plus vous voir ; mais du moins j'aurois paſſé le reſte de ma vie à penſer à vous, à pleurer votre abſence, & avec le ſeul plaiſir de ne point nuire à votre repos ni à celui de votre Etat. Quand vous me laiſſâtes la liberté de partir, Agathocle me laiſſa aſſés entendre, & j'appris encore d'ailleurs que ſi je partois & ne l'épouſois pas, la rupture étoit infaillible entre vous & lui, qu'il ſe révolteroit ; qu'enfin vous étiés en péril. J'ai pour lui toute l'horreur qu'il mérite, & je me réſolus à l'épouſer pour prévenir des maux ſi terribles, & pour être toujours en état de retenir dans le devoir ce dangereux Miniſtre toujours prêt à en ſortir. Heureuſe ſi j'avois pû du moins tirer ce fruit du fatal amour qu'il a pour moi! Théa-

gene qui ignoroit lui-même ce qui se passoit dans mon cœur, crut que je faisois pour lui ce que je ne faisois que pour vous, & j'étois obligée à le laisser malgré moi dans cette erreur. Voilà ce secret que je cachois avec tant de soin, & qu'il m'étoit si important de bien cacher ; car si vous l'eussiés pû découvrir, votre amour se fût opposé à vos intérêts, & je n'eusse plus été en état de rien faire pour vous. Hélas ! tous les maux que j'ai voulu prévenir sont arrivés ; je n'ai plus rien à cacher, & ce même secret que je renfermois si étroitement dans mon cœur, je viens vous l'apprendre lorsque vous ne le voulés plus savoir ; & il est maintenant de l'intérêt de ma gloire qu'il devienne public.

PTOLOMÉE.

Charmante Idalie, laissés-moi mourir de joie à vos genoux. Par quels transports puis-je jamais vous marquer tout ce que je sens ? Quoi, vous vous sacrifiés pour moi ? Et comment reconnoître dignement un si cruel sacrifice ?

IDALIE.

Ce n'est pas ce qui m'a le plus coûté ;

je vous le devois puiſque je vous aime. Ce qui m'a coûté, ç'a été de vous cacher ce que je ſentois pour vous ; ce qui m'a coûté, ç'a été de voir couler vos larmes, & de retenir les miennes ; de renoncer à avoir auprès de vous le mérite d'une action produite par un ſi tendre amour ; de perdre votre reconnoiſſance dont j'euſſe pû me flatter, & qui m'eût payée de tout ; de vous jurer que j'étois indifférente, lorſque mon cœur ſuffiſoit à peine à toute ma tendreſſe pour vous ; de ſoutenir vos reproches, lorſque ma conduite vous faiſoit croire que je vous trompois, & que j'aimois Agathocle ; enfin, de voir celui que j'adorois prendre pour moi un mépris bien fondé. Je vous ſacrifiois tout le bonheur de ma vie avec bien moins de peine, que l'opinion que j'oſe dire que vous devés avoir de moi.

PTOLOMÉE.

Oui, je l'avoue, je ne ſuis pas digne de vivre, après les emportemens que je vous ai laiſſé voir. Ah ! Ciel ! pour prix de la plus héroïque généroſité qui fut jamais, Idalie, l'aimable Ida-

lie ne reçoit que des outrages !

IDALIE.

Je ne m'en plains pas, Seigneur, ils me prouvoient votre amour ; mais ils mettoient le mien à une difficile épreuve. Et concevés-vous bien, Seigneur, jusqu'à quel point il falloit vous aimer pour vouloir suivre Agathocle dans la Tour, & pour vous en demander la liberté au hasard de vous faire croire que j'aimois cet infame rebelle ? Je craignois quelquefois que la bisarrerie apparente de ma conduite, mon antipatie visible pour Agathocle, la conformité que je me flatte qui est entre votre cœur & le mien, ne vous fît deviner mon secret ; quelquefois aussi j'en avois envie malgré moi.

PTOLOMÉE.

Ce qui m'a empêché de deviner que je fusse aimé, c'est que je l'étois trop. Peut-on croire qu'il y ait un amour si parfait & si noble, & est-il permis à un mortel de s'en croire l'objet ? Quand je vous demandois votre cœur avec des empressemens si passionnés, je savois bien que je vous demandois le plus

grand bien du monde : mais que j'étois encore éloigné de le croire aussi précieux qu'il l'est ! Non, je ne puis jamais l'acheter assés ; j'accepte tous mes malheurs avec joie, puisqu'ils sont des suites de mon amour ; & j'aurois trop de honte de ne rien souffrir pour vous, après tout ce que vous avés souffert pour moi.

IDALIE.

Ah ! c'est-là ce qui me désespere, je suis coupable de tout ce que vous souffrés. Que n'ai-je achevé mon triste sacrifice ? Que n'ai-je épousé Agathocle ? J'aurois eu le plaisir de faire à mes dépens le bonheur, ou du moins le repos de ce que j'aime, & j'ai la douleur mortelle d'en faire tous les malheurs.

PTOLOME'E.

Au contraire, belle Idalie, vous mettés ma destinée au-dessus de tous les événemens. Si je dompte les rebelles, c'est vous qui me faites Roi ; si je péris, je ne puis mourir que le plus heureux de tous les hommes.

IDALIE.

Je me flatte, Seigneur, qu'après ce

que j'ai fait, vous me croyés aſſés d'amour pour vous ; & aſſés de courage pour ne vous pas ſurvivre un inſtant. Mourons, s'il le faut, & enſeveliſſons-nous ſous les ruines de ce Palais ; je n'aurai point de regret à la vie, je n'y ai plus rien à faire, vous ſavés que je vous aime.

SCENE QUATRIÉME.

PTOLOMÉE, IDALIE, THEAGENE, ATTIDE, EUMENE.

THEAGENE.

SEigneur, le déteſtable Agathocle n'eſt pas content d'avoir oſé vous réſiſter dans le Phare, il vient à la faveur de l'obſcurité de la nuit vous attaquer juſque dans ce Palais.

IDALIE.

Juſtes Dieux !

PTOLOME'E.

Allons Théagene, allons Eumene ;

nous triompherons, ma fortune eſt changée. Adieu, Madame, vous m'avés rendu invincible.

SCENE CINQUIÉME.

IDALIE, ATTIDE.

ATTIDE.

MAdame, voilà donc enfin ce grand ſecret découvert. Je ne me plains plus de la réſerve dont vous avés uſé avec moi; j'avoue que le ſujet en étoit digne, & enfin je ne puis plus que vous admirer. Quelle doit être auſſi l'admiration du Roi, & combien doit-elle fortifier ſon amour! Une ſemblable conduite vaincroit l'averſion la plus violente: à quel point augmentera-t-elle une vive tendreſſe?

IDALIE.

Attide, il vient de partir, il va s'expoſer à cent périls; peut-être un nouveau deſir de gloire, & l'envie de ſe remontrer à mes yeux vainqueur, le

rendra-t-elle plus audacieux. Il voudra répondre par de plus brillans exploits à l'aveu que je viens de lui faire. Hélas ! se pourroit-il que de cette maniere encore je contribuasse à sa perte ? Agathocle n'est point venu attaquer le Palais sans de nombreuses troupes ; on n'entreprend point de semblables crimes sur de legeres apparences de succès ; tout s'accorde à me porter dans l'ame une mortelle frayeur.

ATTIDE.

Madame, une puissance légitime est bien forte contre la rebellion ; des Peuples armés contre leur Souverain ont peine à en soutenir la vûe : il y a des Dieux, & je ne puis douter que votre vertu & tout ce que vous venés de faire ne les engage puissamment à vous secourir.

IDALIE.

Hélas ! combien de fois le plus juste parti a-t-il succombé ? Je t'avouerai pourtant qu'au milieu de l'horrible agitation où je suis, j'espere aussi-bien que toi. Dans ces cruels momens je ne laisse pas de me sentir soulagée d'avoir dit

au Roi qu'il eſt aimé ; cet horrible poids ne m'accable plus ; & délivrée de ce mal inſupportable, j'en ai plus de diſpoſition à croire que mes autres maux vont finir. Quelles foibles eſpérances ! Hélas ! peut-être qu'à l'inſtant que je parle, un trait ennemi. ...

ATTIDE.

Ah ! Madame, éloignés une ſi funeſte idée. Pourquoi vous faire ſans néceſſité de ſi cruels tourmens ?

IDALIE.

Ce n'eſt que la fin d'une ſi précieuſe vie que je crains ; car pour ce qui me regarde, ma chere Attide, croi-moi, je ſaurai rendre ma douleur aſſés courte. J'étois bien plus à plaindre quand je me dévouois au long ſupplice de vivre pour Agathocle.

SCENE DERNIERE.

IDALIE, EUMENE, ATTIDE.

EUMENE.

MAdame, nous triomphons. Le Roi, quoiqu'avec des forces inférieures, n'a pas ſeulement repouſſé les rebelles, il a percé de ſa propre main le cœur du coupable Agathocle ; il a paru plus qu'un homme. Un juſte effroi s'eſt emparé des mutins ; ils fuient tous, & cherchent des aſiles qui les garantiſſent d'une punition trop légitime.

IDALIE.

Eumene, quel bonheur!... Quoi, Eumene.... Non, je ne puis parler.

EUMENE.

Le Roi va venir près de vous.

IDALIE.

Ah ! ne l'attendons pas, chere Eumene, allons au devant du Vainqueur.

MACATE,

COMÉDIE.

1722.

SUJET DE MACATE.

PHLEGON, affranchi de l'Empereur Adrien, a fait en Grec un Livre intitulé, des Choſes étonnantes. *C'eſt un Recueil de différens faits diſtribués en autant d'articles differens.*

Au premier de ces articles qui eſt aſſés étendu, il manque le commencement ; mais cela ne cauſe aucune incertitude ni aucune obſcurité dans l'Hiſtoire. J'en donne ici, non une traduction littérale qui auroit été trop longue, mais un extrait, où j'oſe aſſurer que rien d'important ne ſera omis.

Une vieille Nourrice alla regarder de nuit dans l'appartement des Hôtes. Elle y vit, à la lumiere d'une lampe, Philinnion avec Macate, Etranger qui logeoit là par le droit d'hoſpitalité. La Nourrice fut extrêmement effrayee ; car Philinnion, qui étoit la fille de cette maiſon-là, étoit morte & enterrée depuis près de ſix mois. La vieille, toute hors d'elle, alla remplir la maiſon de ſes cris. La mere de Philinnion n'en voulut d'abord rien croire, & ne ſe réſolut qu'un peu tard à s'aller éclaircir ſur les lieux. Quand elle y arriva, il s'étoit fait quelque change-

ment dans la Scéne ; les deux Personnages étoient plus tranquilles que la Nourrice ne les avoit vûs, & la mere ne vit que quelque legere apparence de la figure & de l'habillement de sa fille : elle remit l'entier éclaircissement à la nuit suivante ; mais elle manqua Philinnion, qui étoit venue, & deja repartie ; du moins cela fut reparé par Macate lui-même, qui vivement pressé avoua tout. Philinnion se déroboit à ses parens pour venir le trouver la nuit ; ils mangeoient, ils buvoient ensemble ; il lui avoit donné un anneau de fer & une coupe dorée ; il en avoit reçu une bague d'or & un mouchoir de cou qu'il montra ; enfin, après tout ce qu'il avoit vû, il ne lui étoit pas possible de la croire morte. A ce discours la mere se desesperoit, & étoit prête à expirer elle-même. Pour la calmer en quelque sorte, Macate lui promit que si sa fille revenoit encore, elle & son mari en seroient avertis dans le moment ; ce qui fut exécuté la nuit suivante. Quand Philinnion vit arriver dans la chambre de Macate, son pere & sa mere surpris & effrayes au dernier point de l'y trouver, elle leur dit : Vous êtes bien cruels de me troubler dans l'usage que je faisois de la permission que les Dieux m'avoient donnée de venir ici passer trois nuits avec cet Hôte, sans y faire

aucun désordre. Vous vous repentirés de votre curiosité. Je retourne au lieu qui m'a été marqué. *A ces mots elle fut véritablement morte, & il n'y eut plus qu'un cadavre étendu sur le lit de Macate. Il est aisé d'imaginer quel trouble s'empara aussitôt de toute la maison, & avec quelle rapidité il se communiqua à toute la Ville. On alla ouvrir un caveau où étoient tous les morts de la famille de Philinnion : ils s'y trouverent tous dans l'état où ils devoient être, il n'y manquoit que Philinnion qui étoit sur le lit de Macate ; mais en sa place étoient les présens qu'elle avoit reçus de lui. Un si terrible prodige demandoit des expiations extraordinaires, & ce fut là que l'habileté d'un célebre Augure & Devin brilla beaucoup ; mais tout cela n'appartient presque plus à la petite Comédie dont il s'agit.*

Je ne puis cependant m'empêcher de remarquer que cette Relation est faite par quelqu'un qui y parle en premiere personne, & comme témoin oculaire ; le commencement y manque par malheur, & si nous l'avions, nous saurions qui est celui qui parle, ou du moins à qui il s'adresse.

Il dit dans un endroit, qu'on lui vint annoncer le prodige, qu'il craignit que le Peuple qui s'attroupoit ne fît quelque désordre, & qu'il

qu'il le contint ; c'étoit donc un homme de grande autorité dans la Ville, quelque premier Magistrat. Il finit par dire en propres termes : Si vous jugés à propos d'en informer l'Empereur, mandés-le-moi, afin que je vous envoye quelques-uns de ceux qui ont examiné de plus près les particularités du fait.

Voilà un homme en quelque dignité certainement qui écrit à son Supérieur, qui ne craint pas de lui paroître bien persuadé, ni d'être cité comme tel à l'Empereur même.



NOMS DES PERSONNAGES.

DEMOSTRATE, Citoyen d'Hypate, Ville de Theſſalie.

SELENE, Fille de Demoſtrate.

MIRTALE, Niéce de Demoſtrate.

MACATE, Hôte de Demoſtrate.

ORONTE, jeune Citoyen d'Hypate.

PHORMION, Eſclave de Macate.

CEPHISE, Eſclave de Mirtale.

La Scéne eſt à Hypate, ſous l'Empire d'Adrien.



MACATE, COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

PHORMION, CEPHISE.

CEPHISE.

PHORMION, il me semble que pour le peu de temps qu'il y a que nous nous connoissons, je n'en use pas mal avec toi; je te viens trouver jusque dans l'appartement de ton Maître pour jouir de ta conversation, qui n'en vaut peut-être pas trop la peine.

PHORMION.

Ma belle Cephiſe, tu fais une bonne action, il ne faut point t'en repentir. Jupiter l'Hoſpitalier veut qu'on ait ſoin des Etrangers, comme mon Maître & moi, & qu'on faſſe de ſon mieux pour les bien traiter : il doit y avoir auſſi, ſi je ne me trompe, une Vénus Hoſpitaliere, & je ſerois bien aiſe qu'elle m'eût recommandé à toi ; elle doit même l'avoir fait ; car dans le moment que je te vis il y a cinq ou ſix jours, ton minois me fit une certaine impreſſion, qui n'a fait que croître & embellir. Avoue que tu t'en es bien apperçue.

CEPHISE.

J'en ai eu, ſi tu veux, quelque leger ſoupçon ; mais je t'avoue auſſi que je n'en ai pas été fort enflée de gloire. Eſt-ce un ſi grand honneur que de te plaire ?

PHORMION.

Comment donc ! Nous revenons vainqueurs des jeux Olimpiques, où nous avons eu le prix de la courſe des Chariots ; on nous fait de grands honneurs

dans toutes les Villes où nous passons ; ou nous. . . . .

CEPHISE.

Que tu es ridicule avec ton *Nous!* C'est ton Maître Macate qui a eu le prix ; ce n'est pas toi, qui n'es que son Esclave favori.

PHORMION.

Tu n'entens pas ces matiéres-là, ma pauvre Cephise. Tu dirois de même que la gloire du prix appartient aux chevaux de mon Maître, & non pas à lui ; mais apprends que cette gloire-là rejaillit des chevaux sur mon Maître, & de mon Maître sur moi.

CEPHISE.

Voilà bien des ricochets qu'elle fait pour arriver à toi. Mais n'importe, je veux bien te prendre pour un vainqueur des jeux Olimpiques. Et bien, grand & illustre Phormion, dis-moi un peu quel homme c'est que ton Maître, qui a gagné le prix avec toi.

PHORMION.

C'est un garçon bien fait, comme

tu as vû, fort brave, fort adroit à tous les exercices, témoin nos jeux Olimpiques, fort galant homme, & tu peux t'en fier à moi; car comme j'ai pour toi ce que tu ſais, je te parle en confidence; & s'il avoit quelque vice conſidérable, il y a long-temps que je le ſaurois, & je te le dirois de bonne foi.

CEPHISE.

Et que vient-il faire ici?

PHORMION.

Rien; il voyage pour ſon plaiſir, & peut-être pour ſe faire voir à plus de gens après ſa victoire des jeux Olimpiques. Votre Ville d'Hypate méritoit bien qu'il y paſſât; & comme Demoſtrate eſt l'ancien Hôte de ſa famille, nous ſommes venus loger chés lui, de même que Demoſtrate ou les ſiens auroient logé chés nous, s'ils étoient venus à Sicione, d'où nous ſommes: cela eſt tout ſimple.

CEPHISE.

Aſſurément.

PHORMION.

Tout ce qui m'en fâche, c'eſt que

nous avons mal pris notre temps. Toute cette maiſon-ci eſt dans l'affliction, & on ne ſonge guére à nous divertir.

CEPHISE.

Il eſt vrai que vous ètes arrivés juſtement deux jours après que Demoſtrate a perdu ſa fille unique qu'il aimoit tendrement, & vous ne devés pas trouver étrange qu'il ne ſoit pas bien joyeux.

PHORMION.

Je le comprens ; mais ce qui m'étonne, c'eſt que toute la maiſon eſt auſſi affligée que lui. Tous les Eſclaves pleurent cette Selene qui vient de mourir, preſque auſſi amerement que Demoſtrate. Il falloit donc que ce fût une merveille que cette fille-là ?

CEPHISE.

Ils le diſent tous : pour moi je ne l'ai vûe que mourante ; car comme elle étoit tombée dans une maladie de langueur, Demoſtrate s'aviſa peut être quinze jours avant qu'elle mourût, de faire venir ici Mirtale ſa niéce, afin qu'elle tâchât de divertir la malade. Mirtale y fit de ſon mieux, à ce que je

crois, & ne fit rien. Je vis Selene languissante, & pourtant fort belle; certainement c'eſt grand dommage.

PHORMION.

Et bien, Demoſtrate qui eſt vieux; & n'a point de femme, ne ſauroit mieux faire que d'épouſer Mirtale ta Maîtreſſe; & je crois que vous comptés bien de vous établir toutes deux dans cette maiſon-ci, qui eſt bonne & bien étoffée.

CEPHISE.

Nous verrons.

PHORMION.

Je vais te confier un grand deſſein que je forme. Je m'apperçois que mon Maître a aſſés d'inclination pour Mirtale; elle eſt jolie, avenante; elle eſt la ſeule qui le réjouiſſe un peu dans ce lugubre ſéjour, quoiqu'elle n'oſe le faire qu'avec beaucoup de précaution, à cauſe de la triſteſſe dominante; il la voit avec plaiſir, il la cherche: s'il l'épouſoit, au lieu de continuer à courir par le monde, cela ne ſeroit-il pas bien?

CEPHISE.

CEPHISE.

Pas trop mal.

PHORMION.

Tu conçois bien d'où me vient ce projet. Je voudrois t'avoir, ma chere Cephiſe, car tu me plais beaucoup ; je dis beaucoup, & par ce moyen-là mon affaire ſeroit faite ; je t'épouſerois auſſi, n'eſt-il pas vrai?

CEPHISE.

Nous en parlerions après cela.

PHORMION.

Oh ! non, non. Si tu ne me promets de m'épouſer, point de Macate pour Mirtale ; en donnant, donnant. Mais à propos, voici une difficulté. N'y a-t-il pas un Oronte qui en veut à Mirtale?

CEPHISE.

Oui, mais je t'aſſure que Mirtale n'en veut point à Oronte. Il eſt amoureux d'elle comme un fou, mais il n'eſt qu'amoureux ; il n'eſt point aimable, nul agrément dans l'eſprit, nulle ga-

lanterie, de la dureté, de la férocité; bref, il ne nous plaît point.

PHORMION.

Et moi je te plais donc?

CEPHISE.

Voilà une belle conséquence.

PHORMION.

Oui, car je ſuis tout le contraire d'Oronte.

CEPHISE.

C'eſt-à-dire, guére amoureux.

PHORMION.

Oh! que tu as l'eſprit mal fait! Je ſuis très-amoureux, entens-tu? Et tu le verras par les ſoins que je vais me donner pour le grand projet. Mais j'entens du bruit; c'eſt mon Maître qui rentre.

SCENE SECONDE.

MACATE, PHORMION, CEPHISE.

MACATE.

CEphiſe, je ſuis bien aiſe de te trouver ici ; je viens de voir ton aimable Maîtreſſe, dont je ſuis charmé.

CEPHISE.

Monſieur, je ſuis ravie qu'elle ſe ſoit trouvée dans la maiſon de Demoſtrate, pour vous en faire les honneurs mieux que Demoſtrate ne les pouvoit faire lui-même dans l'état où il eſt. Je ſuis perſuadée qu'il en ſaura bon gré à ſa niéce, & je la vais aſſurer qu'elle lui a bien fait ſa cour.

SCENE TROISIÉME.

MACATE, PHORMION.

PHORMION.

SEigneur, vous voilà donc amant de Mirtale? Vous ne pouviés jamais mieux faire. J'ai une bonne nouvelle à vous donner, & qui va vous transporter de joie. Oronte, qui assiége Mirtale depuis long-temps, & qui en perd l'esprit, ne lui plaît point du tout. J'ai tiré adroitement ce secret de Cephise, avec qui, sans vanité, je ne suis point trop mal. Je veille sans cesse à vos intérêts, comme vous voyés. Qu'avés-vous donc? Vous recevés ma bonne nouvelle bien froidement.

MACATE.

Je t'avoue qu'elle ne me touche en aucune maniere.

PHORMION.

Comment! le malheur d'un Rival n'est-il pas votre bonheur?

MACATE.

Oronte n'eſt point mon Rival.

PHORMION.

Il n'eſt point amoureux de Mirtale? Il eſt bien certain qu'il l'eſt.

MACATE.

Oui, mais c'eſt moi qui ne le ſuis point.

PHORMION.

Et que diable ètes vous donc? Car à la fin vous me mettés en colere; je vous en demande pardon.

MACATE.

Mirtale eſt aimable de ſa figure; ſa converſation eſt vive & amuſante; je me plais avec elle; je lui dis volontiers des choſes obligeantes, des galanteries.

PHORMION.

Et bien, c'eſt être amoureux que tout cela.

MACATE.

Oh! que non. Sa figure me paroît

aimable ſans me tranſporter ; ſa converſation m'amuſe ſans me cauſer d'émotion : je ſuis bien aiſe de la voir ; mais ſi j'en manque l'occaſion, je remets ſans peine à une autre fois ; je lui dis des galanteries qui ne ſont que des agrémens de converſation, des choſes flatteuſes qui, quoique vraies pour la plus grande partie, n'ont pourtant d'autre deſſein que de lui prouver que je puis avoir un peu d'eſprit : je voudrois lui paroître aimable, mais ſans aucun déſir ſérieux d'en être aimé.

PHORMION.

Tout cela eſt ſubtil. Il y a donc bien de la façon à être amoureux ? Je ne croyois pas qu'il y en eût la moitié tant.

MACATE.

Il y en a tant, que je ne l'ai jamais été. Tu m'as vû vivre comme les gens de mon âge, être dans des commerces de femmes, prendre les plaiſirs de l'amour ; mais je n'ai point eu d'amour.

PHORMION.

Vous en avés bien pris le meilleur, puiſque vous en avés pris les plaiſirs.

A quoi diable ſerviroit le reſte ?

MACATE.

Il ſerviroit à me remplir le cœur, à me ravir, à m'élever au-deſſus de moi-même. Je me ſens un vuide dans l'ame qui commence à m'être inſupportable. Il me manque d'aimer.

PHORMION.

J'ai oui dire qu'en certaines occaſions il faut un peu s'aider : aidés-vous, Seigneur ; courage, & vous deviendrés amoureux de Mirtale.

MACATE.

Je ne le ſerois pas d'aſſés bonne foi. Crois-tu que dans une maiſon où je ſuis reçu à la faveur des droits de l'hoſpitalité, je vouluſſe devenir le héros d'une aventure déſagréable pour Mirtale & pour ſon oncle ? Je ne ſuis pas aſſés vain pour croire qu'il ne tînt qu'à moi d'engager Mirtale dans une paſſion plus ſérieuſe que la mienne ; mais quand j'en ſerois le maître, je ne le ferois pas, & je ſerois bien fâché de lui faire croire que j'euſſe pour elle des ſentimens d'une certaine nature.

PHORMION.

(*bas.*) O mon grand projet, que deviens-tu? (*haut.*) J'entens que l'on vient ici. C'eſt Demoſtrate.

SCENE QUATRIÉME.

MACATE, DEMOSTRATE, PHORMION.

DEMOSTRATE.

JE viens, Monſieur, vous renouveller encore les excuſes de la mauvaiſe réception que je vous fais. Il me ſemble que je ne vous ai point aſſés prié de me la pardonner; mais en vérité je ſuis plongé dans une douleur que le temps ne fait qu'aigrir. Je crois ne pouvoir mieux faire mon devoir envers vous qu'en vous la cachant, & en me dérobant moi-même à votre vûe. Je vous ſerois inſuportable. Vous ètes le maître chés moi; j'ai chargé ma niéce de vous en faire les honneurs; après

cela je ne puis que pleurer & me désespérer.

MACATE.

Ah ! Monsieur, je sai combien votre douleur est juste. Je ne vous dirai pas que je la sente comme vous ; mais je la conçois si bien, que c'est presque la sentir. Au lieu que vous voudriés songer à me divertir dans Hypate, si je pouvois servir à vous consoler, je me tiendrois trop heureux.

DEMOSTRATE.

Me consoler ! Vous ne savés pas ce que j'ai perdu. Je pourrois soupçonner que l'amour paternel me séduit ; mais informés-vous de ma fille à tous les Citoyens d'Hypate : les Esclaves ne sont pas ordinairement fort charmés de leurs Maîtres ; tous les miens pleurent ma fille comme moi. Hélas ! je l'avois menée à ces derniers jeux Olimpiques où vous avés été vainqueur ; elle vous y vit : ne la remarquâtes-vous pas ?

MACATE.

Je vous avoue que non ; j'étois trop occupé de ce qui m'y conduisoit ; &

puis comment démêler quelqu'un dans une ſi horrible foule ? Il eſt vrai ſeulement que j'entendis dire qu'il étoit venu d'Hypate une jeune perſonne d'une rare beauté ; mais d'autres ſoins....

DEMOSTRATE.

C'étoit elle ſans doute, dont on vous parloit ; c'étoit elle, & elle eſt morte. Elle eſt morte, juſte Ciel !

MACATE.

En vérité, vous me pénétrés l'ame par une ſi violente douleur.

DEMOSTRATE.

Accordés-moi une grace. Elle avoit fait faire ſon portrait pour une de ſes amies, je l'emprunterai ; je vous prie que je vous le faſſe voir, vous jugerés ſi mon affliction eſt légitime.

MACATE.

Je vous proteſte, Monſieur, que j'en ſuis bien perſuadé.

DEMOSTRATE.

Mais ne croyés pas que ſa figure ſoit la ſeule cauſe de mes regrets. Le

caractére de son esprit & de son ame auroit embelli la figure la plus désagréable. Et tout le monde la regreteroit-il tant, si elle n'avoit été que belle ?

MACATE.

Vous savés comme moi que la mort n'épargne rien ; mais du moins les Dieux vous laissent une consolation dans la personne de Mirtale.

DEMOSTRATE.

Ah ! Mirtale n'est pas Selene ; je ne prétens pas faire tort à Mirtale, elle a son mérite, ses agrémens, je les connois ; mais enfin je vous en parle à cœur ouvert ; Mirtale n'est pas Selene : & savés-vous encore une circonstance cruelle qui agrave ma douleur ? Je me reproche en partie la mort de ma fille.

MACATE.

Seroit-il possible ? Vous me surprenés étrangement.

DEMOSTRATE.

Glaucias, le Gouverneur de la Province, & qui est fort bien à la Cour

d'Adrien, avoit pris pour elle une violente paſſion, & elle avoit pour lui une averſion invincible. Non-ſeulement c'étoit un établiſſement pour Selene plus avantageux que je ne pouvois jamais le ſouhaiter ; mais il y avoit un péril extrême à le refuſer ; Glaucias pouvoit nous perdre. Je n'étois pas capable de faire violence à ma fille ; mais je lui repreſentois avec force toutes les raiſons qui la devoient porter à ce mariage ; elle eût voulu m'obéir, & elle ne pouvoit. Elle ſentoit cependant qu'elle m'expoſoit à une ruine totale ; elle en tomba dans une mélancolie qui ne ſe termina que par ſa mort. Malheureux pere ! Ne valoit il pas cent fois mieux que Glaucias exerçât ſur toi ſa plus cruelle vengeance? Selene vivroit, & tu ne ſerois pas à plaindre. Mais, Monſieur, je ne m'apperçois pas que je ne vous entretiens que de ma douleur ; je vous en demande pardon : puiſſiés-vous n'en éprouver jamais de pareille. Adieu.

SCENE CINQUIÉME.

MACATE, PHORMION.

PHORMION.

JE gage qu'il vous a bien ennuyé avec ſes lamentations éternelles.

MACATE.

Point du tout. Je voudrois de tout mon cœur pouvoir le ſoulager. Il faudroit être bien dur pour n'entrer pas dans les ſentimens de ce bon vieillard. Mais voici la nuit qui vient, je ne ſortirai plus ; allume-moi de la bougie ; va-t-en, & ferme ma chambre ; je lirai un peu, & me coucherai quand il me plaira.

SCENE SIXIÉME.

MACATE, SELENE.

SELENE.

MAcate ?

MACATE.

Qui eſt-ce qui m'appelle ? Peut-il y avoir ici quelqu'un ?

SELENE.

Macate ?

MACATE.

Ah ! quelle figure extraordinaire, toute blanche & voilée !

SELENE.

Macate, je ſors du tombeau, pour venir vous parler.

MACATE.

Oh ! oh ! Le ſtile eſt auſſi extraordinaire que la figure ; c'eſt quelque piéce qu'on me joue : comment ètes-vous entrée ici, prétendue habitante du tombeau ?

SELENE.

J'y ſuis entrée comme il m'a plû.

MACATE.

Premierement, ne croyés pas me faire peur. Je ne tâte point de votre tombeau ; vous venés me jouer ici une apparition de l'Ombre de Selene pour vous moquer de moi ; mais par tous les Dieux vous ne vous en moquerés point. Vous ètes une perſonne bien vivante.

SELENE.

Non, je ne ſuis plus au nombre des vivans.

MACATE.

Oh bien, je vous y remettrai. Voyons un peu ce que cache ce grand voile.

SELENE.

Arrête, téméraire, tu en ſerois puni ſur le champ.

MACATE.

Je vois que vous avés la plus belle taille du monde, & un ſon de voix fort aimable. J'en ſaurai davantage ;

il ne ſera point dit que je ſois ſorti comme un ſot d'un tête-à-tête avec une jolie Ombre.

SELENE.

Arrête, encore une fois, je ne ſuis pas ce que tu penſes.

MACATE.

Au nom des Dieux, finiſſons tout ce vain badinage ; en venant ici, vous vous êtes bien doutée qu'on ne vous laiſſeroit pas toujours ce voile ſur le nés, & que ſi par haſard on n'étoit pas mort de peur, on vous prouveroit qu'on ne l'étoit pas. Abrégeons, s'il vous plaît, ce prélude ennuyeux, & venons à quelque choſe de raiſonnable.

SELENE.

Et bien, je vous épargnerai la peine de lever mon voile ; voyés-moi....

MACATE.

Ah ! Ciel !

SELENE.

Qu'avés-vous, Macate ?

MACATE.

MACATE.

Je demeure interdit ; je n'ai jamais vû tant de beauté. Vous avés bien raiſon de ne point craindre l'audace ni la témérité d'un jeune homme ; je ſuis frapé d'un reſpect que je n'avois point encore ſenti. La préſence d'une Divinité ne m'en inſpireroit pas un plus grand.

SELENE.

J'en ſuis ravie, Macate. Me voilà en état de vous parler ; mais je ne parlerai point, que vous ne m'ayés promis pour un certain temps, qui ſera court, une obéiſſance entiere & aveugle : me la promettés-vous.

MACATE.

Je ne me ſens pas ſeulement le maître d'un moment de réfléxion pour en délibérer ; je vous promets tout, je ne ſuis né que pour vous obéir.

SELENE.

Ne me demandés point qui je ſuis, ni comment je ſuis ici. Mais vous, répondés-moi exactement à toutes les

queſtions que je vais vous faire. Etes-vous amoureux ?

MACATE.

Non.

SELENE.

Et Mirtale ?

MACATE.

Non, je n'ai point d'amour pour elle.

SELENE.

Et n'en avés-vous jamais eu pour perſonne ?

MACATE.

Non, jamais rien qui méritât le nom d'amour.

SELENE.

Adieu, Macate.

MACATE.

Quoi ! vous me quittés ſi-tôt ? Je ne puis plus vivre ſans vous voir.

SELENE.

Je reviendrai. Ne ſuivés point mes pas, demeurés-là, ne me regardés pas

ſeulement partir ; ſongés qu'il y va de tout à mobéir fidellement ; ſur-tout ne parlés de ceci à qui que ce puiſſe être. J'ai peur qu'il ne fût inutile de comprendre dans cette défenſe votre Eſclave favori ; mais voyés ſi vous ètes bien ſûr de ſa diſcrétion. Adieu, Macate, vous me reverrés. Adieu, demeurés-là, & ne tournés pas la tête.

SCENE SEPTIÉME.

MACATE.

DAns quel trouble je demeure ! Qu'ai-je vû, que ſuis-je devenu ? Certainement ce n'eſt point une Ombre qui vient de paroître ; ce n'eſt point non plus quelqu'un qui ſe joue de moi ; c'eſt la plus belle perſonne du monde, qui a laiſſé dans mon cœur une agitation que je ne connoiſſois point. Ah ! c'eſt donc là cet amour que je me plaignois de ne point reſſentir ? Dieux ! quel déſordre il jette dans une ame ! Car ce n'eſt point l'extraordinaire de l'aventure qui m'agite ſi vivement. Il n'y a

rien là d'effrayant, & je me flatte que je ſoutiendrois bien des choſes qui le ſeroient davantage. Je ne le ſens que trop ; les charmes que je viens de voir m'ont fait la plus profonde impreſſion. Divine Inconnue, quand vous reverrai-je ? Hélas ! je ne me ſuis pas aſſés poſſedé pour l'en conjurer avec toute la paſſion qu'elle m'a inſpirée. Elle ne m'a pas défendu de viſiter cet appartement pour voir par où elle peut être entrée, & par où elle reviendra. Allons, & tâchons à découvrir quelque choſe ſur tout ceci : peut-être mon amour en tirera-t-il quelque avantage.



ACTE SECOND.

SCENE PREMIERE.

MIRTALE, CEPHISE.

CEPHISE.

MAdame, nos affaires vont bien. J'ai vû Phormion mon adorateur : il a imaginé de lui-même ce que je voulois lui insinuer finement. d'arrêter son Maître ici en l'unissant à vous ; outre que par rapport à moi il a intérêt à ce projet, il l'exécutera d'autant mieux que c'est lui qui l'a pensé. De plus, il m'a bien dit que Macate vous trouve fort aimable.

MIRTALE.

Je le voudrois, Cephise ; car pour lui, il est tout-à-fait à mon gré.

CEPHISE.

Il y a bien plus. J'ai vû Macate lui-

même, qui m'a dit en propres termes qu'il ſortoit d'avec vous, & qu'il étoit charmé de vous. En propres termes, Madame, cela eſt fort.

MIRTALE.

Ma chere Cephiſe, tu me tranſportes de joie. Je veux pourtant éprouver encore la paſſion de Macate: elle n'en deviendra que plus forte. Que je ſerai heureuſe de la voir augmenter chaque jour!

CEPHISE.

Oronte s'appercevra de ce bonheur-là, & fera beau bruit.

MIRTALE.

Oh! qu'il faſſe, je ne m'en mets guére en peine, il ne m'a jamais plû; il eſt ſi brutal....

CEPHISE.

Le voilà juſtement qui vient ſur la louange que vous lui donnés.

SCENE SECONDE.

MIRTALE, ORONTE, CEPHISE.

ORONTE.

MAdame, j'ai deux mots à vous dire. Il y a ici un petit Jouvenceau d'Etranger qui vous fait les yeux doux, qui vous dit des fadeurs ; & vous, de votre côté, vous lui faites des coquetteries. Savés-vous que tout cela ne m'accommode point ?

MIRTALE.

Monfieur, rien de tout cela n'eft vrai ; mais quand il le feroit, de quoi vous mêlés-vous ? Quel droit avés-vous de m'en venir faire des reproches fi infolens ?

ORONTE.

Le droit d'un homme qui vous aime paffionnément, qui a toujours fongé à unir fa deftinée à la vôtre, & à qui

vous n'en avés pas ôté l'espérance.

MIRTALE.

Et bien, je vous l'ôte, afin qu'il n'en soit plus parlé. Allés, & ne paroissés jamais devant mes yeux.

ORONTE.

Non, non, cela ne se terminera pas ainsi. Je n'aurai pas perdu deux années entieres de soins les plus assidus ; votre Macate ne m'en enlevera pas le fruit par deux ou trois fleurettes qu'il vous aura débitées comme à cent autres, par deux ou trois œillades affectées & apprises par cœur. Je suis trop engagé dans l'affaire pour en sortir si peu à mon honneur.

MIRTALE.

Et que ferés-vous ?

ORONTE.

Ce que je ferai ? Vous le saurés, Madame, vous le saurés ; mais souvenés-vous que votre vainqueur des jeux Olimpiques peut trouver à qui parler.

SCENE TROISIÉME.

MIRTALE, CEPHISE.

CEPHISE.

AH ! Madame, il me glace de peur, il va tuer Macate.

MIRTALE.

J'ai peur auſſi-bien que toi ; mais Macate ne ſe laiſſera pas tuer ſi aiſément ; il eſt bien auſſi brave qu'Oronte.

CEPHISE.

Et bien, ils ſe tueront tous deux ; & mon pauvre Phormion, que deviendra-t-il ?

MIRTALE.

Ceci n'eſt que trop ſérieux. Que je ſuis malheureuſe ! J'ai ſouhaité d'être aimée de Macate ; & à peine ai-je quelque eſpérance de l'être, que je le vois en péril pour moi. T'avouerai-je cependant un ſentiment qui me cauſe

malgré moi quelque plaisir ? La jalousie d'Oronte assurera Macate de mes dispositions pour lui ; rien n'enflamme davantage l'amour naissant, que la certitude d'être aimé. De plus, si l'on me dispute à Macate, je lui en deviendrai plus chere ; si je lui coûte quelque péril, je serai plus sûre de son cœur.

CEPHISE.

Tout cela est bon ; mais un combat entre deux hommes ne vaut rien. C'est tout au moins un scandale fâcheux pour notre honneur. Il faut que vous adoucissiés Oronte ; cela vous sera bien aisé.

MIRTALE.

Pas tant que tu penses.

CEPHISE.

Il le faut ; & que Macate ne sache point qu'on a voulu se battre avec lui ; mais il vient.

SCENE QUATRIÉME.

MIRTALE, MACATE, CEPHISE, PHORMION.

MIRTALE.

MAcate, n'avés-vous point rencontré Oronte qui ſort d'ici ?

MACATE.

Non, Madame.

MIRTALE.

Il vient de me quereller fort inſolemment ſur votre ſujet ; il eſt jaloux de vous.

MACATE.

De moi ? Et où prend-il cette jalouſie ?

MIRTALE.

Il croit que vous lui nuiſés auprès de moi.

MACATE.

Hélas ! Madame, il n'y a perſonne

qui ſache mieux que vous qu'il n'en eſt rien.

MIRTALE.

Peut-être ſe ſera-t-il apperçu de quelque préférence, de quelques diſtinctions : que ſai-je moi? Je ne voudrois pas aſſurer qu'il eût tout-à-fait tort.

MACATE.

Eh! Madame, vous le pouvés ſans ſcrupule. Vous ſavés bien que ſi vous avés eu quelques manieres obligeantes pour moi, c'eſt que vous étiés chargée de faire les honneurs de la maiſon de Demoſtrate; & moi je ſai bien que je n'ai dû vos politeſſes qu'à ma qualité d'Etranger.

MIRTALE.

J'aſſurerai donc bien Oronte qu'il n'a nul ſujet de vous craindre. Adieu, Monſieur. (*bas*) Je meurs de honte & de dépit.

SCENE CINQUIÉME.

MACATE, PHORMION.

PHORMION.

IL faut, Seigneur, que vous me permettiés de parler, auſſi-bien je crois que vous me le défendriés inutilement, car je creve. Eſt-il poſſible que vous renvoyiés cette pauvre créature comme vous la renvoyés? Elle enrage, & je viens de l'entendre qui en ſortant d'avec vous murmuroit entre ſes dents, je ne ſai quoi, qui n'étoit aſſurément pas un diſcours de contentement. Eſt-il poſſible que vous ne voyiés pas qu'elle veut qu'Oronte ait ſujet d'être jaloux de vous? Oronte n'y ſonge peut-être pas; & ce pourroit bien être elle qui l'auroit inventé pour vous faire parler & vous mettre un peu ſur la voie; mais cela n'en ſeroit que plus obligeant; & vous, vous demeurés-là immobile comme un Dieu Terme; vous ne répondés pas, ou ce

n'eſt que par monoſillabes. Et quels monoſillabes ? Des monoſillabes à faire perdre patience aux gens, à déſeſpérer une pauvre jeune & jolie perſonne qui a de bonnes intentions pour vous. A préſent même encore vous ne daignés pas me répondre, à moi qui ne vous parle point d'amour.

MACATE.

Que diable, Phormion, tu m'impatientes ; après ce que je t'ai confié, ne ſais-tu pas bien la cauſe de mon procédé pour Mirtale ?

PHORMION.

Bon ! Ce ſonge que vous avés fait cette nuit ?

MACATE.

Ce n'eſt rien moins qu'un ſonge ; & c'en eſt ſi peu un, que ſi tu manquois le moins du monde au ſecret, écoute, je te le répéte, il y va de ta liberté ; je ne t'affranchirois jamais, & je te punirois bien ſévérement.

PHORMION.

Oh ! ne craignés rien de ce côté-là ; mais je m'y ferois tuer, c'eſt un ſonge.

Vous n'aviés pas ſoupé, vôtre cerveau étoit creux. Le bon-homme Demoſtrate ne vous avoit parlé que de la mort de ſa fille, vous avoit noirci l'imagination d'idées lugubres ; vous avés rêvé des Ombres qui ſortent du tombeau : il ne faut pas être grand Philoſophe pour voir que cela eſt dans l'ordre.

MACATE.

Tu es fou.

PHORMION.

Et bien, ſi ce n'eſt pas un ſonge, voulés-vous bien que je vous diſe ce que c'eſt ?

MACATE.

Oui, dis.

PHORMION.

C'eſt une Aventuriere qui avoit quelque deſſein galant ſur votre perſonne, & avec qui vous avés eu un procédé reſpectueux très-mal placé ; & pour preuve de cela, prenés bien garde à ce que je vais vous prédire ; elle ne reviendra pas.

MACATE.

Je ne la reverrois plus ?

PHORMION.

Non, vous ne la reverrés plus, elle a été attrapée.

MACATE.

Ah! Phormion, je ſuis bien ſûr que ce n'eſt pas une Aventuriere; je l'ai vûe, les phiſionomies ne ſont point trompeuſes à un certain point. La ſienne annonce ſi fortement la modeſtie, la nobleſſe, la vertu, que tout cela eſt prouvé du premier coup d'œil. Vénus n'a pas plus de graces, ni Minerve plus d'air de dignité.

PHORMION.

C'eſt un ſonge, j'y reviens.

MACATE.

Ni l'un ni l'autre, certainement.

PHORMION.

Mais, Seigneur, comment voulés-vous que Vénus & Minerve, fondues en une ſeule perſonne, ſoient venues cette nuit trouver un jeune homme ſeul dans ſa chambre, à moins que dans

ce composé Vénus ne l'ait furieusement emporté sur Minerve ?

MACATE.

Je ne le comprens pas, je te l'avoue ; mais compte sur ma parole que c'est la plus aimable personne du monde ; j'ai trouvé en elle tout ce qui manquoit aux autres femmes pour me donner véritablement de l'amour. Elles inspirent des desirs, & c'est le mieux qui leur puisse arriver ; aussi s'en contentent-elles ; mais celle-ci vous frape d'un sentiment d'admiration plus profond, & même plus agréable que les desirs. Il ne les empêche pas de naître, mais il est toujours fort au-dessus.

PHORMION.

Ces phrases-là me paroissent bien tournées ; mais il en faut venir au fait. La démarche de cette merveille nocturne est un peu hardie.

MACATE.

Je te dis encore une fois que je n'y comprens rien.

PHORMION.

De plus, elle vous a tenu certains

diſcours qui, avec le reſpect que je vous dois, & à elle auſſi, ſont un peu extravagans. Je ſors du tombeau, je ne ſuis plus au nombre des vivans; car vous la tenés pour vivante, n'eſt-ce pas?

MACATE.

Sans doute. J'ai même été viſiter l'appartement que Demoſtrate m'a donné chés lui, & que je n'avois pas examiné bien curieuſement. Au-delà du petit cabinet qui eſt après ma chambre à coucher, il y a une aſſés longue galerie étroite & obſcure, & au fond une porte dont je n'ai point la clef, & qui va je ne ſai où. C'eſt par-là qu'on ſera entré, certainement.

PHORMION.

Eh! que n'avés-vous demandé la clef de cette porte pour voir où elle va, & ſuivre la piſte de la Vénus Minerve?

MACATE.

Je n'ai garde, elle ne ſeroit pas revenue, & je lui aurois déſobéi. Je meurs d'impatience de la revoir; ſa figure eſt

ſans ceſſe préſente à mes yeux, j'entens encore tous ſes diſcours.

PHORMION.

Peu ſenſés & fort ſuſpects.

MACATE.

Tais-toi, malheureux, reſpecte le plus tendre & le plus ardent amour du monde; je reconnois à cet amour qu'elle m'inſpire, tout ce qu'elle eſt.

PHORMION.

A la bonne heure, Seigneur; cependant il me ſemble que Mirtale, qui n'eſt pas ſi équivoque, auroit mieux valu.

MACATE.

Ne me parles plus de Mirtale, je ne la puis plus ſouffrir.

SCENE SIXIÉME.

DEMOSTRATE, MACATE, PHORMION.

DEMOSTRATE.

MOnſieur, j'ai ce portrait de ma fille que vous avés bien voulu que je vous montraſſe ; ſa vûe vous juſtifiera mon exceſſive douleur : pour moi je ne l'oſe preſque pas regarder, je l'effacerois avec mes larmes ; tenés, voyés.

MACATE.

Ah ! Ciel ! juſte Ciel !

DEMOSTRATE.

Pourquoi ces cris ? Pourquoi ce trouble ? Je ne m'attendois point que ce portrait vous fit un effet ſi extraordinaire : vous pâliſſés.

MACATE.

Je vous prie, que je le revoye encore. Ah ! je n'en puis plus.

SCENE SEPTIÉME.

DEMOSTRATE.

IL fuit, & me laiſſe dans un étonnement extrême : eſt-ce un mal ſoudain dont il a été attaqué ? Non, il n'y a nulle apparence ; c'eſt ce portrait qui l'a frapé d'un autre ſentiment que l'admiration à laquelle je m'attendois. Quelle part ma fille pourroit-elle avoir à cela ? Je la connoiſſois trop pour appréhender rien de toute la conduite de ſa vie. Hélas ! je n'ai que ſa perte à pleurer : cependant je me ſens je ne ſai quelle inquiétude que je veux éclaircir. Allons retrouver Macate.



ACTE TROISIÉME.

SCENE PREMIERE.

DEMOSTRATE, PHORMION.

PHORMION.

SEigneur, mon Maître vous ſupplie de vouloir bien attendre ici un moment ; il va venir. Il a été ſi troublé, qu'il a beſoin d'un peu de temps pour ſe remettre.

DEMOSTRATE.

Mais je ne comprens pas pourquoi cela. Ne te l'a-t-il point dit ?

PHORMION.

Non, Seigneur, il ne m'a pas ouvert la bouche depuis qu'il eſt ſorti ſi bruſquement d'avec vous. Il s'eſt enfermé dans ſa chambre, où il eſt encore, &

je ne lui ai parlé qu'au travers de la porte pour vous annoncer.

DEMOSTRATE.

Phormion, écoute-moi bien, je te prie. Macate a été frappé du portrait de ma fille, comme s'il l'eût connue, qu'il l'eût même aimée parfaitement, qu'il eût ignoré jusque-là qu'elle étoit ma fille, & qu'elle étoit morte. M'entens-tu bien?

PHORMION.

Oui, Seigneur.

DEMOSTRATE.

Il se pourroit faire, quoique je ne le croye pourtant pas, qu'elle se fût dérobée de moi à ces jeux Olimpiques; qu'elle l'eût été trouver sans se faire connoître à lui; qu'elle ...... Mais non, je ne le crois pas; cela ne ressemble nullement à ma chere fille, qui étoit la plus vertueuse personne du monde.

PHORMION.

Cela n'est pas vrai aussi; il n'eût

aucune aventure de cette eſpéce aux jeux Olimpiques.

DEMOSTRATE.

Et t'a-t-il dit toutes ſes aventures ?

PHORMION.

Oh ! oui. Je crois volontiers qu'il m'a plutôt dit plus que moins.

DEMOSTRATE.

Il étoit brillant à ces jeux. Que ſai-je ? Une jeune tête peut tourner.

PHORMION.

Non, Seigneur, ſurement il n'en eſt rien ; mais voici Macate.

SCENE SECONDE.

DEMOSTRATE, MACATE, PHORMION.

MACATE.

JE vous demande mille fois pardon, Monſieur, j'étois dans une trop grande agitation pour vous recevoir

voir si-tôt ; ce n'est pas que j'en sois revenu, il s'en faut beaucoup ; mais je ne pouvois pas vous faire attendre plus long-temps. Je conçois votre inquiétude, & j'en devine à peu près la cause. Je vous dirai naturellement le sujet de ce qui s'est passé à vos yeux ; je ne vois que trop qu'il seroit inutile de garder un secret auquel je m'étois engagé. Cette nuit, étant seul dans cette même chambre-ci, j'ai vû paroître tout d'un coup à mes yeux une figure de femme d'une beauté surprenante. Elle m'a parlé, & m'a promis de revenir. Je n'ai pas douté un moment que ce ne fût une personne vivante, & j'ai même découvert au fond d'une petite galerie une porte par où elle pouvoit être entrée. Vous m'ètes venu montrer ce portrait de Selene, & j'ai vû que c'étoit celui de cette personne que je croyois vivante. Je n'ai vû que l'Ombre de Selene.

DEMOSTRATE.

Ma fille a paru à vos yeux !

MACATE.

Oui, Monsieur,

DEMOSTRATE.

Eh ! que ne venoit-elle me trouver ? Quel plaisir elle m'eût fait !

PHORMION *à part.*

Ah ! je respire ; nous n'aurons plus à faire qu'à une morte, nous en viendrons bien à bout.

MACATE.

Vous aviés bien raison de me vanter la beauté de Selene. Son Ombre est un prodige de beauté ; il est vrai qu'en y faisant réfléxion, je me souviens de lui avoir trouvé un peu de pâleur, l'air un peu abattu, mais des yeux si charmans, si parfaits . . . . .

DEMOSTRATE.

Ah ! si vous l'aviés vûe vivante !

MACATE.

Je ne l'ai que trop vûe ; elle a porté dans mon ame des sentimens que je ne connoissois point, un amour qui n'aura point d'objet, & qui ne servira qu'à faire mon supplice. Il faudroit pour toucher mon cœur qu'on lui ressem-

blât, & rien ne lui reſſemblera. Je crois l'avoir perdue auſſi-bien que vous, & je la regrete auſſi tendrement.

DEMOSTRATE.

Que vous m'ètes cher, Macate! Au nom des Dieux, ne nous ſéparons jamais, nous pleurerons Selene enſemble. Je vous adopterai pour mon fils. Que j'aurois été heureux de vous avoir pour gendre!

MACATE.

Monſieur, vous me frapés de la plus vive douleur. Quoi! il étoit poſſible qu'il y eût ſur la terre une perſonne auſſi accomplie que Selene, dont j'ai vû la figure, & dont tout le monde atteſte le caractére charmant! Il étoit poſſible que je fuſſe uni à elle pour toujours, & la mort me l'a enlevée!

DEMOSTRATE.

Je vous conterai cent particularités de ſa vie qui vous la feront bien regreter. Ce ne ſont pas des choſes bien conſidérables : que voudroit-on qu'il y eût dans la vie d'une fille de dix-ſept ans? Hélas! elle n'a pas vécu davan-

tage; mais ce sont de petits traits bien marqués, où vous reconnoîtrés ce caractére dont on vous a parlé.

MACATE.

J'oubliois à vous faire une priere; c'est de ne point parler de tout ceci.

DEMOSTRATE.

Mais promettés-moi aussi que si ma fille revient encore, vous m'avertirés: & ne pourriés-vous point aussi me la faire voir?

MACATE.

Hélas! quelle apparence que je la revoye!

DEMOSTRATE.

Je ne le crois guére, non plus que vous; nous ne ferons que la regreter, mon cher Macate, & nous ne la verrons jamais.

SCENE TROISIÉME.

MACATE, PHORMION.

MACATE.

TU ne me dis rien, Phormion ?

PHORMION.

Seigneur, que voulés-vous que je vous dise ? Je vous dirois bien quelque chose de raisonnable, mais il ne seroit pas de votre goût ; je vous dirois bien quelque chose de votre goût, mais il ne seroit pas raisonnable.

MACATE.

Et quel est le discours qui seroit de mon goût ?

PHORMION.

C'est qu'il faut regreter sans cesse la perte d'une personne que vous n'avés jamais vûe ; vous attacher bien fidellement aux charmes & aux perfections d'une Ombre ; vous bien garder d'être

amoureux d'une femme vivante qui en seroit certainement indigne ; vous remplir la tête d'un romanesque que vous n'oserés confier qu'à moi, & dont vous seriés honteux qu'on vous convainquît.

MACATE.

Et le raisonnable ?

PHORMION.

Il est bien aisé à trouver ; il n'est pas alembiqué comme l'autre. C'est de laisser là la morte, toute merveilleuse qu'elle étoit, puisqu'enfin elle est morte ; sauf cependant à être fâché, si vous en avés bien envie, qu'une personne fort aimable, que vous auriés pû épouser, ne soit plus ; c'est de vous rabattre sur quelqu'autre qui aura le défaut de vivre ; Mirtale, par exemple.

MACATE.

Je ne puis disconvenir de ce que tu dis. Cependant il me reste toujours dans l'ame une impression que je ne comprens pas. L'idée de cette figure ravissante que j'ai vûe m'occupe incessamment ; il est vrai que ce n'étoit qu'une Ombre ; ce n'étoit pourtant pas une

figure que la nature ne pût produire, puiſque le portrait de Selene eſt parfaitement la même choſe : tout le bien qu'on dit de Selene m'enflamme encore, ou du moins me donne de l'éloignement pour tout ce que je connois. Je conviens que mon cœur n'eſt pas d'un aſſés haut prix pour ne devoir ſe donner qu'à des mérites rares ; mais que veux-tu que j'y faſſe ? C'eſt un malheur pour lui. Je ſens qu'il ne peut ſe donner qu'à ce qui ſera en droit de le mépriſer. Mais écoutons, j'entens du bruit.

SELENE.

Macate ?

MACATE.

C'eſt la voix de l'Ombre, je la reconnois.

SELENE.

Macate, n'ètes-vous pas ſeul ?

PHORMION.

Répondés qu'oui ; car pour moi je m'en irai volontiers.

MACATE.

Va-t-en donc. Je ſuis ſeul.

SCENE QUATRIÉME.

MACATE, SELENE.

SELENE.

VOus me paroiſſés un peu troublé, Macate ; je crois même que vous changés de viſage.

MACATE.

J'avoue que j'ai quelque émotion. On n'eſt point accoutumé au commerce des Ombres.

SELENE.

Vous devés y être plus accoutumé que vous ne l'étiés la premiere fois que vous m'avés vûe, & vous n'aviés aucune peur de moi, vous n'en étiés même d'abord que trop éloigné.

MACATE.

Je ne croyois pas alors que vous fuſſés une Ombre ; mais je ſai préſentement

ment que vous en ètes une; vous ètes Selene, la fille de Demoſtrate.

SELENE.

Et comment le ſavez-vous?

MACATE.

J'ai vû le portrait de Selene; c'eſt vous-même. Mais je puis vous aſſurer que le trouble que j'ai eu d'abord de voir une Ombre, eſt diſſipé.

SELENE.

Cela ne me paroît pourtant pas trop. Macate, vous n'ètes point dans un état tranquile.

MACATE.

Non, je n'y ſuis pas; mais je n'y ſerois pas non plus, quand vous ſeriés vivante. Peut-être y ſerois-je encore moins.

SELENE.

Comment donc?

MACATE.

Vos traits, le ſon de votre voix, votre air, tout ce que je vois en vous

me frape d'une ſurpriſe, me jette dans une agitation que je ne puis vous exprimer. Si vous étiés vivante, j'aurois pour vous une paſſion qu'aucun autre n'auroit égalée, une tendreſſe ſi vive & ſi reſpectueuſe, une ſoumiſſion ſi entiere & ſi conſtante, qu'une Déeſſe n'en eût pas attendu davantage de ſon amant.

SELENE.

Macate, la figure vous tranſporte trop, elle n'eſt pas digne de cauſer de ſi grands mouvemens dans une ame: & que garderiés-vous pour un mérite plus ſolide & plus eſſentiel?

MACATE.

Ah! ſi vous viviés, vous feriés Selene; & Selene étoit d'un caractere accompli.

SELENE.

Qui vous l'a dit?

MACATE.

Tout le monde.

SELENE.

Défiés-vous des louanges qu'on donne aux morts.

MACATE.

Non, non, j'entens dire de Selene tout ce que j'avois imaginé à plaisir dans une personne que je voudrois aimer, tout ce que je ne croyois point qu'il fût possible de trouver ensemble dans une femme, tout ce qui me paroissoit chimérique en perfection, & que je souhaitois pourtant.

SELENE.

Vous l'auriés donc aimée ?

MACATE.

J'en serois mort d'amour. Et présentement je sens que la vûe de son Ombre, son portrait, les récits qu'on m'a fait d'elle, fermeront mon cœur pour jamais à toute autre passion. Quelle cruauté de ma destinée, de ne m'avoir fait connoître l'unique objet que j'eusse pû aimer, que quand il n'est plus; de ne me le montrer que quand il m'est enlevé !

SELENE.

Macate, avés-vous jamais entendu dire que quand les morts reviennent à

la lumiere, ils y séjournent long-temps ?

MACATE.

Est-ce que vous allés disparoître ?

SELENE.

Ce n'est pas-là ce que je dis. Mais, encore une fois, arrive-t-il quelquefois que les morts séjournent long-temps ici-haut ? N'y sont-ils pas toujours des apparitions assés courtes ?

MACATE.

Que sai-je ? Je ne croyois seulement pas trop qu'ils y revinssent jamais.

SELENE.

Ne vous appercevés-vous point qu'il y a long-temps que je suis avec vous ?

MACATE.

Il n'y a qu'un instant.

SELENE,

Cet instant seroit long pour une Ombre. Mais ne vous appercevés-vous pas du moins que j'ai avec vous une conversation suivie ; que mes discours sont tout à l'ordinaire ; qu'ils n'ont rien

de biſarre ni qui ſente l'autre monde; en un mot, Macate, ne voyés-vous pas que je ne ſuis point une Ombre?

MACATE.

Vous ètes Selene.

SELENE.

Oui, je la ſuis; approchés, Macate.

MACATE.

Ah! je ſens à mes tranſports que vous ètes Selene. Je ſuis dans un trouble, dans un raviſſement.... Je ne puis vous parler.

SELENE.

Laiſſés-moi parler, je vous prie. J'ai fait pour vous une action extraordinaire; mais.....

MACATE.

Quoi! cet unique objet que je pouvois aimer, je le trouve!

SELENE.

Laiſſés-moi parler, je vous prie. J'ai fait pour vous une action extraordinaire; je ſuis venue vous trouver,

mais ma ſituation ſinguliére m'y obligeoit. Vous ſaurés ......

MACATE.

Ah! vous avés fait tout le bonheur de ma vie en vous montrant à moi. Que ne vous dois-je point pour cette ſeule faveur!

SELENE.

Je veux bien que vous n'y ſoyés pas inſenſible; mais je veux auſſi vous la juſtifier à vous-même.

MACATE.

Me la juſtifier! Vous juſtifier à moi de ce que vous me comblés de joie, charmante Selene!

SELENE.

Je ne veux pas que vous puiſſiés avoir le plus leger ſoupçon ...

MACATE.

Eh! je vous adore, je vous regarde comme une Divinité.

SELENE.

Encore une fois, écoutés-moi, je vous

en ſupplie. Quand je vins ici avec ce voile ſur le viſage .....

MACATE.

Ah! je ſuis coupable, je l'avoue; j'eus des penſées folles & téméraires : il eſt vrai que je ne vous connoiſſois pas; mais il n'importe, vous étiés Selene, je ne prétens pas m'excuſer. Mais vous vous ſouvenez bien auſſi de quel reſpect je fus frapé quand je vous vis : ne répara-t-il point un peu ma premiere inſolence ?

SELENE.

N'entens-je pas que l'on frape à votre porte ?

MACATE.

Oui, j'en ſuis étonné. Phormion ſait bien que je ſuis enfermé, & que je ne veux pas qu'on m'interrompe. On frape encore plus fort.

SELENE.

Adieu, Macate, vous n'avés pas voulu me laiſſer parler. Je parlerai une autre fois; j'ai des choſes importantes à vous dire.

MACATE.

Vous ſortés? Vous me mettés au déſeſpoir; retirés-vous dans ce Cabinet, où j'irai vous retrouver.

SELENE.

Non, je ne veux pas riſquer qu'on me voye ici. Adieu.

MACATE.

Que diable! Phormion eſt-il enragé de venir préſentement? Il redouble de fraper. Le maudit Eſclave! Voyons ce que c'eſt.

SCENE CINQUIÉME.

MACATE, PHORMION.

PHORMION.

Estes-vous ſeul, Seigneur?

MACATE.

Oui, & je vais te rouer de coups,

Que viens-tu faire ici, malheureux!

PHORMION.

Est-il bien sûr que vous soyez seul?

MACATE.

Eh oui, que trop! Que diable veux-tu?

PHORMION.

Oronte veut vous parler.

MACATE.

Maudit Phormion! Tu me fais tout ce vacarme-là pour me faire parler à Oronte. Que ne lui disois-tu que je reposois, & qu'il étoit absolument défendu de me faire parler à personne?

PHORMION.

Il m'a menacé de me tuer.

MACATE.

Poltron! Va le faire entrer.

SCENE SIXIÉME.

MACATE, ORONTE.

ORONTE.

MOnſieur, faites, s'il vous plaît, retirer cet Eſclave. Je ne ſuis pas homme à grands diſcours. Je n'ai pû venir ici que de nuit, parce que je n'ai pas voulu qu'on me vît entrer chés vous, où je ne ſuis jamais venu. Vous ètes amoureux de Mirtale, ou vous le faites, il ne m'importe; demain au lever du Soleil vous me trouverés derriere le Temple de Junon.

MACATE.

Je m'y rendrai, quoique je ne ſonge nullement à Mirtale.

ORONTE.

Oh ! ce ſont-là des diſcours. Adieu; juſqu'au revoir.

SCENE SEPTIÉME.

MACATE, PHORMION.

MACATE.

REviens, Phormion.

PHORMION.

Et bien, qu'eſt-ce qu'Oronte avoit de ſi preſſé à vous dire?

MACATE.

Je ſonge bien à Oronte. Phormion, tu vois l'homme du monde le plus tranſporté. Selene n'eſt point morte.

PHORMION.

Voici bien autre choſe. Cette Selene-là prend bien des formes.

MACATE.

Elle n'eſt point morte, & j'aimerai, & j'aime avec toute la vivacité imaginable.

PHORMION.

Grand bien vous faſſe, Seigneur ; mais je n'entens point toute cette avanture-ci. Il y a au fond quelque manége, quelque diablerie ſourde dont mon bon ſens ne s'accommode point.

MACATE.

Ton bon ſens n'eſt qu'une bête. Tu n'es pas digne que je te parle de ce qui m'occupe.

SCENE HUITIÉME.

PHORMION.

ELle eſt morte, elle ne l'eſt plus ; je m'y perds. Il me ſemble que de tout ceci le cerveau de mon Maître eſt un peu endommagé ; ces ſortes de commerces extraordinaires ne lui font pas de bien. Le plus fâcheux encore, c'eſt que mes amours prennent un fort mauvais train. Je veux aller voir Cephiſe pour me conſoler avec elle, & lui dire ce qu'il m'eſt permis de lui dire.

ACTE QUATRIÉME.

SCENE PREMIERE.

PHORMION, CEPHISE.

PHORMION.

MA chere Cephiſe, je ſuis au déſeſpoir. Nous ne nous établirons point ici. Ce diable d'homme ne veut abſolument point être amoureux de Mirtale; j'y perds toute mon adreſſe, toutes mes inſinuations, & ſi je puis t'aſſurer qu'elles étoient délicates.

CEPHISE.

Ma Maîtreſſe eſt pourtant aimable, & de plus ce ſera aſſurément un bon parti. Je ne doute point que Demoſtrate ne l'adopte, Selene étant morte.

PHORMION.

Selene eſt morte?

CEPHISE.

Et d'où viens-tu? Vraiment oui elle eſt morte.

PHORMION.

C'eſt une diſtraction qui m'a pris, mon pauvre eſprit eſt en écharpe.

CEPHISE.

Remets-toi donc, & dis-moi ce qu'a ton Maître, pour être ſi dégoûté?

PHORMION.

Je n'en ſai ma foi rien. Je croyois avoir plus d'autorité ſur lui, & que dès que je le pouſſerois du côté de Mirtale, il iroit beau train. Point du tout, il eſt furieuſement rétif.

CEPHISE.

Mais encore, qu'eſt-ce qu'il a dans la tête?

PHORMION.

Mille fantaiſies que je ne lui connoiſſois point.

CEPHISE.

Quelles ſont ces fantaiſies?

PHORMION.

Cela n'eſt pas aiſé à dire. Aujourd'hui je vois un petit bout d'une fantaiſie, demain un autre bout, un petit coin d'une autre. Quand je veux raſſembler tous ces morceaux épars, le tout eſt ſi biſarre, que je ne ſai ce que c'eſt.

CEPHISE.

Phormion, tu me trompes, ou tu es fou.

PHORMION.

C'eſt plutôt le dernier; je crois que mon Maître eſt attaqué du mal que tu dis, & cela ſe gagne aiſément.

CEPHISE.

Si tu ne finis ton maudit galimatias; ſi tu ne me dis quelque choſe d'intelligible .....

PHORMION.

Tout à l'heure, je vais te parler clairement. Ne pouvons-nous pas faire notre petite affaire, indépendamment de Mirtale & de Macate? Qu'ils s'é-

poussent s'ils veulent, mais nous pouvons prendre notre parti. J'ai de grandes espérances que Macate me donnera la liberté après cela.....

CEPHISE.

Voilà un discours clair, mais fort inutile à présent. Que vient faire ici ma Maîtresse?

SCENE SECONDE.

MIRTALE, CEPHISE, PHORMION.

MIRTALE.

CEphise, j'apprens une nouvelle que je veux bien te dire devant Phormion. Un des gens d'Oronte m'est venu dire en secret, que son Maître étant sorti de chés lui ce matin seul, il y est revenu blessé, mais non pas dangereusement.

CEPHISE.

Madame, vous verrés qu'il s'est battu

avec Macate, comme il vous en avoit menacée tantôt.

PHORMION.

Juſtement, il vint hier au ſoir trouver mon Maître à heure indue, & il ne lui dit que quatre paroles. Et, Madame, ne vous a-t-on rien dit de Macate ?

MIRTALE.

Non.

PHORMION.

Ah ! je vais donc tâcher d'en apprendre quelque choſe.

SCENE TROISIÉME.

MIRTALE, CEPHISE.

MIRTALE.

CEphiſe, Macate s'eſt battu pour moi.

CEPHISE.

Ah ! Madame, ne nous flattons point ; cela ne ſignifie rien. Il s'eſt battu par

engagement d'honneur, & non point par amour. Ce brutal d'Oronte l'a été quereller; il falloit bien qu'il répondît.

MIRTALE.

S'il étoit blessé, je ne laisserois pas d'en être fâchée.

CEPHISE.

Et moi aussi, mais ce seroit à cause de Phormion; car pour lui je ne m'en soucie guére. J'aime quasi mieux Oronte que lui à l'heure qu'il est. Cet Oronte là est bien amoureux, & au bout du compte voilà de quoi il s'agit. Mais n'est-ce pas Macate que j'apperçois? Oui, c'est lui, n'ayés point de peur, il se porte bien. Il a vû que nous le voyions, & n'ose nous éviter.

SCENE QUATRIÉME.

MIRTALE, MACATE, CEPHISE.

MIRTALE.

MOnſieur, je ſuis bien fâchée qu'on vous ait donné la peine de vous battre pour moi, & de diſputer une choſe à laquelle vous ne prétendés point.

MACATE.

Madame, je n'étois pas aſſés vain pour y prétendre, mais j'ai été aſſés heureux pour faire voir que je pouvois ſoutenir une prétention auſſi préſomptueuſe.

SCENE CINQUIÉME.

MACATE.

QUe je ſuis importuné de tout ce qui n'eſt point Selene ! Pourquoi me parle-t-on d'autre choſe que d'elle ? Qu'avois-je affaire d'un combat où il n'étoit point queſtion d'elle ? Et s'il m'en revient quelque gloire, que m'importe ? Selene n'en étoit pas l'objet. Divine Selene, je vous reverrai. Ah ! que je ne vous parlerai pas foiblement de mon amour, comme j'ai fait. J'étois ſaiſi, troublé de vous voir vivante après vous avoir crue une Ombre. Dans cette ſurpriſe, dans cette agitation, je me ſuis mal exprimé, & vous ne connoiſſés point encore ce que je ſens pour vous. Mais vous le connoîtrés, je m'exprimerai, & j'aurai le plaiſir de vous convaincre qu'on n'a jamais aimé comme j'aime. Ah ! quand viendront ces heureux momens ? Je me flatte qu'ils ne ſont pas éloignés ; je mériterois qu'ils duraſſent toujours.

SCENE SIXIÉME.

MACATE, PHORMION.

PHORMION.

ENfin, Seigneur, je vous trouve; vous n'ètes point bleſſé, j'en loue le Ciel de tout mon cœur. Voici un Billet, qu'on dit qui eſt important, qu'un inconnu m'a donné pour vous.

MACATE.

Liſons. Ah! Ciel! je ſuis perdu.

PHORMION.

Comment! Que peut-il y avoir de ſi funeſte dans ce Billet?

MACATE.

Malheureux combat! Pourquoi l'ai-je accepté, ou du moins que n'y ai-je été tué!

PHORMION.

Il me ſemble qu'il en auroit été plus malheureux.

MACATE.

Non, je n'éprouverois pas l'inſupportable douleur où je ſuis plongé. Tiens, Phormion, lis toi-même ce cruel Billet.

PHORMION.

Vous vous ètes battu pour Mirtale. Voilà tout. Et bien, qu'y a-t-il là?

MACATE.

Ne vois-tu pas bien que c'eſt Selene.....

PHORMION.

Ah Selene! Eſt-elle morte ou vivante?

MACATE.

Que diable! je t'ai dit qu'elle étoit vivante.

PHORMION.

Vous ne m'avés pas trop bien mis

au fait ; & puis elle pourroit être redevenue morte, car elle change bien ſouvent.

MACATE.

Sais-tu bien que je n'aime pas cette mauvaiſe boufonnerie-là ?

PHORMION.

Pardon, Seigneur, je vous parlois pourtant aſſés ſérieuſement ; mais j'y aurai encore plus d'attention.

MACATE.

Selene eſt donc jalouſe.....

PHORMION *à part.*

Elle eſt vivante ; voilà un bon ſigne de vie.

MACATE.

Que dis-tu ?

PHORMION.

Rien.

MACATE.

Selene eſt jalouſe de ce que je me ſuis battu pour Mirtale.

PHORMION.

Il ſera bien aiſé de lui faire entendre raiſon. Vous vous ètes battu avec Oronte, mais non pas pour Mirtale.

MACATE.

Oui, mais je ne reverrai point Selene. Comment me juſtifier?

PHORMION.

Pourquoi ne la reverrés-vous point?

MACATE.

Ne vois-tu pas qu'elle me repréſente mon crime en quatre mots, & qu'elle m'en laiſſe à tirer les conſéquences? Je ne les tire que trop bien, grands Dieux! Elle me croît touché d'une autre, & elle rompt pour jamais avec moi. Elle ne reviendra point.

PHORMION.

J'entens préſentement. Elle revînt hier au ſoir, elle devoit revenir, elle ne reviendra point. Mais moi je ne ſuis pas de cet avis-là; je tiens que puiſqu'elle

puiſqu'elle eſt revenue, elle reviendra encore.

MACATE.

Ah! que je ſerois heureux, ſi tu diſois vrai! Mais non, il n'y a pas moyen de s'en flatter. Pourquoi m'auroit-elle écrit ce Billet? Elle ſeroit venue me faire elle-même ſes reproches; elle ne m'écrit que pour m'apprendre le ſujet qui l'empêche de revenir jamais.

PHORMION.

Et bien, ſi elle ne revient pas, vous irés la trouver; car puiſqu'elle eſt vivante, ce n'eſt plus comme une Ombre, qui ne ſe laiſſe voir que quand il lui plaît.

MACATE.

Et où la trouver? Je ſuis ſûr qu'elle eſt bien cachée.

PHORMION.

Oh! c'eſt une grande avance, une grande commodité pour trouver quelqu'un, que ce quelqu'un-là ſoit vivant. Mais attendés, il me vient une penſée;

ètes-vous bien sûr que ce soit-là de l'écriture de Selene?

MACATE.

Tu peux bien croire que je n'en ai jamais vû; mais de qui seroit-ce?

PHORMION.

Je n'en sai rien. C'est peut-être quelque femme d'Hypate à qui vous aviés donné des espérances. Vous ètes si coquet! Examinés un peu votre conscience, supposé qu'elle ne soit pas trop endurcie.

MACATE.

Je ne crois pas en avoir assés dit à personne pour fonder ce Billet; cependant on ne sait ce qui peut arriver, ta réfléxion est bonne; je serois trop heureux que ce Billet ne fût point de Selene. Sachons de Demostrate ce qui en est. Il vient heureusement.

SCENE SEPTIÉME.

DEMOSTRATE, MACATE, PHORMION.

DEMOSTRATE.

JE viens, Monſieur, ſur la nouvelle qui ſe répand de votre combat....

MACATE.

Je vous ſuis bien obligé, Monſieur; mais il s'agit préſentement d'une choſe plus importante. Eſt-ce là le caractére de Selene?

DEMOSTRATE.

Oui, ce l'eſt, ſans doute; il eſt bien reconnoiſſable.

MACATE.

Ah! je perds toute eſpérance.

DEMOSTRATE.

Je friſſonne à la vûe de ce Billet; & d'où vient-il? Il n'a rapport qu'à

votre combat ; & comment Selene peut-elle l'avoir écrit ? Elle vous a apparu, cela ſe peut ; mais je n'ai jamais oui dire que les morts écriviſſent.

MACATE.

Je ne puis vous en dire davantage. Je ſuis encore plus agité que vous. Seulement, Monſieur, je vous demande un ſecret inviolable ſur ce Billet. Je puis vous aſſurer que vos intérêts & les miens ſont les mêmes ; laiſſés-moi faire, repoſés-vous ſur moi ; j'aurai recours à vous, s'il le faut ; mais enfin je vous rendrai bon compte de tout, quand il en ſera temps.

DEMOSTRATE.

Que veut dire tout ce diſcours ? Il ſembleroit, à vous entendre, que ma fille pourroit être vivante ; car ſans cela, qu'y auroit-il à faire ? Et de plus, ce Billet...... Ah ! s'il étoit poſſible...... Mais quelle vaine eſpérance ! Mon cher Macate, je ſens qu'il y a quelque choſe que vous me cachés. Par tout ce que vous avés de plus cher, ne me déguiſés rien.

MACATE.

Ah ! par quel nom me conjurés-vous ! Mais gardés un profond ſilence, & laiſſés-moi dans le mien. Fiés-vous à moi ; j'ai pour vous tous les ſentimens d'un fils pour un pere ; vous ne ſavés pas vous-même à quel point ils ſont fortement imprimés dans mon cœur. Vos intérêts ne peuvent être en de meilleures mains que les miennes. Je vous demande un jour ou deux pour vous parler. Adieu.

DEMOSTRATE.

Arrête un moment, Phormion.

PHORMION.

Non, Seigneur. Je vous en demande pardon, il n'eſt pas poſſible.

DEMOSTRATE.

Hélas ! dans quel trouble ils me laiſſent !



ACTE CINQUIÉME.

SCENE PREMIERE.

MACATE, SELENE.

SELENE.

Me voici revenue, après avoir cru que je n'en ferois rien.

MACATE.

Et pourquoi preniés-vous cette cruelle résolution?

SELENE.

Mon Billet vous l'a dit. Ce combat, dont j'entendis parler dans le fond de mon tombeau, ou de ma retraite, m'apprit que vous aimiés Mirtale.

MACATE.

Non, je ne l'aimois point.

SELENE.

Et vous vous battés pour elle ?

MACATE.

Pouvois-je refuser Oronte, qui s'étoit mis une fantaisie dans la tête ?

SELENE.

Vous y aviés donné occasion ?

MACATE.

Nulle occasion véritable. Il est vrai que je disois quelques légéres galanteries à Mirtale, je lui parlois comme les hommes ont accoutumé de parler à toutes les femmes un peu jolies. Peut-être, pour vous dire tout, avois-je l'agrément de la nouveauté pour Mirtale. Oronte, qui est emporté, en a pris de l'ombrage, & m'a querellé. Voilà l'histoire au vrai.

SELENE.

Vous ètes coquet naturellement.

MACATE.

Je l'étois, je l'avoue, & je l'étois faute d'être amoureux. Je parlois

d'amour à toutes les femmes, parce que je n'en ſentois pour aucune. Cent fois je me ſuis plaint à Phormion de n'être point amoureux ; il vous l'atteſtera. Ah ! que je ſavois bien qu'il me manquoit un véritable ſentiment, & que vous me l'aviés bien fait connoître ! Que j'expie bien préſentement mes frivoles coquetteries ! Je ne prétens pourtant pas vous les juſtifier ; je ſuis coupable de les avoir eues, puiſque j'étois deſtiné à vous adorer. Je ne devois jamais prononcer pour nulle autre le mot d'amour.

SELENE.

Macate, je ne ſuis point dans une ſituation à vous éprouver auſſi longtemps que je le voudrois, & que mon caractére naturel m'y porteroit. Je ne crois pas aiſément être aimée.

MACATE.

Et qui le croira donc ?

SELENE.

Quand je le croirois, je craindrois encore de ne l'être pas toujours.

MACATE.

Que pourroit-on aimer après vous avoir vûe ?

SELENE.

Vous me parlés avec trop de passion ; ce n'est pas que je n'en sois bien aise en un sens ; mais d'un autre côté, tant de passion me fait un peu de peur.

MACATE.

Ah ! quelle injustice ! Quoi ! parce que je vous adore, parce que mon cœur....

SELENE.

Il nous faut pour quelques momens un peu de tranquilité. Réprimés l'ardeur de vos sentimens, n'en suivés point la premiere impétuosité, & répondés-moi en ne consultant que votre raison. Vous me voyés, & vous avés beaucoup entendu parler de moi. Vous m'avés dit qu'on donne de grandes louanges à mon caractére ; rabattés-en quelque chose. Mon pere m'aime passionnément, les autres n'ont pas d'intérêt à le contredire ; mais voyés en vous-même si

le total à peu près de ce qu'on vous a dit vous plairoit assés pour vous engager constamment à moi.

MACATE.

Vous me désespérés par une semblable question. Est-il possible ? .....

SELENE.

Ne voilà-t-il pas que vous vous transportés ?

MACATE.

Je vous dirai donc, le plus froidement que je pourrai, qu'ayant vû votre figure, vous croyant une Ombre, & entendant vanter de toutes parts vos rares qualités, j'avois pris de la passion pour vous, qui n'étiés plus, & que la seule idée que j'avois de vous me gâtoit tout, & m'auroit empêché d'aimer jamais rien. Phormion vous le dira ; il prenoit même la liberté de m'en faire des plaisanteries. Que sera-ce donc, grands Dieux ! quand vous ètes vivante ? Que sera-ce, quand je vois la réalité de ce qui n'étoit qu'une idée? Que sera-ce, quand je verrai chaque jour la réalité l'emporter sur cette idée même ?

SELENE.

Macate, vous avés bien de la peine à vous posseder ; mais répondés moi encore. Si une personne que vous aimeriés sincerement s'étoit confiée à vous, auriés-vous l'ame assés généreuse pour regarder comme un grand crime de lui manquer jamais ? Vous en feriés-vous à vous-même des reproches qui vous tourmentassent ? Auriés-vous beaucoup de peine à soutenir les siens ?

MACATE.

Non, je ne les méritérois pas. Je puis vous assurer que je refuserois une confiance à laquelle je ne me sentirois pas disposé à bien répondre.

SELENE.

Il faut donc enfin que mon secret m'échape ; je n'ai plus de précautions à prendre, & les circonstances où je suis me pressent. Je vous aime, Macate.

MACATE.

Ah ! quelle félicité est la mienne ! Quel mortel.....

SELENE.

Ne croyés pas que mes ſentimens pour vous ſoient nés depuis que je vous vois ici. Je vous vis aux jeux Olimpiques; votre vûe, votre gloire, votre réputation, car je m'informai fort de vous, tout me frapa.

MACATE.

Heureuſe victoire Olimpique, & mille fois plus heureuſe que je n'euſſe cru !

SELENE.

J'en remportai votre image dans mon cœur, & la penſée qu'il n'y avoit que vous avec qui j'euſſe pû être heureuſe. Inutile & cruelle penſée! Mon pere, qui ne vous connoiſſoit point, n'avoit garde de ſonger à vous; & vous jugés bien qu'il ne me convenoit pas de l'y faire ſonger. Je tombai dans une mélancolie profonde.

MACATE.

Vous avés ſouffert pour moi, divine Selene!

SELENE.

Je ne vous le reproche pas.

MACATE.

Mais moi, je me le reproche. Suis-je digne de vivre après cela ?

SELENE.

Glaucias prit une violente passion pour moi ; mon pere que j'aime tendrement avoit envie que je l'épousasse, sans vouloir pourtant m'y forcer. Combattue entre le desir d'obéir à mon pere, & ce que j'avois dans le cœur, ma mélancolie devint une maladie qui augmenta toujours ; enfin un jour on me crut morte, & on me porta au tombeau.

MACATE.

Je frémis du péril que j'ai couru. Selene seroit morte, & j'en aurois été la cause ! Je n'eusse jamais vû Selene ! Que j'eusse été malheureux & coupable en même-temps ! Que n'eussé-je pas mérité de la colere des Dieux !

SELENE.

Macate, vous ne songés qu'à ce qui vous intéresse. Mais mon pere est dans l'affliction, il faut l'en tirer. J'ai voulu

vous voir, & vous voir aſſés pour m'aſſurer de vous avant qu'il ſût que je ſuis vivante. J'ai craint que ſa joie, qu'il n'eût pû contenir, ne renverſât mes deſſeins ; il faut que toute la Ville, & ſur-tout Glaucias, me croye toujours morte. Allés chercher Demoſtrate, & l'amenés ici. Ne lui dites point qu'il m'y trouvera.

MACATE.

Je ne vous ai pas encore dit mille & mille choſes dont je ſuis plein; je ne vous ai pas dit.....

SELENE.

Allés, & revenés le plutôt qu'il ſe pourra.

SCENE SECONDE.

SELENE.

QUe je ſens mon cœur poſſedé d'une douce joie! Tout m'aſſure de l'amour de Macate ; ma défiance naturelle n'y trouve rien à ſoupçonner, ma

tendresse rien à souhaiter, & pour comble de bonheur, Macate sait ce que je sens pour lui : il sait tout ce qu'il m'a coûté. Ah! c'est de ce moment que je recommence véritablement à vivre, & que je sors du tombeau. Qu'ai-je fait jusqu'ici? J'ai langui dans une vie malheureuse, & dont je voyois la fin sans regret. Il s'ouvre pour moi une nouvelle carriere heureuse & charmante. Non, grands Dieux! vous ne m'avés pas rappellée à la vie pour ne pas soutenir ce bienfait par d'autres; vous n'avés pas ménagé des circonstances si singulieres; vous n'avés pas fait venir ici Macate pour ne me pas préparer une destinée favorable. Je sens trop que nous sommes faits l'un pour l'autre; je sens que je suis aimée, & que j'aime pour toujours.

SCENE DERNIERE.

DEMOSTRATE, MACATE, SELENE.

MACATE.

JE n'ai rien à vous dire, Monſieur ; voyés.

SELENE.

Ah ! mon pere.

DEMOSTRATE.

Je demeure immobile d'étonnement ! Ma fille entre mes bras ! Quoi ! ma fille, c'eſt toi ?

SELENE.

Oui, mon pere, c'eſt Selene vivante ; c'eſt votre Selene.

DEMOSTRATE.

Ma fille, que je t'embraſſe encore : & par quel bonheur es-tu vivante ?

SELENE.

Mon pere, la grande Prêtreſſe de Cerès vous en racontera l'hiſtoire. Je ſuis preſſée de vous dire qu'ayant vû Macate

Macate aux jeux Olimpiques, où il me plut, sa réputation fortifia l'impression que sa victoire avoit faite sur mon cœur ; que quand il vint à Hypate, peu de jours après ma fausse mort, & que je sus par la Prêtresse qu'il logeoit chés vous, j'en fus émue ; que je n'osois me découvrir à cause de Glaucias, & que je ne savois quel parti prendre ; que je pensai que si Macate pouvoit m'aimer, je fuirois avec lui des lieux de la domination de Glaucias, après en avoir pris votre aveu ; que je ne voulus point me découvrir d'abord à vous, de peur que votre joie ne trahît le secret nécessaire ; que je suis venue ici par une route que je vais vous montrer ; que j'ai sondé le cœur de Macate, que j'en suis satisfaite ; qu'enfin il ne me manque plus que votre aveu.

DEMOSTRATE.

Et que devenés-vous, ma chere fille ?

MACATE.

Je m'unis à elle pour toute ma vie, & je conçois qu'il faut fuir ensemble. Nous aurons dans Sicione un asile sûr contre les fureurs de Glaucias.

DEMOSTRATE.

Je te perdrois encore une fois, Selene?

SELENE.

Je ne me sépare pas d'un pere tel que vous sans une douleur infinie, mais il le faut. Profitons de ma fausse mort, je me déroberai aisément avec Macate.

DEMOSTRATE.

Venés donc, mes enfans, donnés-vous la main en ma présence. Je serai le Prêtre ; vous n'en trouveriés jamais un qui s'intéressât autant à votre union. J'en pleure de joie & de douleur. Soyés heureux autant que je le desire ; mais je ne vous verrai plus.

SELENE.

Mon pere, vous troublés mon bonheur.

MACATE.

Nous vous reverrons, mon pere, car il m'est permis aussi de vous donner ce nom. Les temps changeront.

DEMOSTRATE.

Allons, mes enfans, allons tout préparer pour votre fuite ; il n'est pas le temps de vous attendrir sur moi.

RÉFLÉXIONS
SUR LA COMÉDIE
DE MACATE.

LE fond de cette Piéce eſt ſi ſingulier & ſi biſarre, qu'il n'appartient preſque pas au bon ſens d'en juger ; ſi elle valoit quelque choſe, ce ſeroit tout au plus une extravagance heureuſe. Quoique je demande grace ſur le tout, j'en ai encore beſoin ſur deux points en particulier, que l'extravagance générale peut ne pas juſtifier ſuffiſamment.

Le duel de Macate & d'Oronte a l'air bien François, & bien peu Grec. Je dirois bien, ſi je voulois, que quoique les duels ne fuſſent pas ſi communs chés les Grecs, & réduits à une forme ſi réguliere qu'ils l'ont été chés nous, il n'eſt guére poſſible qu'il ne s'en ſoit fait quelques-uns chés eux tout naturellement, & ſans aucune mode préétablie. Il ſe fait ſouvent des apologies plus foibles que celle-ci.

Il n'eſt point dit dans toute la Piéce comment, par quel chemin Selene pénétroit de ſa

retraite jusque dans la chambre de Macate. C'est pourtant là le fondement de tout l'édifice, & il méritoit bien qu'on prît la peine de le poser Mais il est vrai qu'il eût fallu entrer dans un détail qui n'eût pû être suffisant sans être fort long & ennuyeux. D'ailleurs, ce détail n'eût pû absolument être que dans la derniere Scéne, & y être tout entier. Or il auroit été là encore plus insupportable que jamais. Aussi ne m'a-t-il point paru dans les lectures de cette Piéce, que ce défaut, quoique très-reel, se soit presque fait sentir à personne. On s'imagine aisément en gros ce que ç'eût été que ces faits supprimés ; on n'auroit eu aucun plaisir à les entendre, & on sait en quelque sorte bon gré à l'Auteur de les avoir passés sous silence.



LE TYRAN,

COMÉDIE.

1724.

NOMS DES PERSONNAGES.

ARGALEON, Tyran de Meſſene.

TELESILLE, Fille d'Argaleon.

DARÉS, Confident & Miniſtre d'Argaleon.

HERMOCRATE, Citoyen de Corinthe.

LISIPPE, Bourgeois de Meſſene.

ERINNE, Bourgeoiſe de Meſſene.

La Scéne eſt à Meſſene, dans le Palais d'Argaleon.



LE TYRAN,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

LISIPPE, ERINNE.

LISIPPE.



ME ſuivras-tu toujours, & viendras-tu ſur mes talons juſque dans ce Palais ?

ERINNE.

C'eſt juſtement ce qui fait ma peur, que de te voir prendre le chemin de ce

maudit Palais, & y entrer, ce qui est bien pis.

LISIPPE.

Tais-toi, malheureuse, regarde bien ces murs, ils ont plus d'oreilles que nous n'en avons à nous deux, & que dix autres encore avec nous.

ERINNE.

Je me moque de leurs oreilles, je n'ai rien dit.

LISIPPE.

Tu as dit une parole que je me garderai bien de répéter, & qui te feroit mettre dans un cul de basse-fosse.

ERINNE.

Et bien, que viens-tu donc faire ici, puisqu'il y a tant de péril ?

LISIPPE.

J'y viens faire ma fortune.

ERINNE.

Ah ! traître, tu m'abandonnes donc ? Quoi ! après tant de sermens que tu m'as faits, après trois ans. . . . .

LISIPPE.

LISIPPE.

Non, non, ne t'emporte point. Je viens ici faire ma fortune & la tienne. Tu ſais bien que je t'aime, je veux t'épouſer ; mais nous n'avons rien, ni toi ni moi, ou du moins ſi peu de choſe, que ce n'eſt pas la peine d'en parler. Nous ſommes du plus petit peuple de Meſſene, n'eſt-il pas vrai ? Mais approche pour m'écouter, je ne puis te dire cela qu'à l'oreille. N'eſt-il pas vrai que ſi je pouvois avoir une ſomme, comme de 500000 francs, par exemple, cela nous viendroit bien à propos pour nous mettre dans notre petit ménage.

ERINNE.

Rapproche-toi de moi, que je te parle avec la même circonſpection. Mon pauvre Liſippe, tu as entierement perdu l'eſprit.

LISIPPE.

Non, ma chere Erinne, je ne l'ai point perdu ; tu ſais que nos Citoyens m'en trouvent aſſés, & ſans vanité je brille un peu par-là. Toi-même tu m'as

dit cent fois que je te plaisois tant par mon eſprit, quoique ce ne fût pas pourtant uniquement par l'eſprit, à ce qu'il m'a ſemblé.

ERINNE.

Il eſt vrai ; mais on dit que nos Savans tiennent que les plus grands eſprits ſont les plus voiſins de la folie ; je crois que tu es devenu fou pour faire le grand eſprit. 500000 francs ? Et où les prendras-tu ?

LISIPPE.

Je les prendrai ici.

ERINNE.

Ah ! je t'entens bien, ſcélérat ; tu prens pour prétexte de différer notre mariage, que tu veux t'enrichir à la Cour d'Argaleon ; mais Argaleon, qui eſt vieux.....

LISIPPE.

Parle bas.

ERINNE.

Eſt-ce que le Tyran cache ſon âge, & nous défend de le ſavoir ?

LISIPPE.

Parle encore plus bas, ou plutôt va-t-en, je te prie, tu me fais mourir de frayeur.

ERINNE.

Je ne m'en irai point, & je t'arracherai les yeux ; je vois bien que tu as quelque mauvais dessein. Quand même Argaleon, qui est vieux, car il l'est, dusses-tu en enrager & lui aussi, te prendroit à son service, tu n'aurois jamais le loisir de passer chés lui le grade de Palefrenier, & ce seroit là une belle fortune que tu aurois faite.

LISIPPE.

Je ne serai point son Palefrenier, je n'entrerai point à son service, & j'aurai les 500000 francs.

ERINNE.

Je sai ce que c'est ; tu viens lui révéler quelque conjuration que tu as découverte, car il en pleut contre cet honnête homme-là, tu vois que je parle prudemment.

LISIPPE.

Ne laiſſe pas de parler bas avec ta prudence, il ne s'accommoderoit pas de tes louanges.

ERINNE.

Tu vas donc faire périr de pauvres Citoyens, qui n'auront eu que le tort de vouloir ſe défaire d'un diable, d'un enragé, à qui je voudrois que les trois Euménides euſſent tordu le col ? M'entens-tu ? Je t'ai peut-être parlé trop bas.

LISIPPE.

Je ne ferai périr perſonne, je ne révélerai point de conjuration, & j'aurai 500000 francs.

ERINNE.

Encore une fois, où les prendras-tu ? Tu me fais enrager.

LISIPPE.

Argaleon me les comptera aujourd'hui de ſa main blanche, ſur le bout d'une table.

ERINNE.

Lui ! Quand tu lui aurois ſauvé la vie,

il ne te les donneroit pas. Il eſt avare comme un chien ; & ce n'eſt pas qu'il n'ait de l'argent, puiſqu'il a tout le nôtre. On dit même que ſes Eſpions, dont il a une très-nombreuſe brigade, ſe plaignent de n'être pas payés.

LISIPPE.

Mon Dieu, Erinne, il n'y a que façon de prendre les gens ; mais voilà bien des diſcours inutiles, il m'eſt impoſſible de te dire de quoi il s'agit, & tu me tuerois que je ne te le dirois pas. Mets-toi bien ſeulement deux choſes dans la tête ; la premiere, que j'aurai aujourd'hui 500000 francs ; la ſeconde, que je t'épouſerai demain. La preuve de la premiere propoſition, c'eſt que je ne ſuis pas une bête ; la preuve de la ſeconde, c'eſt que je t'aime. Cela dit, va-t-en, je t'en conjure.

ERINNE.

Je ne ſai ce que tu m'as fait. J'ai une chienne de foibleſſe pour toi dont je ne ſuis pas la maîtreſſe. Ecoute, mon cher Liſippe, au moins tu ne me trompes pas ?

LISIPPE.

Non, ma chere Erinne, non, par tous les Dieux de l'Olimpe.

ERINNE.

Il y a encore, pour te dire le vrai, une chose qui me rassure bien autant qu'eux ; c'est que je te connois pour un peu poltron, ou prudent, comme tu voudras, & je crois volontiers que tu ne viendrois pas te fourrer ici, si tu ne savois bien par où en sortir.

LISIPPE.

Ce n'étoit pas la peine de différer ton départ pour me régaler de cet éloge ; mais n'importe, va-t-en, aussi-bien voilà justement Darés qui vient, & c'est lui à qui je veux parler.

SCENE SECONDE.

LISIPPE, DARÉS.

LISIPPE.

SEigneur Darés, souffrés que je vous arrête un moment. Je ne sai si j'ai encore l'honneur d'être connu de vous. Je m'appelle Lisippe ; & quoique je ne sois qu'un petit Compagnon, je suis de la même Tribu que vous.

DARÉS.

Finissés, je vous en prie, car je suis extrêmement pressé.

LISIPPE.

J'ai tant joué avec vous dans notre enfance, mais toujours avec respect. Vous vous en attiriés déja de ma part ; vous étiés si joli, tant d'esprit, de petites façons si agréables ; & moi, il sembloit que je prévisse votre élévation future.

DARÉS.

J'ai bien quelque idée de ce que vous me dites-là.

LISIPPE.

Vous ne ſauriés manquer de l'avoir ; mais pour ne vous point faire perdre votre temps, qui eſt précieux & utile à l'Etat, dans le poſte où vous ètes auprès d'Argaleon notre Maître, je vous dirai que j'ai une petite affaire. . . . .

DARÉS.

Nous en parlerons quand vous voudrés, ma porte vous ſera ouverte à toutes les heures du jour, je ſerai ravi de vous voir ; mais à préſent. . . . .

LISIPPE.

Je vous arrêterois bien ſi je voulois. Je n'aurois qu'à vous dire, vous qui ètes le plus officieux de tous les hommes, qu'il s'agit de me rendre un ſervice, & je ſuis ſûr que vous m'écouteriés tant qu'il me plairoit. Mais je vous avoue franchement que ce n'eſt point cela, ou du moins, ſi c'eſt cela, ce l'eſt ſi peu que rien. C'eſt une affaire où

Argaleon a un très-grand intérêt, & par conséquent vous aussi, qui jouissés de toute sa faveur.

DARÉS.

Et bien, qu'est-ce donc ? Tâchons de finir.

LISIPPE.

C'est une chose qu'il faut que je dise à Argaleon, je suis bien persuadé qu'il vous la redira dans le moment ; mais il est nécessaire qu'il la sache le premier.

DARÉS.

C'est la découverte de quelque conjuration dont vous voulés avoir le mérite. Il est juste que vous l'ayés, mais vous ne l'en aurés pas moins, quand ce sera moi qui porterai la chose au Prince. Je vous répons que je vous ferai bien valoir. Il m'a déja passé plusieurs affaires de cette nature par les mains, & trop, de par tous les Dieux, on s'est toujours adressé à moi, & on ne s'en est pas mal trouvé.

LISIPPE.

Ce que j'ai à dire au Prince vaut

mieux pour lui que la découverte de dix conjurations. Vous avés bien de l'esprit, Seigneur Darés, & vous ne sauriés pourtant le deviner ; mais j'avoue aussi que ce n'est pas votre faute.

DARÉS.

Si je ne puis le deviner, vous pouvés me le dire.

LISIPPE.

Oh ! si je le pouvois, je sai trop le respect que je vous dois, je vous le dirois dans le moment. C'est une chose d'une certaine nature particuliere, à devoir passer immédiatement de ma bouche dans l'oreille du Prince, après quoi il en fera ce qu'il voudra. Mais je puis vous assurer qu'il en sera très-content, & que vous le verrés dans la plus grande satisfaction, dans la plus grande joie où il ait été de sa vie. Et ce ne sera pas une satisfaction, une joie de quelques momens, ce sera un état durable d'un homme bien à son aise de toutes les façons.

DARÉS.

Hélas ! il mériteroit bien d'y être. Il est si aimable, quand on le connoît

bien comme je fais ! Mais le pauvre Prince a bien des traverses à essuyer de la part de ces enragés de Messeniens, qui ne veulent point s'accoutumer à lui être fidéles, & qui ont toujours dans la tête la chimere de leur liberté. On ne peut pas venir à bout de les mettre à la raison ; & sans cela, que pouvés-vous faire pour rendre le Prince heureux ? Vous ne le délivrerés pas de ses inquiétudes perpétuelles qui ne sont que trop justes.

LISIPPE.

Je ferai ce que je ferai. Si je ne fais rien, il n'y aura rien de perdu que deux ou trois paroles que j'aurai dites à Argaleon. Mais je suis sûr qu'elles ne le seront pas, & même pour vous ouvrir entierement mon cœur, qu'elles seront bien récompensées. En ce cas-là je saurai bien à qui j'aurai eu l'obligation d'avoir pû parler au Prince.

DARÉS.

Oh ! quand deux honnêtes gens traitent l'un avec l'autre, il n'ont pas d'inquiétude.

LISIPPE.

Il y a honnêtes gens, & honnêtes gens. Ceux qui le ſont parfaitement, qui ſont dans la grande délicateſſe d'honneur, font des billets, & moi j'en ferai un.

DARÉS.

Il eſt vrai que cela ne gâte rien. Allés m'attendre chés moi, je vous ferai parler tantôt au Prince. A propos, vous ſavés bien qu'avant qu'on vous laiſſe parler à lui, on vous fouillera. C'eſt un reſpect qu'il veut qu'on lui rende; il ne ſuffit pas de n'avoir point de poignards ſur ſoi, il eſt plus reſpectueux de n'avoir ni couteaux, ni ciſeaux.

LISIPPE.

Je vuiderai volontiers toutes mes poches.

DARÉS.

Il ne faut point non plus préſenter au Prince de Mémoires à lire; il peut y avoir ſur des papiers de certaines odeurs, il ne les aime point.

LISIPPE.

Je renonce à tous papiers ; quatre mots, & rien plus.

DARÉS.

Allés donc, nous nous reverrons bientôt.

SCENE TROISIÉME.

DARÉS.

SI j'avois quelque chose à craindre auprès d'Argaleon, certainement je ne lui ferois pas parler ce drôle-là ; je soupçonnerois que ce grand mistere qu'il me fait seroit quelque chose qu'il voudroit dire contre moi. Mais, graces aux Dieux je suis bien net. J'ai toujours été si absolument dévoué à Argaleon, depuis qu'il a la domination de Messene ; non-seulement toutes mes actions, mais mes moindres paroles ont été si mesurées, qu'il n'y a pas moyen d'y mordre. Mais voici Hermocrate ; que me veut-il ? Tout le monde a affaire à moi.

SCENE QUATRIÉME.

HERMOCRATE, DARÉS.

HERMOCRATE.

DArés, j'attendois, pour venir vous parler, que vous euſſiés congédié cet homme qui étoit avec vous. Vous lui avés donné une aſſés longue audience, j'eſpere que vous voudrés bien auſſi m'en accorder une ; & pour venir promptement au fait, dites-moi avec franchiſe, je vous prie, s'il vous eſt permis de me parler ſur les vûes qu'Argaleon peut avoir pour marier la Princeſſe ſa fille ?

DARÉS.

Seigneur, je vous répondrai en un mot, qui ſera la pure vérité. Argaleon ne penſe point à marier Teleſille, il a bien d'autres ſoins. Ces maudits Meſſeniens, qui ne ſongent qu'à conjurer contre lui, le tiennent dans des inquiétudes continuelles, & il ne ſonge qu'à

ſe précautionner contre eux. D'ailleurs ils ſont tous ſi prévenus par la haine qu'ils lui portent, que quoique Teleſille ſoit la plus charmante perſonne du monde, ils ſont aveugles ſur ſon extrême beauté, & il n'y en a pas un ſeul juſqu'à préſent qui ſe ſoit aviſé de s'attacher à elle. Du reſte, je ne doute pas qu'Argaleon ne la mariât volontiers.

HERMOCRATE.

Tout va donc le mieux du monde. Je ne ſuis point Meſſenien, je ſuis de Corinthe, & je ne ſuis venu ici que pour recueillir une ſucceſſion très-conſidérable. Je n'ai point vû Teleſille avec des yeux de Meſſenien, j'ai ſenti tout ſon mérite, & je vous prie de diſpoſer Argaleon à me la donner.

DARÉS.

Seigneur, je ſerai ravi de vous y ſervir. Ah ! que vous faites bien de vous attacher à Argaleon ! Laiſſés dire les Meſſeniens, c'eſt un grand homme que cet homme-là. Si ce n'étoient les canailles à qui il a affaire, ſon mérite paroîtroit bien davantage.

HERMOCRATE.

Je le crois.

DARÉS.

Malheureuſement il a quelques années, & s'il venoit à manquer, comme il n'a point d'autres enfans que Teleſille, vous vous trouveriés maître d'un joli Etat, & avec le caractére ferme & vigoureux dont je vois que vous ètes, vous feriés chanter Meſſieurs les Meſſeniens. Cela me fait ſonger à vous dire qu'apparemment vous ne demanderés pas d'autre dot que l'eſpérance....

HERMOCRATE.

Je n'ai que faire de dot, je ſuis aſſés riche, & je l'étois déja aſſés ſans cette nouvelle ſucceſſion qui m'eſt venue.

DARÉS.

Tant mieux, Seigneur, cela ne laiſſera pas de faciliter l'affaire. Argaleon pourroit bien marier noblement ſa fille; mais, entre nous, il a beſoin de ſon argent à tant de choſes différentes......

HERMOCRATE.

HERMOCRATE.

Oh qu'oui. Parlés-lui donc le plutôt qu'il ſe pourra.

DARÉS.

Dès aujourd'hui. Je le verrai dans une heure, & au ſortir d'avec lui je vous rendrai compte du ſuccès de ma négociation.

HERMOCRATE.

Je vous ai dit que j'étois riche, je ſerois inexcuſable ſi j'étois ingrat.

DARÉS.

Seigneur, voilà juſtement la Princeſſe qui vient, je vous laiſſe avec elle, je me flatte que c'eſt lui faire bien ma cour.

SCENE CINQUIÉME.

HERMOCRATE, TELESILLE.

HERMOCRATE.

MAdame, vous voyés que je viens de parler à Darés, je vous en demande pardon. Je n'ai pas attendu que vous m'en eussiez donné une permission aussi positive que je la pouvois desirer. Mais l'Amour est impatient; vos scrupules étoient trop légers, ils retardoient trop mon bonheur, je me suis résolu de les forcer. Me désavouerés-vous de ce que j'ai fait, divine Princesse?

TELESILLE.

Commencés par ne me point donner ce nom, je vous en ai déja prié. Je ne suis point Princesse, mon pere n'est que d'une naissance très-commune, & je vous avoue qu'il n'y paroît que trop par ses discours & ses manieres. Il n'est

point né Prince légitime, & je ne sai que trop de quel nom on l'appelle lui & tous ses pareils qui ont usurpé la domination dans des Etats libres de la Gréce. Je le sai, & j'en gémis sans cesse dans le fond de mon cœur.

HERMOCRATE.

Si vous n'ètes pas Princesse pour moi, vous serés donc une Déesse. Quel nom voulés-vous que je donne à une personne qui avec une beauté si rare a une ame si noble ?

TELESILLE.

Hélas! Hermocrate, je ne sens rien de merveilleux dans la maniere dont je pense. Tout ne me fait-il pas rentrer en moi-même ? tout ne me fait-il pas sentir la misere, & même la bassesse de ma condition ? Je suis la fille d'un homme haï, détesté de tout un Peuple, & il n'est pas possible que cette horreur générale qu'on a pour lui ne rejaillisse sur moi. Vous me donnés des louanges sur ma figure ; je ne crois pas seulement que cette figure, qui doit assés fraper le commun des

hommes, m'ait reconciliée le moins du monde avec les Meſſeniens ; la fille d'Argaleon eſt toujours un monſtre à leurs yeux. Et pourquoi ne le ſerois-je pas ? Ils jugent de mes ſentimens par ceux de mon pere, & il faut convenir qu'ils ont raiſon. Ils ne ſavent pas ce que je penſe, & loin qu'ils le puiſſent ſavoir, je ſuis obligée à le cacher avec grand ſoin, par reſpect pour mon pere. Je ne vous parle point des périls continuels où je ſuis expoſée ; tous ceux qui menacent mon pere, me menacent auſſi ; à tout moment ce Palais peut être en feu ; on y paſſera tout au fil de l'épée ſans aucune diſtinction : tout cela n'eſt rien, il n'y va que de la vie ; mais je vous parle de la honte, de l'ignominie dont je me ſens couverte, & à laquelle je ne m'accoutume point. Hermocrate, croyés-vous que dans une pareille ſituation on ſoit bien tentée d'être orgueilleuſe ?

HERMOCRATE.

Plus je vous entens, plus mon admiration augmente ; car l'amour, quelqu'ardent qu'il puiſſe être, eſt trop au-deſſous de ce qui vous eſt dû.

TELESILLE.

Et bien, ſi vous approuvés ces façons-là de penſer, ce ſont elles qui fondent ces mêmes ſcrupules que vous trouvés ſi légers. Dois-je vous expoſer à être enveloppé dans les malheurs qui menacent mon pere & moi? Faut-il qu'un homme auſſi vertueux qu'Hermocrate s'uniſſe à la fille d'Argaleon?

HERMOCRATE.

Ah! il n'y a point de Héros qui ſoit aſſés vertueux pour cette fille d'Argaleon. On la connoîtra, & on trouvera bien qu'elle a fait grace à Hermocrate.

TELESILLE.

Peut-être me connoîtra-t-on à la fin; mais en attendant votre gloire en ſouffrira. Que ſai-je ſi je ne vous en deviendrai pas moins chere? Ah! ſi ce malheur s'ajoutoit à tous les autres, je ſai bien que je ne ſerois preſque pas en droit de m'en plaindre, mais j'en mourrois. Je ne vous diſſimule rien, & je ne me pare point avec vous d'une fauſſe & mauvaiſe fierté; je vous dois

beaucoup de ce que vous avés bien voulu vous attacher à moi, & surmonter tout ce qui devoit d'abord vous en détourner ; mais je crains que vous n'ayés trop fait pour moi : je suis bien sûre que ma reconnoissance ne se démentira pas ; mais je crains que votre générosité ne se soutienne pas toujours, elle sera peut-être attaquée par la gloire même ; je sai combien vous ètes sensible à la gloire, & je ne voudrois pas que vous le fussiés moins.

HERMOCRATE.

Je n'ai plus d'expressions pour vous répondre. Vous vous abaissés presque devant moi, qui ne dois être qu'à vos pieds ; vous me parlés de reconnoissance à moi, qui vous dois tout d'avoir reçu mes soins & souffert mon amour, à moi que mon sang répandu pour vous n'acquitteroit pas. Ah ! si j'ai quelque vertu, que j'en suis bien payé par vos sentimens ! Vous me la rendés beaucoup plus précieuse encore qu'elle ne l'étoit par elle-même.

TELESILLE.

Conservés-la bien, mon cher Her-

mocrate, elle ſeule m'aſſure de votre amour. Vous m'ètes devenu abſolument néceſſaire. Je n'avois jamais vû de vertu, j'en ai trouvé en vous tout ce que j'imaginois, tout ce que je déſirois inutilement; je n'avois jamais été aimée, vous m'en avés fait connoître le plaiſir; il ne m'eſt plus déſormais poſſible de vivre ſans vous eſtimer toujours, ſans être toujours aimée de vous.

HERMOCRATE.

Vous n'ajoutés rien de plus?

TELESILLE.

Vous le ſuppléés de reſte, & j'y conſens de tout mon cœur.

HERMOCRATE.

Je ſuis ſi heureux, ſi tranſporté de joie, que je commence à craindre que mon bonheur ne ſoit pas aſſés ſûr. Il n'y a qu'un moment que je parlois à Darés, & ni la maniere dont il eſt entré dans ce que je lui diſois, ni toutes les circonſtances de la choſe, ne me permettent pas de douter le moins du monde qu'Argaleon ne doive vous accorder à moi. Cependant j'en doute

à l'heure qu'il eſt, parce que vous me faites trop ſentir quelle ſeroit ma félicité. Mais il n'eſt pourtant pas poſſible qu'il me vienne un refus ; ne le croyés-vous pas ?

TELESILLE.

Non, il n'y a rien à craindre. Mon pere ne m'aime point du tout ; j'ai eu beau vivre avec lui comme je devois, je crois qu'il a ſenti dans le fond de mon cœur quelque improbation ſecrette de ſa conduite. Il m'auroit donnée au premier venu, ſi quelqu'un m'eût demandée, & il ſera ravi de ſe défaire de moi. Son conſentement ne vous ſera pas glorieux, mais vous l'aurés. Que nous ſerons heureux, ſi nous ſommes jamais en état de rendre la liberté aux Meſſeniens, comme nous l'avons imaginé enſemble !

HERMOCRATE.

Je ſerois encore plus heureux que vous par cette action qui nous ſeroit commune ; j'apprendrois aux Meſſeniens que c'eſt vous qui en avés eu la premiere idée.

TELESILLE

TELESILLE.

Je n'ai fait que vous prévenir ; j'avois vû plus long-temps que vous les maux de ma Patrie, & j'en devois être plus touchée. Vous ètes témoin de la vie que méne mon pere, de ses frayeurs, de ses allarmes éternelles ; il n'est pas besoin d'être Hermocrate pour ne pas aspirer à une pareille situation. Argaleon n'a jamais rendu les Messeniens aussi malheureux qu'il l'est lui-même.

HERMOCRATE.

Cependant Darés m'a complimenté tantôt, & assés adroitement sur ce que je serois son successeur, & que je soutiendrois bien l'autorité qu'il m'auroit laissée. Vous jugés aisément que je n'ai rien dit ; il ne faut pas que l'on puisse soupçonner nos intentions ; Argaleon ne nous les pardonneroit jamais, & nous mettroit hors d'état de les exécuter.

TELESILLE.

Voilà ce qui me désespere. Il faudra paroître approuver, il faudra même peut-être appuyer une domination illé-

gitime, dans le temps que nous aurons le cœur plein du desir de l'abolir. Il faudra être odieux à tout un Peuple, dont nous mériterions l'amour. Quel supplice pour la vertu, de se revêtir des apparences qui lui sont les plus contraires, & de se priver de sa plus douce récompense!

HERMOCRATE.

Adorable Telesille, ne nous faisons point des malheurs avant le temps; pour moi je ne les puis envisager, quand je touche au moment d'être le plus heureux de tous les hommes; les Dieux connoissent nos cœurs, ils favoriseront des intentions qui doivent leur plaire. Je vais me tenir à portée de voir Darés dès qu'il sortira d'avec Argaleon; & quoique je sois plein d'espérance, je vous avoue cependant que plus l'instant de la décision approche, plus je me sens d'émotion & de trouble.

ACTE SECOND.

SCENE PREMIERE.

ARGALEON, DARÉS.

DARÉS.

OUi, Seigneur, les bons Citoyens qui veillent à votre ſûreté, viennent de me dire qu'ils ſoupçonnent une nouvelle conjuration.

ARGALEON.

Ces Meſſeniens ont le diable au corps. J'ai beau les matter de toutes les manieres, ils ſe rebéquent toujours. Qu'eſt-ce qu'il y auroit donc à faire ?

DARÉS.

Rien, Seigneur, que de continuer comme vous avés fait ; toute votre conduite eſt excellente. Ces Meſſieurs,

dont j'ai l'honneur de vous parler, dîsent qu'ils auroient besoin d'argent.

ARGALEON.

Ces gens-là me ruinent. Mais leur conjuration n'est peut-être pas vraie?

DARÉS.

Peut-être; mais pour savoir si elle est vraie ou non, il faut qu'ils aillent, qu'ils viennent, qu'ils s'intriguent, qu'ils gagnent des Esclaves, & quelquefois aussi d'honnêtes gens qui sont plus chers, tout cela coûte.

ARGALEON.

La conjuration sera vraie apparemment, & je payerai nos gens sur les confiscations des conjurés.

DARÉS.

Cela est bon; mais encore une fois, si cette conjuration n'est rien?

ARGALEON.

Et bien, avance-leur de l'argent. Mais au moins qu'ils nous servent bien; & s'ils s'avisent de se plaindre si souvent, j'y mettrai bon ordre, je les envoyerai

tous dans un cachot. Ils devroient me ſervir pour rien, & ce ne ſeroit pas pour rien; car ne ſont-ils pas trop heureux d'avoir ma protection, & de pouvoir vexer qui ils veulent?

DARÉS.

Les hommes ſont ſi déraiſonnables. Pour moi j'en ſuis toujours ſurpris; mais il faut s'accommoder à eux, & ceux qui gouvernent y ſont encore plus obligés que les autres.

ARGALEON.

Parlons d'autres choſes. J'ai fait réfléxion que mes vingt Lits dans autant de Chambres ſéparées pourroient bien ne pas ſuffire. En chaſſant de ce Palais quelques amis dont je ne me ſoucie guére, il me reviendra dix Chambres aſſés éloignées les unes des autres; je mettrai dans chacune un Lit, & j'en aurai trente; moyennant quoi j'eſpere que je dormirai un peu mieux.

DARÉS.

Seigneur, rien n'eſt ſi précieux que votre ſommeil, ni ſi néceſſaire à votre

ſanté, & par conſéquent à l'Etat. Effectivement vous ne dormés pas aſſés.

ARGALEON.

J'y fais ce que je puis ; mais quoique je ſache bien que quand on entreroit la nuit dans mon Palais avec de mauvaiſes intentions, il ſeroit difficile de me trouver, parce qu'on ne ſait jamais dans lequel de mes vingt Lits je ſuis couché ; je ne ferme pourtant preſque pas l'œil, le moindre bruit me réveille en ſurſaut, & même lorſque tout eſt le plus calme du monde, je ne dors pas encore. Aſſurément trente Lits valent mieux que vingt, & dépayſeront mieux d'abominables aſſaſſins. J'en ſerai plus tranquile, ne le crois-tu pas ?

DARÉS.

Sans doute, Seigneur, il n'y a qu'à donner les ordres pour chaſſer vos amis.

ARGALEON.

En voici la liſte. Tu leur ſignifieras de ſortir. J'ai encore une inquiétude ; mon Barbier n'a point une trop bonne phiſionomie.

DARÉS.

Ah ! Seigneur, il me ſemble que ſi ; c'eſt moi qui vous l'ai donné, j'en répons.

ARGALEON.

Je t'aſſure, Darés, qu'il n'eſt point agréable d'être là un gros quart d'heure ſous un raſoir bien affilé, dont on ne connoît point les intentions. J'y ſouffre cruellement ; j'obſerve avec attention mon Barbier, qui me paroît quelquefois penſif, l'eſprit occupé ; cela ne me plaît point.

DARÉS.

C'eſt qu'il penſe à vous bien faire la barbe, & qu'il veut primer dans cette opération-là pour vous bien faire ſa cour. Il eſpere que cela le menera loin.

ARGALEON.

Quoi qu'il en ſoit, Darés, j'ai trop d'inquiétude, je veux m'en délivrer.

DARÉS.

Je n'y vois plus d'autre moyen que de vous laiſſer croître la barbe. Vous

en amenerés la mode, Messene se conformera à vous, & peut-être le reste de la Gréce.

ARGALEON.

Je ne devrois pas trop m'attendre à tant de complaisance; mais j'ai trouvé un meilleur expédient. Que ma fille apprenne à faire la barbe.

DARÉS.

La Princesse?

ARGALEON.

Pourquoi non? Je voudrois bien voir que la Principauté l'empêchât d'apprendre un métier honnête qui peut m'être utile! Je voudrois bien qu'elle fît là-dessus la dédaigneuse & la mignonne! Oh! que je la rangerois bien vîte à son devoir! Elle ne me plaît déja pas trop, son caractere ne m'accommode point. Aussi tu vois que dans Messene personne n'en veut; il n'y a pas un seul de nos jeunes gens qui lui dise une parole, & ce n'est pas assurément qu'elle ne soit belle & bien faite.

DARÉS.

Seigneur, vous avés sur elle des vûes

ſi différentes de ce que j'euſſe cru, que je n'oſe plus vous faire une propoſition, qui cependant vous auroit pû convenir, même ſelon ce que vous venés de me dire.

ARGALEON.

Et quelle eſt cette propoſition?

DARÉS.

Oh! Seigneur, il n'en eſt plus queſtion, puiſque vous voulés que la Princeſſe vous faſſe la barbe. Je ne dis pas que votre deſſein ne ſoit fort raiſonnable & fort bien penſé; mais enfin....

ARGALEON.

Ne laiſſes pas de dire ce que tu voulois.

DARÉS.

Il s'agiſſoit de marier la Princeſſe.

ARGALEON.

Mon cher Darés, tu ne m'as jamais fait tant de plaiſir. J'aime encore mieux qu'elle ſe marie que de me raſer. Je ſerai trop heureux d'en être défait; & à qui la maries-tu?

DARÉS.

A Hermocrate.

ARGALEON.

A ce Corinthien ?

DARÉS.

Oui, vous ſavés qu'il eſt prodigieuſement riche.

ARGALEON.

Il n'eſt que trop bon pour elle; la difficulté n'eſt pas de la bien marier, mais de la marier. Puiſqu'Hermocrate eſt ſi riche, je ne lui donnerai pas une groſſe dot.

DARÉS.

J'ai ſi bien tourné la choſe, ſi bien ménagé l'eſprit d'Hermocrate, qu'il ne vous demande rien du tout.

ARGALEON.

Il épouſe ma fille pour ſes beaux yeux! Il eſt donc fou? Je ſoupçonnois bien qu'il en étoit un peu amoureux; mais je n'imaginois pas une ſi haute extravagance : tant mieux pour nous,

Darés, il aura Telesille, & grand bien leur fasse à tous deux. Sans doute il te l'a demandée?

DARÉS.

Oui, Seigneur, & il m'attend pour apprendre votre réponse.

ARGALEON.

Va vîte la lui porter. Employe pourtant ta prudence ordinaire. Tu juges bien qu'il ne lui faut pas dire combien il me fait de plaisir. Sur-tout dis-lui que je ne me suis résolu qu'avec beaucoup de peine à marier ma fille sans lui rien donner, mais que l'état présent de mes affaires m'a forcé à lui céder en générosité.

DARÉS.

J'entens, reposés-vous sur moi. Il ne me reste plus qu'un mot qu'il faut que j'aye l'honneur de vous dire. Il y a dans votre antichambre un Messenien nommé Lisippe, qui voudroit bien vous parler; c'est, dit-il, pour une affaire de la derniere importance, & qui vous regarde.

ARGALEON.

Il ne te l'a donc pas dite?

DARÉS.

Il n'a jamais voulu. Cela ne se peut absolument, à ce qu'il dit.

ARGALEON.

Fais-le entrer, & demeure-là.

DARÉS.

Il veut vous parler sans témoins.

ARGALEON.

Je n'aime point ces misteres-là, qu'il s'en aille.

DARÉS.

Seigneur, il a été bien fouillé, & je l'ai fait garder depuis qu'il l'a été; il n'a aucun papier à vous faire lire, je suis sûr qu'il n'y a rien à craindre.

ARGALEON.

Je sai bien par-dessus cela que j'ai sous mes habits une bonne cuirasse de fer, de bons brassarts, de bons cuissarts; mais n'importe, les tête-à-tête avec des visages nouveaux ne me plaisent point. Connois-tu cet homme-là?

DARÉS.

Un peu, & je m'en ſuis encore informé. C'eſt un homme de baſſe condition, mais qui paſſe pour avoir bien de l'eſprit, pour être un drôle intelligent & alerte. Il a peut-être quelque choſe à vous apprendre ſur cette conjuration que vous craignés. Rien n'eſt à négliger dans ces ſortes de conjonctures.

ARGALEON.

Qu'il entre donc, & ne t'éloigne pas trop. Que mes Gardes ſe rapprochent de la porte de ma chambre.

SCENE SECONDE.

ARGALEON, LISIPPE.

LISIPPE.

SEigneur, ſans prétendre entrer dans le ſecret de vos penſées, je vous crois bien fatigué de conjurations; je viens vous apporter un ſecret infailli-

ble pour empêcher qu'il ne s'en fasse jamais contre vous.

ARGALEON.

Va, mon ami, tu es fou, retire-toi. Naturellement je crains les fous.

LISIPPE.

Il est bien vrai que ce que j'ai l'honneur de vous proposer est singulier & extraordinaire; mais sur ma tête il n'est nullement extravagant. Ne connois-je pas bien le grand génie du Seigneur Argaleon, & voudrois-je lui proposer des chiméres? Mon secret .....

ARGALEON.

Ne t'approche pas de moi, je sai ton secret aussi-bien que toi-même; c'est que je renonce à la domination; mais par tous les Dieux je n'y renoncerai pas, & je vous ferai bien tous soutenir ...

LISIPPE.

Mon secret n'est point ce que vous pensés; vous conserverés votre domination. Tout ce qu'il faut faire ....

ARGALEON.

Encore un coup ne t'approche pas de moi ; il a quelque chose d'égaré dans les yeux.

LISIPPE.

Je vous dirai donc, Seigneur, d'aussi loin que vous voudrés, que vous n'avés qu'à me faire compter tout-à-l'heure par votre Trésorier 600000 francs....

ARGALEON.

600000 francs ! Voilà une plaisante folie ! Elle ne peut aller qu'à faire rire.

LISIPPE.

Oui, Seigneur, 600000 francs. Vous dirés que je vous aurai appris un secret pour découvrir toutes les conjurations, on le croira, & on n'osera plus en faire.

ARGALEON.

Attens, attens que je débrouille ce galimatias-là. Il me semble que j'y entrevois quelque chose.

LISIPPE.

Seigneur, il est impossible que vous

ne voyiés le tout du premier coup d'œil. Vous aurés la bonté de dire : Lisippe m'a donné un secret pour découvrir toutes les conjurations, & je lui ai donné pour récompense 600000 francs. Moi je montrerai les 600000 francs, & tout Messene dira : ce secret est donc admirable ; car Argaleon est trop habile & trop sage pour jetter inutilement 600000 francs, même pour les hasarder. Argaleon nous découvrira donc dès que nous songerons à conjurer contre lui ; & alors, ma foi, je ne crois pas qu'on ait envie de s'y jouer.

ARGALEON.

Il y a quelque chose de bon à ce que tu dis ; mais dans le fond tu ne me donnes pourtant rien.

LISIPPE.

Quoi ! Seigneur, n'est-ce rien qu'une opinion que tout Messene prendra à la fois ? Tous ceux qui gouvernent les Etats seroient trop heureux, s'ils avoient chacun leur Lisippe qui leur apprît l'art d'établir des opinions à leur gré.

ARGALEON.

Ces Lisippes-là les ruineroient bien vîte.

vîte. Ils ſont de trop grande dépenſe. Que diable ! Donner 600000 francs pour rien, car enfin ce n'eſt rien ; je ne tiens rien, cela me paroît ridicule, & tu ſerois le premier à te moquer de moi, ſi je le faiſois.

LISIPPE.

Seigneur, je n'ai plus rien à vous dire, j'ai tout dit ; mon ſecret eſt fort ſimple, & c'en eſt le beau.

ARGALEON.

Il n'eſt point du tout ſimple de donner 600000 francs, à moins que ſimple ne veuille dire ſot. 600000 francs ! Je ne les ai pas premierement, il s'en faut bien : où les aurois-je pris ?

LISIPPE.

Si vous voulés bien me le permettre, je vous donnerai un expédient. Vous les amaſſerés de vos épargnes ; pendant ce temps-là vous aurés la bonté de ne point parler de mon ſecret ; de mon côté je ne dirai rien, je me tiendrai clos & couvert ; & quand vous aurés la ſomme, ou plutôt quand je l'aurai, vous ferés éclater le ſecret.

ARGALEON.

Mais pendant ce temps-là on conjurera.

LISIPPE.

Ce ne ſera pas ma faute.

ARGALEON.

Ce ſera ta faute, & je m'en prendrai à toi afin que tu le ſaches ; car tu n'aurois eu qu'à m'en quitter à meilleur marché. Tu ſais bien qu'il ne fait pas bon tomber ſous ma patte. Mais ton ſecret a je ne ſai quoi d'ingénieux, je veux l'eſſayer. Je te donnerai d'abord quelque choſe, & nous verrons comment cela ſera.

LISIPPE.

Cela ne ſera rien du tout. Mon ſecret eſt indiviſible. Il faut un grand coup pour n'y plus revenir.

ARGALEON.

Et bien, frappons le grand coup. Je te donne 50000 francs.

LISIPPE.

J'ai trop de conſcience pour les pren-

dre, vous perdriés votre argent.

ARGALEON.

Eſt-ce qu'on ne feroit pas aſſés étonné que je t'euſſe donné 50000 francs?

LISIPPE.

Non; qu'eſt-ce qu'on peut avoir pour 50000 francs? Ils diroient tous que le ſecret ne feroit rien qui vaille, & il ne leur feroit point de peur.

ARGALEON.

Mais ils diſent que je ſuis ſi avare; car je ſai tous vos diſcours à vous autres.

LISIPPE.

Ils ne le diſent pas tant que vous penſés; & puis quand il s'agit d'aſſurer votre domination, ils vous croyent aſſés habile pour ne rien épargner. Après tout, de quoi s'agit-il pour vous? N'eſt-ce pas de gouverner en paix? Combien l'argent que vous me donnerés ne vous en ſauvera-t il pas?

ARGALEON.

Je me rends à tes raiſons, je ne bar-

guigne plus; va, je te donne 100000 francs.

LISIPPE.

Tout ce que vous voudrés, Seigneur, je ne ſuis point intéreſſé. Je ne ſonge qu'à votre ſûreté & à votre conſervation. Si je pouvois vous donner mon ſecret pour rien, oh! que je le ferois volontiers! Mais il eſt d'une certaine nature biſarre & particuliere qui ne me le permet pas; il eſt d'autant meilleur qu'il eſt mieux payé. Gratis, ou à peu près gratis, il ne vaut rien. Moi je n'en puis mais.

ARGALEON.

Voilà un impertinent ſecret: où diable l'as-tu pêché?

LISIPPE.

Je l'ai trouvé en me tourmentant l'eſprit pour tâcher de vous être utile. Il m'eſt bien venu quelques autres idées, mais qui manquoient toutes par des endroits eſſentiels; il n'y a eu que celle-là qui m'ait ſatisfait; je l'ai tournée & retournée de tous les ſens, je n'y puis trouver rien à dire.

ARGALEON.

Or çà finissons. 200000 francs.

LISIPPE.

Encore une fois, Seigneur, tout ce qu'il vous plaira. Vous jugés bien que 200000 francs font une fortune exorbitante à un homme comme moi. Je m'en contente de reste, je n'aurois pas imaginé même en songe de pouvoir jamais être si riche. C'est à vous à voir si le secret fera son effet pour 200000 francs. Comme c'est peu de chose pour vous, le succès sera peut-être médiocre; & en ce cas-là votre argent seroit perdu, dont je serois très-fâché. Enfin il est certain que plus vous en mettrés, moins vous hasarderés de le perdre.

ARGALEON.

Tu es bien butté à tes 600000 francs! Et pourquoi cette somme-là plutôt qu'une moindre?

LISIPPE.

Je vous dirai en honneur que je ne songeois d'abord qu'à 500000; car je faisois l'estimation sur le plus bas pied

qu'il fût possible, j'en avois du scrupule; mais je disois en moi-même, le Seigneur Argaleon y saura bien ajouter ce qu'il jugera à propos, c'est son intérêt, & il est sans comparaison plus habile que moi. Depuis cela il m'est survenu un petit besoin de 100000 francs, je les ai ajoutés, & j'ai cru bien faire pour vous-même.

ARGALEON.

Je ne tâte point de tous les tours que tu prens-là, je ne suis point ta dupe. Malheureux, tu me rançonnes, tu me tiens le pied sur la gorge.

LISIPPE.

Hélas! Seigneur, point du tout, il n'en sera que ce que vous voudrés. Renvoyés-moi, il y a assés d'autres Seigneurs dans la Gréce, j'en trouverai bien quelqu'un qui s'accommodera de mon secret; mais j'ai cru vous devoir la préférence. Je vous demande seulement une grace qui ne vous coûtera rien; c'est de ne point parler de mon secret, vous me nuiriés inutilement. Je me retire, Seigneur, en vous souhaitant toutes sortes de prospérités.

ARGALEON.

Demeure, il me vient une pensée. Je te donnerai plus que tes 600000 francs; mais je dis beaucoup plus, & je te ferai une fortune beaucoup au-dessus de ce que tu esperois : je m'expliquerai bientôt davantage; ne sors pas de mon Palais, sur ta tête ne parle de ce qui s'est passé entre nous à qui que ce soit, pas même à Darés. Va, tu seras bien content de moi.

LISIPPE.

Seigneur, l'argent comptant.....

ARGALEON.

Va, te dis-je, & ne replique pas.

LISIPPE *en s'en allant.*

Que diable est-ce que ceci? Auroit-il trouvé quelque moyen de m'attraper?

SCENE TROISIÉME.

ARGALEON.

OUi, mon expédient eſt très-bon; il me tire de tout embarras. Il n'y a qu'une petite difficulté à applanir qui ne m'arrêtera guére. L'idée de cet homme-ci eſt excellente, & il faut abſolument en profiter. Cela vaut bien mieux que mes Eſpions & mes vingt lits, & mes habillemens de fer. Je vais être le plus heureux homme du monde, & je dormirai.

SCENE QUATRIÉME.

ARGALEON, HERMOCRATE.

HERMOCRATE.

SEigneur, je viens vous marquer ma vive reconnoiſſance de la grace que vous me faites, & de la maniere dont

vous l'assaisonnés. Vous m'accordés la Princesse, & Darés m'a dit. . . . .

ARGALEON.

Darés ne sait ce qu'il dit, je ne l'ai point accordée. Où a-t-il pris cela ? Je lui ai seulement dit que j'y penserois.

HERMOCRATE.

Vous me jettés dans le plus grand étonnement du monde. Quoi ! Darés...

ARGALEON.

Oui, Darés s'est trop pressé, vous devés plutôt m'en croire que lui. Je ne vous ai point encore accordé ma fille, & j'en disposerai comme il me plaira.

SCENE CINQUIÉME.

HERMOCRATE.

QUel coup de foudre, grands Dieux ! J'en demeure immobile de surprise & de douleur. Je viens transporté de joie d'avoir obtenu tout ce que j'aime, & j'apprens que je me trompois. Loin

d'avoir obtenu Teleſille, je ne ſens que trop aux diſcours d'Argaleon que je la perds pour jamais. Pourquoi Darés m'a-t-il donné une fauſſe eſpérance? Que dis-je? C'étoit une aſſurance abſolue; il y a certainement là quelque choſe que je n'entens point. Courons vîte retrouver Darés.



ACTE TROISIEME.

SCENE PREMIERE.

HERMOCRATE, DARÉS.

HERMOCRATE.

MAis, Darés, ne m'avés vous pas dit en propres termes, que non-seulement Argaleon me donnoit la Princesse, mais qu'il me la donnoit avec joie, avec tout l'agrément possible ?

DARÉS.

Je ne sai pas bien, Seigneur, si je vous l'ai dit en termes aussi forts ; mais enfin Argaleon ne me l'a pas dit de cette maniere-là, puisqu'il vous a parlé d'un ton si différent.

HERMOCRATE.

Et comment vous a-t-il parlé ?

DARÉS.

Seigneur, je ne puis pas vous le dire, car je vois bien qu'il faut que j'aie mal entendu.

HERMOCRATE.

Mal entendu!

DARÉS.

Oui. Si vous saviés combien j'ai de choses dans l'esprit, de combien d'affaires j'ai la tête chargée, il n'est pas étonnant que j'aye quelquefois des distractions, que j'entende un mot pour l'autre; à tout cela il n'est question que de quelques mots.

HERMOCRATE.

De quelques mots qui sont précisément le oui & le non; & certainement comme je vous avois interessé à mon affaire, vous les avés bien écoutés.

DARÉS.

Il n'y a qu'un mot qui serve. Argaleon est un homme d'honneur, d'une probité exacte, qui ne manqueroit pas à sa parole. Il ne l'a pas donnée puisqu'il le dit.

HERMOCRATE.

Vil Courtisan ! Car enfin la patience m'échape.

DARÉS.

Je ne vous le conseille pas, Il n'y feroit pas bon pour vous.

HERMOCRATE.

Je te tuerai tout-à-l'heure, & en arrive ce qu'il pourra, si tu ne me dis pourquoi Argaleon a changé.

DARÉS.

Je vous jure que je n'en sai rien.

HERMOCRATE.

Qui a-t-il vû depuis que tu l'as quitté ?

DARÉS.

Il n'a vû qu'un nommé Lisippe que j'ai introduit chés lui, qui lui a parlé seul-à-seul, & sans que j'aie sû de quoi il s'agissoit. D'ailleurs ce Lisippe est un homme que je ne connois que de nom, & un peu de vûe. A l'heure qu'il est on le garde, & il ne voit personne.

HERMOCRATE.

Excusés mon emportement, il n'est que trop légitime, il est question ici de tout pour moi. Je sens que vous me dites vrai présentement : ce Lisippe est venu sans doute faire à Argaleon quelque proposition de mariage pour la Princesse ?

DARÉS.

Cela se pourroit bien, je le crois comme vous. Argaleon a même défendu à ce Lisippe que j'ai introduit de me parler de rien ; & Argaleon de son côté garde avec moi un profond silence, contre son ordinaire.

HERMOCRATE.

Cela n'empêche pas que vous ne soyés toujours le seul homme en qui il se confie, mon cher Darés ; promettés-moi de me servir, je ne mets point de bornes à ma reconnoissance.

DARÉS.

Je ferai de mon mieux, quoique ...

HERMOCRATE.

Oubliés cela, je vous en conjure ; il

est vrai que je suis un peu vif, mais je ne le suis jamais tant que pour reconnoître les services.

SCENE SECONDE.

HERMOCRATE, TELESILLE.

TELESILLE.

ET bien, Hermocrate, avés-vous tiré quelque éclaircissement de Darés ?

HERMOCRATE.

Très-peu de chose. Entre le temps où il a vû Argaleon, qui certainement avoit consenti de bonne grace, & le moment où je suis entré chés lui, & ai été si mal reçu, Argaleon n'a vû qu'un nommé Lisippe, homme de peu, qui l'aura fait changer par quelque vûe de mariage qu'il lui aura donnée pour vous. Il n'est pas possible que cela soit autrement; j'irois bien vîte dans ce moment-ci trouver ce Lisippe, & de gré ou de force, je le ferois parler, & en

ſaurois davantage ; mais perſonne ne lui parle, on ne le voit point.

TELESILLE.

Hermocrate, nous voilà ſéparés pour jamais.

HERMOCRATE.

Pourquoi me prononcés-vous ces cruelles paroles ? Je n'ai pas la force de ſoutenir cette idée, je me la diſſimule, & je tâche à retenir, malgré toutes les apparences contraires, quelque foible reſte d'eſpérance.

TELESILLE.

Nous ne nous verrons plus. Je ſens quelle eſt ma deſtinée, j'y reconnois même la juſtice des Dieux, quoique ſévére. La fille d'Argaleon ne mérite pas d'être heureuſe ; & vous, Hermocrate, ces mêmes Dieux qui aiment la vertu, ne veulent pas vous laiſſer unir à la fille d'Argaleon.

HERMOCRATE.

Madame, vous me confondés, quand vous vous regardés comme une criminelle, & que vous me faites tant va-

ſoir. Je conviens que ma vie s'eſt paſſée juſqu'ici dans l'innocence : mais quelles preuves de vertu ai-je données ? Je n'en ai reconnu les ſemences dans mon cœur qu'à la vive paſſion que j'ai priſe pour vous ; le peu que je vaux tient entierement à mon amour. Le deſir de vous plaire, la joie de m'en pouvoir flatter m'animoient, m'élevoient au-deſſus de moi-même ; je perds tout ſi je vous perds.

TELESILLE.

Hélas ! vous perdés moins que moi ; vous ſurmontiés des obſtacles pour unir votre deſtinée à la mienne, & des obſtacles qui devoient aſſés légitimement vous arrêter ; & peut-être ai-je eu tort de ne vous les pas repréſenter plus fortement, de permettre que vous les ſurmontaſſiés ; peut-être ai-je été ſéduite par les ſentimens de mon cœur, qui me parloit trop pour vous. Mais moi je ne ſurmontois rien ; au contraire, tout me portoit vers vous, vous étiés l'aſile où je me réfugiois contre tout ce que je vois ici, contre tout ce qui m'environne ; j'allois trouver un air pur, des ſentimens conformes aux miens, la vie

que je puis croire que je méritois. Vous pourrés vous consoler par la pensée de ce que vous eût coûté la malheureuse Telesille, moi à qui vous faisiés un bonheur que je n'achetois par rien ; puis-je jamais me consoler ?

HERMOCRATE.

Non, vous n'avés pas l'injustice de croire ce que vous dites ; vous ne me croyés pas capable de me consoler jamais.

TELESILLE.

Je le crains du moins, & je vous demande pardon d'un sentiment si injuste. De quoi me servira que vous soyés éternellement affligé aussi-bien que moi ? Je veux pourtant malgré moi pouvoir me flatter de la durée de votre douleur.

HERMOCRATE.

Vous ne le pouvés que trop. Je ne veux point de la vie sans vous, & on est toujours maître d'en sortir.

TELESILLE.

Ah ! Hermocrate....

HERMOCRATE.

Non, Madame, je ne précipiterai rien, j'agirai auparavant. Il faut ſavoir qui eſt celui à qui Argaleon vous deſtine.

TELESILLE.

Hélas! c'eſt quelqu'un qui lui convient; & quelle circonſtance dans mon malheur! Un homme qui ſera dévoué à Argaleon, qui appuyera ſon pouvoir par toutes ſortes de voies, qui ne ſongera qu'à lui ſucceder, eſt celui qu'on préfere à Hermocrate; & ſans doute on le préfere par ces endroits-là. C'eſt celui qu'on me donne au lieu d'Hermocrate. Quelle différence, grands Dieux! De quelle vertu n'aurai-je pas beſoin, & quels torrens de larmes me coûtera une vertu ſi pénible & ſi forcée!

HERMOCRATE.

Quoi! vous accepterés cet indigne époux?

TELESILLE.

Vous pouvés bien compter que j'apporterai toute la réſiſtance que mon devoir me permettra; je n'ai à craindre

que d'en paſſer les bornes ; mais ſi enfin......

HERMOCRATE.

Non, vous ne ſerés point ainſi ſacrifiée, vous ne le ſerés point.

TELESILLE.

Et quels moyens avés-vous pour vous y oppoſer?

HERMOCRATE.

Je ne ſai ; mais j'ai un amour, & je me ſens un courage qui m'en fourniront.

TELESILLE.

Je n'eſpere rien de votre courage, & je crains tout de votre amour. Que pouvés-vous ici, Etranger, ſans amis, dénué de tout ? Vous ne ferés que me cauſer de nouvelles larmes encore plus ameres. Argaleon eſt tout puiſſant, & vous ſavés combien il eſt terrible dans ſa fureur.

HERMOCRATE.

Il n'eſt pas ſi terrible que timide. Lui & ſes pareils, ils craignent encore plus

qu'ils ne ſont craints ; & moins on les craint, moins ils ſont à craindre. Un homme ſeul qui parlera d'un certain ton, peut les faire trembler.

TELESILLE.

Au nom des Dieux, Hermocrate, conduiſés-vous avec une extrême circonſpection, pliés ſous les premiers emportemens de mon pere, diſſimulés & attendés les occaſions favorables d'agir. Nous ne ſommes pas encore aſſés inſtruits de toutes les circonſtances de notre malheur ; tâchés de les découvrir, ſoit par Darés, ſoit par ce Liſippe.

HERMOCRATE.

Croyés-vous qu'il ſoit néceſſaire de me rien recommander ?

TELESILLE.

Je crois bien que je vous dis des choſes inutiles. Trouvés-vous cependant qu'elles le ſoient tout-à-fait ? Ne vous prouvent-elles rien ?

HERMOCRATE.

Divine Teleſille.....

TELESILLE.

Allés, ne me répondés point. Il n'eſt pas à propos qu'on nous voye ſi long-temps enſemble. Je veux pourtant vous dire encore que je ſuis fâchée d'avoir autant d'intérêt de n'être pas à l'odieux époux qu'on me deſtine. Vous pourriés croire que je ſonge principalement à détourner un coup ſi affreux ; mais non, ce qui domine dans mon cœur, c'eſt la crainte de vous perdre.

HERMOCRATE.

Que je ſerois heureux, ſi je verſois tout mon ſang.....

TELESILLE.

Allés, vous vous arrêtés trop. Que ma malheureuſe ſituation ne vous faſſe point douter de la pureté de mes ſentimens ; imaginés ceux que vous pourriés deſirer, & ſoyés ſûr que vous les trouvés.

HERMOCRATE.

Soyés bien ſûre que jamais un cœur n'a été ſi rempli, ſi occupé, ſi charmé...

TELESILLE.

Allés, vous ferés cause de quelque inconvénient. J'entens mon pere qui vient, il faut que vous l'évitiés.

SCENE TROISIÉME.

ARGALEON, TELESILLE.

ARGALEON.

MA fille, Hermocrate sort d'avec vous. Je vous ai laissé jusqu'à présent la liberté de le voir autant que vous avés voulu ; elle ne tiroit pas à conséquence, mais elle y tireroit présentement ; il n'est plus à propos que vous le voyiés.

TELESILLE.

Seigneur, ce qui est entre Hermocrate & moi, n'est point de nature à vous devoir être caché. J'ai pris beaucoup d'estime pour lui, & je crois que personne ne lui en refuse. J'ai eu de la peine à consentir qu'il me fît deman-

der à vous par Darés, quoique je ne préviſſe aucune difficulté de votre part ; le deſſein d'Hermocrate devoit vous convenir, & rien ne le traverſoit d'ailleurs. Auſſi Darés rapporta-t-il une réponſe très-favorable ; Hermocrate s'en tient là, & ne vous croit point capable d'un manquement de parole.

ARGALEON.

Qu'il m'en croye capable ou non, je ne m'en embarraſſe guére ; je n'ai point à lui rendre compte de mes actions. Le fait eſt que vous ne l'épouſerés point.

TELESILLE.

Seigneur, vous me frappés de la plus vive douleur. Je ne vous diſſimule point que j'ai été touchée des ſentimens d'Hermocrate pour moi. Mon cœur s'eſt peut-être trop engagé ; mais enfin....

ARGALEON.

Je comprens bien tout le romaneſque qui ſe ſera mis entre vous deux ; de petites cervelles comme les vôtres s'enflamment facilement ; mais elles ſe guériſſent

guériſſent facilement auſſi. Après quelques larmes, quelques ſoupirs, qui ont donné cours aux mauvaiſes humeurs, il n'y paroît plus.

TELESILLE.

Ne mépriſés point mes larmes & mes ſoupirs, ils partent du fond de mon cœur. Souffrés, Seigneur, que je me jette à vos genoux. J'ai toujours ſenti que je n'avois pas le bonheur de vous plaire, que vous n'aviés pas pour moi toute la tendreſſe qu'une fille peut attendre d'un pere. Je n'eſpererois pas obtenir de vous une grace péu importante pour moi, & qui n'iroit qu'à me procurer quelque agrément dans ma vie, dont je me pourrois paſſer aiſément. Je n'aurois pas la hardieſſe de vous en importuner. Mais celle que je vous demande ici eſt d'une autre nature, il n'y va pas de moins que de ma vie.

ARGALEON.

Il y va de la mienne auſſi à exécuter mon deſſein.

TELESILLE.

Comment, Seigneur?

ARGALEON.

Oui, il y va de ma vie à te donner à celui que je te destine. Il me la sauve à cette condition.

TELESILLE

En se relevant & s'en allant.

C'en est assés, je l'épouserai si je vis.

SCENE QUATRIÉME.

ARGALEON.

VOilà donc qui est fait. J'avois bien cru que la petite difficulté que je trouvois en chemin, ne m'arrêteroit pas. Je me défais de ma fille, c'est déja un grand bien; j'en étois embarrassé, mais de plus elle me vaut 600000 francs. Par Jupiter, je ne l'évaluois pas une si grosse somme. Qu'on fasse entrer Lisippe.

SCENE CINQUIÉME.

ARGALEON, LISIPPE.

ARGALEON.

LIsippe, tu es le plus heureux de tous les hommes ; je prens ton secret que je trouve bon, toutes réfléxions faites. Je t'ai dit que je t'en donnerois beaucoup plus que tu ne demandois ; je te donne ma fille en mariage.

LISIPPE.

La Princesse ?

ARGALEON.

Oui, la Princesse.

LISIPPE.

Avec les 600000 francs ?

ARGALEON.

Non. Mais tu comprens bien qu'elle vaut mieux.

LISIPPE.

Je connois de réputation ſa grande beauté, ſes charmes ; mais......

ARGALEON.

Je ne te parle pas de ſa beauté, ni de ſes charmes, je ne fais pas grand cas de tout cela non plus que toi ; mais elle eſt ma fille unique, & ma ſucceſſion vaudra bien 600000 francs ; qu'en penſes-tu ?

LISIPPE.

Eh ! Seigneur, en conſcience ſuis-je fait pour épouſer la Princeſſe ?

ARGALEON.

Pourquoi non ? Tu n'es pas d'une grande naiſſance, mais tu es un homme libre une fois ; entre des Grecs il ne s'agit que de cela, ils ſont égaux dès qu'ils ſont libres ; je ne ſuis pas orgueilleux moi, quoiqu'on diſe tant que je le ſuis.

LISIPPE.

Je vois que vous ne l'ètes que trop peu ; mais moi je le ſerois trop, ſi

j'épousois la Princesse, on se moqueroit de moi. Voilà un plaisant visage, diroit-on, pour être le mari de la Princesse Telesille. Nos Messeniens sont furieusement malins, ils me montreroient au doigt par les rues, & puis les chansons.

ARGALEON.

Ils en font bien contre moi; mais je punirai les tiennes avec les miennes, & aussi sévérement.

LISIPPE.

Nous ne sommes point du tout faits l'un pour l'autre, la Princesse & moi; nous ne parlons seulement pas la même Langue; elle a un certain langage du grand monde que je n'entendrois pas.

ARGALEON.

Il est vrai qu'elle est quelquefois un peu sublime, & je ne l'en estime pas davantage; mais tu t'accoutumeras bientôt à son stile; & enfin si tu ne l'entens pas, elle t'entendra bien, toi, & ce sera à elle à t'entendre, car tu seras le maître.

LISIPPE.

Le maître ? Non, Seigneur, voilà le plus fâcheux, je ne le ferai point. Elle me regardera toujours du haut en bas, me traitera comme un pauvre diable que je suis ; je n'oserai pas souffler devant elle, encore moins la gronder. Imaginés-vous si c'est vivre, que de n'oser gronder sa femme. Il n'y a rien qui amuse tant dans un ménage, & sans cela on s'ennuyeroit à mourir. Encore, encore autre chose, mais je suis embarrassé à vous le dire, le respect......

ARGALEON.

Dis, dis, je te le permets.

LISIPPE.

En me mariant, je serois bien aise d'avoir des petits Lisippes : or pour les avoir il y a une certaine façon ; je ne sai pas comment je m'y prendrois avec la Princesse.

ARGALEON.

Tu t'y prendrois comme avec une

autre ; il n'y a point de façon particuliere pour les Princesses.

LISIPPE.

Je m'entens bien ; c'est que je ne pourrai jamais avoir avec elle l'audace, l'insolence...... Non, je ne l'aurois jamais ; & puis, supposé que je l'eusse, je vois d'ici la Princesse qui prendroit des airs si dédaigneux...... Adieu la lignée des Lisippes.

ARGALEON.

Les Princesses ne sont point si dédaigneuses que tu dis. Combien en vois-tu, ou d'autres grandes Dames, qui ne dédaignent pas même des Esclaves ?

LISIPPE.

Oh ! quand ce sera par fantaisie, bon ; mais par devoir, elles n'en feroient rien. Et cela est si vrai, que je gage que le lendemain du mariage de la Princesse avec le malheureux Lisippe, elle auroit une fantaisie.

ARGALEON.

Tu ne la connois pas, c'est une merveilleuse qui se pique de beaux sentimens.

LISIPPE.

A la bonne heure, il lui faudroit quelqu'un pour ſes beaux ſentimens, car pour moi je n'en ai point. Elle ne feroit non plus de conſcience de m'enjoliver le front de ce que vous ſavés, que de boire un verre d'eau. Ils diroient entr'eux, le Monſieur & elle : ce gueux-là le mérite bien ; ils en feroient des gorges chaudes ; & ce qui eſt encore le pis, ils ne ſe cacheroient pas ſeulement de moi. Que diable leur ferois-je ? Ce ſeroit un beau perſonnage que je jouerois là. Je conviens que de plus honnêtes gens que moi le jouent bien ; mais j'y ai de la répugnance, & une grande répugnance. Je ne ſai où je l'ai priſe, ce n'eſt pas dans les exemples ; mais enfin pour rien au monde je ne voudrois haſarder le paquet.

ARGALEON.

On dit pourtant que tu veux te marier avec une Erinne.

LISIPPE.

Il eſt vrai, Seigneur ; mais pour celle-là je la rangerai bien, elle n'eſt

pas Princeſſe. Elle eſt plus petite devant moi, ſi ce n'eſt quelquefois quand elle eſt dans ſes humeurs.

ARGALEON.

Tu la compares à ma fille.

LISIPPE.

Je la préfere, Seigneur. Premierement je l'aime; il n'y a point là de tous ces beaux ſentimens que je n'entens pas, mais je l'aime. Après cela, je lui ai promis parole d'honneur que je l'épouſerois : elle ſoutient qu'il eſt temps que je lui tienne ma promeſſe; & ſi je lui manquois, c'eſt une Créature à me tuer de ſa main. Je vous dirai bien plus, Seigneur, car il ne s'agit pas préſentement de faire la petite bouche, ſi j'avois l'honneur & le malheur d'être le mari de Teleſille, je ne la croirois pas en ſûreté.

ARGALEON.

Ce ſeroit-là un malheur que je ne craindrois guére.

LISIPPE.

Quoi qu'il en ſoit, Seigneur, 600000

francs, je vous en conjure, & point de Princeſſe.

ARGALEON.

Ecoute. Il y a long-temps que je te laiſſe faire tes raiſonnemens très-bourgeois & très-plats; ils m'ont diverti quelques momens, mais à la fin ils me laſſent; tu vivras avec ma fille, & elle avec toi, comme vous l'entendrés tous deux, je ne m'en mets guére en peine, & ce qui ſe paſſera dans l'intérieur de ta maiſon m'importe fort peu. Il me ſuffit, & à toi auſſi, que tu ſeras mon gendre, & que tu ſuccéderas à ma place, & hériteras de mes biens, & tu ſeras récompenſé de reſte.

LISIPPE.

Succéder à votre place, Seigneur! Vous connoiſſés par vous-même les grands talens qui ſont néceſſaires pour le Gouvernement; je n'en ai aucun.

ARGALEON.

Il n'en faut pas tant que tu penſes, ſur-tout quand le branle eſt une fois donné, cela va tout ſeul: je te laiſſerai les Meſſeniens bien ſoumis, & en

tout cas tu n'auras qu'à leur montrer les dents.

LISIPPE.

Je ſuis le meilleur garçon du monde.

ARGALEON.

Tu pourras l'être tant que tu voudras. Ils ne ſe révolteront pas contre toi, puiſque ſi tu m'as donné le ſecret, toi qui en es l'inventeur....

LISIPPE.

Seigneur......

ARGALEON.

Tu héſites, tu t'embarraſſes! Quoi, maraut, tu me viens donner un ſecret, tu me le fais payer bien cher, & tu ne le crois pas aſſés bon pour t'en ſervir toi-même?

LISIPPE.

Ce n'eſt pas cela, Seigneur. C'eſt que je fais réfléxion que j'aurai beau être muni du ſecret, les Meſſeniens auront beau être tranquiles, ſi les voiſins me font la guerre, je ne ſaurai où me mettre. Ils ne vous attaqueront pas

si aisément, vous qu ìètes brave comme un Achille; mais moi on me connoît, ces diables de voisins sentiront bientôt le défaut de la cuirasse, & en abuseront.

ARGALEON.

Et si nous avions la guerre aujourd'hui, ne faudroit-il pas que tu y allasses ? Ne t'enrolleroit-on pas comme un autre ?

LISIPPE.

Ce n'est pas de même, on est dans la foule, on se dérobe, on s'enfuit. Mais si j'étois à la tête, j'y ferois une mauvaise figure, je ne manquerois pas de donner quelque mauvais exemple.

ARGALEON.

Tu feras la guerre par des Généraux, comme tant de braves Princes; tu seras encore plus en sûreté que si tu étois simple soldat. Tu vois bien que toutes tes raisons ne valent rien, tu n'as plus rien à répliquer. Tu épouseras ma fille; viens me trouver dans un petit quart-d'heure, & je te menerai chés elle pour te présenter en qualité de mari.

SCENE SIXIÉME.

LISIPPE.

ME voilà bien loti! Voilà un beau fruit d'un trait d'invention que je croyois si admirable, & dont je me savois si bon gré! J'aurai une Princesse qui me fera enrager, & un Gouvernement dont je suis incapable, qui me rendra ridicule, & m'attirera des accidens fâcheux. Les trois Euménides m'étoient bien entrées dans le corps, quand je suis venu me mêler des affaires d'Argaleon. Que ne le laissois-je démêler ses fusées comme il auroit voulu? Il ne faut point de commerce avec ces gens-là; & si je pouvois sortir de ceci, oh qu'on ne m'y rattraperoit pas! Mais je ne vois point du tout comment en sortir. Mon idée n'a que trop saisi Argaleon; mais il se laisseroit plutôt écorcher vif, que de me la payer en argent; & malheureusement encore il ne m'en sauroit donner peu, car je le quitterois pour

rien à l'heure qu'il eſt. Il a trouvé ce diabolique expédient de me donner ſa fille, dont il ne ſe ſoucie point ; & c'eſt ce que je n'avois point prévû, ni pû prévoir. Allons, ſuivons ma triſte aventure juſqu'au bout, mais ayant toujours l'œil au guet, pour tâcher d'échapper, s'il eſt poſſible.



ACTE QUATRIÉME.

SCENE PREMIERE.

TELESILLE.

JE ne reverrai plus Hermocrate, & je vais voir celui à qui je ſuis deſtinée, & à qui je ne puis me refuſer. Mon pere dit qu'il y va de ſa vie. Peut-être . . . . . Mais enfin il le dit, il ne m'eſt pas permis de ne pas ſuppoſer de la vérité dans ce diſcours. Je ne verrai plus Hermocrate, & je vais être unie à un autre auſſi digne, ſans doute, de mon mépris & de ma haine, qu'Hermocrate l'étoit de mon eſtime & de mon amour. Que fais-tu maintenant, malheureux Hermocrate? Dans quelles douleurs je te vois plongé! Ah! je ne t'en ſouhaite pas une pareille à la mienne. L'inſtant approche, le plus cruel de tous les inſtans de ma vie, celui qui me va porter le coup mortel. Dieux!

eſt-ce ainſi que vous récompenſés des ſentimens que nous avions lieu de croire vertueux? L'innocence de notre amour, nos deſſeins pour la liberté de Meſſene, n'ont donc pas mérité vos faveurs? Du moins ne me refuſés pas celle d'une prompte mort qui termine mes tourmens.

SCENE SECONDE.

ARGALEON, TELESILLE, LISIPPE.

ARGALEON.

MA fille, voici celui à qui je vous ai engagée. C'eſt un de nos Citoyens de Meſſene, Liſippe.

TELESILLE.

Liſippe! Je ne connoiſſois point ce nom-là.

ARGALEON.

Ce nom-là deviendra bientôt fameux par celui qui le porte; aſſuré-

ment il eſt homme d'eſprit. Je t'ai dit qu'il me ſauvoit la vie, rien n'eſt plus vrai; il m'a donné un ſecret infaillible qu'il a imaginé pour découvrir toutes les conjurations qui ſe feroient contre moi. Je défie préſentement les Meſſeniens de rien entreprendre. N'en es-tu pas tranſportée de joie?

TELESILLE.

Seigneur, je ſuis ravie de vous voir en ſûreté.

ARGALEON.

Ce qui me plaît du moyen qu'il m'a donné, & ce qui te plaira auſſi, c'eſt que ce ne ſont point des précautions d'éclat, violentes, odieuſes, capables de révolter encore; ce ſont des précautions inſenſibles, douces, dont perſonne ne s'appercevra, & qui contiendront pourtant tout le monde.

TELESILLE.

Cela eſt beau, s'il eſt vrai.

ARGALEON.

Il eſt vrai & très-ſolide. Je ne ſerois

pas homme à donner dans une viſion. Je ne pouvois trop récompenſer l'incomparable inventeur d'un ſecret qui m'étoit ſi néceſſaire, & que je n'euſſe cependant jamais eſperé. Je n'ai rien de plus précieux que toi, ma fille, & je te donne à lui. Approchés, Liſippe, je vous laiſſe avec la Princeſſe; vous avés trop d'eſprit pour ne pas trouver le moyen de lui plaire; & vous, ma fille, vous ètes trop bien née pour manquer à votre devoir.

SCENE TROISIÉME.

TELESILLE, LISIPPE.

TELESILLE *bas.*

OH! le haïſſable homme!

LISIPPE *bas.*

Oh! qu'elle eſt belle!

TELESILLE *bas.*

Mon cher Hermocrate!

LISIPPE.

(*bas*) Erinne n'eſt qu'un chiffon. (*haut*) Madame...... (*bas*) Je ne ſuis point accoutumé à ces ſortes de perſonnes-là. (*haut*) Madame........... (*bas*) Quelle mine elle me fait ! cela déconcerte. (*haut*) Madame, vous voyés bien que je ſuis fort embarraſſé.

TELESILLE.

Je vous donnerai tant de temps que vous voudrés pour vous remettre, rien ne preſſe.

LISIPPE.

Vous avés bien de la bonté........ (*bas*) Je crois que cela n'ira pas ſi mal. (*haut*) Madame, j'ai été aſſés heureux pour rendre au Prince Argaleon un ſervice aſſés conſidérable.

TELESILLE.

J'en ſuis bien aiſe ; mais pourquoi faut-il que j'en ſois la récompenſe ?

LISIPPE.

C'eſt un Prince très-touché des ſervices qu'on lui rend. Il a l'ame ſi belle !

TELESILLE.

Beaucoup trop belle. Il pouvoit vous faire d'ailleurs assés de bien.

LISIPPE.

On ne peut pas blâmer un Prince d'être trop généreux, & de récompenser trop magnifiquement. (*bas*) Je crois qu'à la fin je vais parler comme il faut.

TELESILLE.

Vous ne deviés pas abuser de sa générosité, & me demander à lui pour le payement du service que vous lui rendiés.

LISIPPE.

Ah! Madame, c'est sur cela qu'on ne peut lui donner assés de louanges. Il s'en est avisé de lui-même, de son propre mouvement. Les Princes n'ont guére de propres mouvemens si généreux.

TELESILLE.

Quoi! ce n'est pas vous qui m'avés demandée?

LISIPPE.

Non, Madame, en conſcience je n'y penſois pas. Ç'a été Argaleon, qui dans un tranſport de reconnoiſſance a eu cette penſée. Je n'étois pas aſſés fou, aſſés téméraire ......

TELESILLE.

Vous l'ètes du moins aſſés pour m'accepter.

LISIPPE.

Ce n'eſt pas de même. Après cela je vous dirois bien ...... Mais non, cela ne ſeroit pas à propos.

TELESILLE.

Dites tout, Liſippe, je le veux.

LISIPPE.

Non, non, Madame, vous y trouveriés peut-être votre compte en un ſens, mais en un autre cela vous déplairoit. Il y a de certains chapitres ſur quoi les Dames, & ſur-tout les grandes Dames, ſont ſi délicates, ſi aiſées à bleſſer ......

TELESILLE.

Je ne ſuis point comme ces grandes Dames-là ; dites.

LISIPPE.

Mais vous n'en parlerés jamais à perſonne, non pas même à moi ; c'eſt-à-dire, vous ne me le reprocherés point.

TELESILLE.

Je n'aurai garde de vous reprocher une choſe que j'ai tant de peine à obtenir de vous.

LISIPPE.

Et bien, puiſqu'il faut vous le dire, je vous ai refuſée aſſés long-temps. Ne vous en fâchés point, je vous en ſupplie. Je n'avois jamais eu l'honneur de vous voir, & je ſentois entre vous & moi une certaine diſproportion qui me choquoit.

TELESILLE.

Eh ! que ne m'avés-vous toujours refuſée ?

LISIPPE.

Auſſi ai je fait. Mais le Prince a per-

ſiſté d'autorité abſolue à vouloir ce mariage. Quand il m'a amené ici, en vérité j'y venois quaſi la corde au col. Je vous demande mille pardons ; il me ſemble que je vous manque de reſpect ; mais je ſuis accoutumé à de certaines expreſſions populaires & naïves.

TELESILLE.

Vous ne m'offenſés point ; tout au contraire, je ſuis très-contente de vous, vous me paroiſſés un honnête-homme. Liſippe, accordés-moi une grace, qui me touchera infiniment. Continués à me refuſer.

LISIPPE.

Tout ce que j'y pouvois faire eſt fait. J'ai dit de vous pis que pendre, ſeulement par conjecture ; car je ne vous connoiſſois point. J'ai repréſenté, excuſés la liberté exceſſive, les petits accidens domeſtiques dont je me tenois ſûr avec vous, & dont je ne voulois point tâter. Enfin, que n'ai-je point dit ? Je voudrois que vous m'euſſiés entendu. Tout cela n'a rien produit, il eſt demeuré ferme comme un roc. Il

eſt furieuſement reconnoiſſant quand il s'y met.

TELESILLE.

Ne vous découragés point, mon cher Liſippe; continués, je vous en ſupplie, comme vous avés commencé, je vous en aurai une obligation éternelle. Vous me le promettés ?

LISIPPE.

Je vous l'aurois promis bien volontiers, il n'y a que quelques momens; mais à l'heure qu'il eſt je ne m'y ſens plus tout-à-fait ſi diſpoſé.

TELESILLE.

Eſt-ce que vous prétendés me dire des galanteries? Eh! fi, Liſippe, vous n'y ſongés pas.

LISIPPE.

Je ne ſuis point galant, ce n'eſt point là mon métier; mais il eſt pourtant vrai.....

TELESILLE.

J'imagine un moyen de faire appuyer vos refus auprès de mon pere, il y donnera

nera les mains; & quand nous aurons réussi, vous pouvés compter que je suis du moins aussi reconnoissante que mon pere.

LISIPPE.

Vous ne pourriés pas l'être autant.

TELESILLE.

Comment l'entendés-vous? Je crois que vous voudriés faire encore l'agréable?

LISIPPE.

Aux Dieux ne plaise, Madame, je n'y réussirois pas.

TELESILLE.

Tournés-vous donc d'un autre côté. Je deviendrai la meilleure de vos amies, & vous me trouverés toujours prête à vous servir dans toutes les occasions.

LISIPPE.

Beaucoup d'honneur, Madame; mais s'il y avoit moyen.....

TELESILLE.

De quoi?

LISIPPE.

De contenter le Prince.

TELESILLE.

Vous oseriés m'épouser ?

LISIPPE.

Je ne dis pas cela.

TELESILLE.

Je le crois, vous ètes trop sensé. Mon cher Lisippe, je suis persuadée que vous aurés égard à ma priere, & que vous ferés bien. J'attens tout de vous. Adieu. Venés me voir le plutôt que vous pourrés, & m'apprendre le succès de vos soins.

SCENE QUATRIÉME.

LISIPPE.

JE demeure plus embarrassé que jamais. Je ne l'avois jamais vûe, & je ne savois ce que je refusois en la refusant : ma foi c'est un friant morceau ;

je me ſuis ſenti, en la voyant, tout changé, & j'ai trouvé que je n'avois pas eu raiſon. Manquer cela ! ce ſeroit une grande ſotiſe. Il eſt vrai qu'elle ne me paroît pas avoir grande envie de moi; mais après tout elle eſt bonne créature, fort douce; je ne ſai pas où Argaleon l'a priſe. Elle me diſoit : Mon cher Liſippe, d'un ton ſi doux ! Il m'alloit au cœur. Je ferai encore ſemblant de la refuſer, puiſqu'elle le veut; mais aſſurément Argaleon ne ſe rendra pas; & puis je dirai à la Princeſſe : Madame, j'ai bien fait ce que j'ai pû, j'en ſuis au déſeſpoir; mais il faut que j'aie l'honneur de .... Enfin je lui ferai quelque petit diſcours bien tourné. De ſon côté elle fera de néceſſité vertu, & s'accoutumera peu-à-peu à moi. Je ne ſuis point déſagréable, j'ai de l'eſprit, je ſuis amuſant, je la divertirai. Vous verrés qu'elle ne pourra plus ſe paſſer de moi. Il ne faut pas s'étonner pour quelques difficultés qu'on trouve d'abord en ſon chemin avec les Dames, ni pour quelques façons préliminaires, qui ſont chés elles un cérémonial reglé. Eh ! parbleu, Erinne, qui n'eſt qu'une petite je ne ſai qui, a bien fait

d'abord la mijorée avec moi pendant un temps. A propos d'Erinne, il eſt certain qu'elle ſera un peu de vacarme; mais il n'y a que ſon premier feu à eſſuyer, après quoi la crainte de mon Beau-pere la contiendra. Ce Beau-pere-là n'entend pas raillerie. Et puis moi, qui ſerai grand Seigneur, j'en uſerai bien avec elle, je lui ferai des préſens; car enfin, il faut toujours avoir de l'honneur en toute ſa conduite, & même il me ſera facile de la marier à quelqu'autre qui ſera bien aiſe d'avoir ma faveur. Tout cela ne fait pas un petit pli; il n'y a que cette domination qui me reviendra après la mort du Beau-pere, dont je ne m'accommode pas trop. Mais pourquoi me déplaît-elle? Je ſerai très-bon homme; les Meſſeniens m'aimeront, & ils n'y auront pas grande peine au ſortir des griffes d'Argaleon; & puis le ſecret. En tout cas, ſi tout ce tracas m'ennuie, ou s'il y a guerre, j'en ſerai quitte pour laiſſer tout là. Les Meſſeniens en ſeront très-contens, & très-contens auſſi que je me retire avec la caſſette du Beau-pere, qui ne ſera pas mauvaiſe; il ſe trouvera que j'aurai eu mon compte, & par-delà; de plus,

ma couche nuptiale ornée de quelque chose de bien joli. Ma foi il n'y a pas à délibérer, je m'en vais bien vîte trouver Argaleon, faire ce que j'ai promis, & n'y point réussir. Miséricorde! je vois Erinne.

SCENE CINQUIÉME.

LISIPPE, ERINNE.

ERINNE.

BOn jour, mon cher Lisippe. Que j'ai eu de peine à te trouver! La plupart des gens à qui je me suis informée de toi ici, ne te connoissent point. Il y a seulement deux ou trois Officiers du Tyran, qui m'ont dit qu'il t'avoit donné de longues audiences dans un grand particulier, mais que pour toi on ne te voyoit point.

LISIPPE.

On me voit présentement.

ERINNE.

Qu'est-ce que tu veux dire? Je crois que tu fais l'important.

LISIPPE.

Tu as bien fait de ne pas venir plutôt.

ERINNE.

Eſt-ce que tu étois en priſon? Car c'eſt-là tout ce qu'il y a à gagner ici. Ah! que j'aurois été affligée!

LISIPPE.

Non, mais tu ne ſais pas comment ſe menent les affaires d'Etat. Il y a de certaines ſûretés, de certaines précautions à prendre.....

ERINNE.

Tu me fais trembler; tout cela aboutira à te faire mettre dans une bonne priſon.

LISIPPE.

Ne crains rien. Mais je ne puis pas t'en dire davantage.

ERINNE.

Ouvre-moi ton cœur, je te prie, mon cher Liſippe; tu ſais que je t'adore, mon petit Liſippe: auras-tu les 500000 francs?

LISIPPE.

Je les aurai en quelque façon.

ERINNE.

Il me ſemble qu'il n'y a que deux façons ; l'une, de les avoir ; l'autre, de ne les point avoir.

LISIPPE.

Cela eſt bientôt dit ; mais les choſes ne vont pas comme ta tête. Quelquefois à la Cour on veut faire une affaire, & au lieu de celle-là on en fait une autre qui vaut peut-être mieux. Au lieu d'une petite fortune qu'on ſe propoſoit, on ſe trouve porté je ne ſai comment à une plus grande à quoi on ne penſoit pas. C'eſt un drôle de pays que ce pays-ci.

ERINNE.

Quel galimatias eſt-ce-là ?

LISIPPE.

Quelquefois même quand on a fait plus de fortune qu'on ne penſoit, on en eſt fâché ; mais il faut prendre patience.

ERINNE.

C'est une patience bien aisée à prendre. Mais que veux-tu dire ?

LISIPPE.

En ce cas-là, quoique nous soyons fâchés, ceux qui s'intéressent à nous, doivent être bien aises.

ERINNE.

Ah ! maraut ! double chien ! tu me trompes ! tu en épouses une autre !

LISIPPE.

Erinne, ne t'emporte point. Je suis un homme d'honneur, tu seras contente de moi.

ERINNE.

Non, tu me trahis, tu épouses quelqu'un qui fait ta fortune. Qu'auroient donc voulu dire tes chiennes de sentences ?

LISIPPE.

C'est qu'ici à la Cour on a l'esprit extrêmement plein de réfléxions, on en fait à tout moment ; car il faut avoir bon

bon pied, bon œil. Et puis, à te dire le vrai, les réfléxions que je faisois avoient bien quelque petit rapport à moi, à ma situation présente.

ERINNE.

Dis-moi cette situation, si tu veux que je te croye.

LISIPPE.

Ce seroit un long narré que je ne puis te faire à présent; il faut que j'aille parler à Argaleon pour une affaire très-pressée. Adieu, Erinne.

ERINNE.

Non, non, demeure, tu n'échapperas pas ainsi. Quoi! tu aurois le front d'en épouser une autre, après....

LISIPPE.

Laisse-moi finir mon affaire, & dans quelques momens tu sauras la vérité de tout.

ERINNE.

Pourquoi m'abandonnes-tu, traître? Dis-le-moi tout-à-l'heure; tu ne me répons rien?

LISIPPE.

Voici un Seigneur qui vient ici, & qui veut me parler. Adieu. (*bas*) Il a paru bien à propos pour me tirer d'embarras.

ERINNE.

Il te parlera devant moi, s'il veut; je ne te quitte point.

SCENE SIXIÉME.

DARÉS, LISIPPE, ERINNE.

DARÉS.

Lisippe, Argaleon vous demande.

LISIPPE *à Erinne.*

Je te le disois bien, tu vois que je ne mens pas.

ERINNE.

J'irai avec toi; je veux voir ce que c'est que tout ceci. Il y a quelque anguille sous roche.

DARÉS.

Qui eſt cette femme-là ?

LISIPPE.

C'eſt une femme avec qui j'ai quelques liaiſons d'amitié, quelques petits engagemens.

ERINNE.

Des petits engagemens, ſcélérat! Ah! Seigneur, je m'en vais vous conter.....

DARÉS.

Je n'ai pas le loiſir d'écouter ces ſortes d'hiſtoires-là ; je vois d'ici ce que c'eſt. Allés, Liſippe, ne faites pas attendre le Prince.

ERINNE.

Je te ſuivrai par-tout.

SCENE SEPTIÉME.

DARÉS.

CE nouveau venu que j'ai introduit ici me donne de l'inquiétude. Il inſtruit Argaleon à me faire des miſteres. Je n'ai jamais pû tirer de lui ce que ç'étoit que ce ſecret contre les conjurations. Ce n'eſt pas là mon compte. Je crois qu'il s'entête de plus en plus de ce Compagnon-là : & que feroit-ce donc s'il devenoit le gendre de mon Maître? Il me joueroit bien vîte quelque mauvais tour. Je ſens qu'il me déplaît naturellement ; il eſt trop intriguant & trop adroit. J'ai fait pour un Courtiſan une lourde faute, de donner ici de l'accès à quelqu'un ; & qui diable auſſi ſe fût défié d'un homme comme celui-là ? Mais le mal eſt fait, il faut tâcher d'y remédier, & traverſer ce beau mariage de Liſippe avec la Princeſſe. Heureuſement elle m'en eſt venue prier les larmes aux yeux ; je couvrirai mes intérêts des ſiens, & elle me ſera obli-

gée de tout ce que je ferai pour moi. Il eſt vrai que l'affaire eſt bien avancée, & que je ne vois point du tout ce que j'y pourrai faire. Mais il n'importe, on revient quelquefois de plus loin. Allons veiller à ce qui ſe paſſe, & ſaiſir les occaſions, s'il s'en préſente.



ACTE CINQUIÉME.

SCENE PREMIERE.

HERMOCRATE, TELESILLE.

HERMOCRATE.

AU nom des Dieux, Madame, daignés me parler un moment.

TELESILLE.

Il ne m'eſt plus permis. Laiſſés-moi mourir ſans avoir rien fait contre mon devoir.

HERMOCRATE.

Vous voyés l'état où je ſuis, & vous me refuſés un mot. Je ne ſai rien de ma deſtinée, depuis que vous m'avés fait ſavoir que Liſippe vous avoit promis de vous refuſer. L'a-t-il fait ?

TELESILLE.

Je vous parlerois ſi j'avois cela à vous

dire; je croirois devoir ce ſoulagement à votre douleur; mais je ne puis vous parler pour l'augmenter.

HERMOCRATE.

Quoi! Liſippe?

TELESILLE.

Voyés ſi on ne nous obſerve point.... Liſippe ne m'a point refuſée, ou ſi foiblement, qu'enfin tout eſt perdu pour nous, mon cher Hermocrate.

HERMOCRATE.

Et vous y conſentés?

TELESILLE.

Vous ne voyés pas que je meurs! Allés, je n'ai plus rien à vous dire. Allés, & fuyés même pour jamais d'un lieu ſi funeſte; mais conſervés la mémoire de la malheureuſe Teleſille. Elle vous aimoit.

HERMOCRATE.

Je ne puis vous parler moi-même. Je ſuis dans une agitation, dans un trouble..... Je perds Teleſille; je n'ai plus d'eſpoir! Mais Argaleon n'a pas

encore vû vos larmes, il n'y résistera pas.

TELESILLE.

Il est pour moi plus que pour Messene, le plus cruel de tous les ..... Ah! quel mot a pensé m'échaper! Vous l'auriés désapprouvé vous-même. Allés, un pareil entretien ne peut plus être innocent pour moi ; allés, je vous en conjure, donnés-moi cette derniere marque de déférence ; je veux conserver jusqu'au dernier soupir des sentimens que vous trouviés vertueux, & qui me sont d'autant plus chers qu'ils vous attachoient à moi.

HERMOCRATE.

Quoi! cet attachement le plus vif, le plus tendre, le plus violent attachement du monde, qui devroit être favorisé de tous les Dieux, n'aura qu'un succès si fatal ? Madame, j'ai encore une vie à perdre, & j'en ferai usage. On est bien fort quand on ne la ménage point.

TELESILLE.

Ah! si vous m'aimés, je vous dé-

ſens.....Mais j'apperçois l'odieux Liſippe qui me cherche apparemment. Adieu, Hermocrate, adieu pour jamais. Gardés-vous bien de me ſuivre.

SCENE SECONDE.

HERMOCRATE, LISIPPE.

LISIPPE.

VOilà la Princeſſe avec un jeune homme bien fait, qu'elle quitte bruſquement dès qu'elle m'apperçoit, & elle eſt toute en pleurs ; il me ſemble que cela ne ſignifie rien de bon pour le futur & prochain mariage.

HERMOCRATE.

Approchés, Liſippe. Vous épouſés la Princeſſe ?

LISIPPE.

Je ne ſai quel intérêt vous y prenés ; ni pourquoi.....

HERMOCRATE.

Quel intérêt j'y prends ? Ecoutés-moi bien.

SCENE TROISIÉME.

HERMOCRATE, LISIPPE, ERINNE.

ERINNE.

EH! je te retrouve donc ? Dis-moi enfin quelle trahiſon tu me fais.

LISIPPE.

Seigneur, il faut que je parle dans le moment à Erinne que vous voyés là. Erinne, il faut que je parle à ce brave Seigneur.

HERMOCRATE.

Non, Liſippe, vous m'écouterés. Je n'ai qu'un mot.

ERINNE.

Non, tu me répondras dans l'inſtant.

HERMOCRATE.

Laiſſés-nous un moment, Erinne; je vous le rends auſſi-tôt.

ERINNE.

Seigneur, il veut nous échaper.

HERMOCRATE.

Je vous répons qu'il ne m'échapera pas. (*à Lisippe*) Vous voulés donc épouser la Princesse ?

ERINNE.

La Princesse ? Ah ! je respire. Cela n'est pas possible.

HERMOCRATE.

Comment l'entendés-vous ?

ERINNE.

J'entens qu'il n'épouse pas la Princesse. Eh ! fi, ce seroit-là un bel assortiment. Vous me rafraîchissés bien le sang en m'apprenant cette nouvelle-là ; il y a certainement du mal entendu.

HERMOCRATE.

Cela est ridicule, & n'est pourtant que trop vrai.

ERINNE.

Non, non, il n'en est rien. Parle

donc toi; pourquoi ne dis-tu mot?

LISIPPE.

Tu vois bien avec ton bon esprit....

HERMOCRATE.

Il vous trompe, il épouse la Princesse; ce n'est pas-là la question.

LISIPPE.

Seigneur, vous savés qu'à la Cour on ne dit pas les choses qui ne sont point déclarées. Celle-là ne l'est point.

ERINNE.

Ah! traître, il est donc vrai....

HERMOCRATE.

Un moment de patience, Erinne. (*à Lisippe*) Si vous ètes assés hardi pour persister dans cette pensée, vous ne mourrés que de ma main.

ERINNE.

Et de la mienne aussi, bien surement.

SCENE QUATRIÉME.

DARÉS, HERMOCRATE, LISIPPE, ERINNE.

LISIPPE.

SEigneur Darés, j'implore votre secours contre un Etranger que vous voyés, qui me menace de me tuer, sous prétexte que j'épouse la Princesse.

ERINNE.

Pourquoi ne me comptes-tu pas? Je te tuerai aussi. Tu avoues donc que tu épouses la Princesse?

DARÉS.

Seigneur, car je crois que c'est vous qui ètes le plus à craindre, je vous prie de songer qu'il faut respecter davantage le choix d'Argaleon.

ERINNE.

Ne mollissés pas, Seigneur, je vous en conjure.

HERMOCRATE.

Un pareil choix d'Argaleon n'eſt point à reſpecter; & peut-être ſera-t-il bien aiſe lui-même de n'en avoir pas long-temps la honte. Enfin vous ſavés qu'il m'a promis la Princeſſe par votre bouche; je ne ſuis point homme à ſouffrir un manque de parole.

ERINNE.

Seigneur, que je vous ſuis obligée! Vous parlés divinement.

HERMOCRATE.

Liſippe me répondra de la parole d'Argaleon, je m'en prendrai à lui.

LISIPPE.

Hélas! Seigneur, eſt-ce ma faute s'il vous l'avoit donnée? Je ne le ſavois ſeulement pas.

DARÉS.

Seigneur, vous jugés bien que le gendre d'Argaleon en ſera protegé, & que ſa mort ſeroit bien vengée.

LISIPPE.

Je ne me ſoucie point d'être vengé, je ne me ſoucie que d'être mort.

HERMOCRATE.

Et moi je ſerois vengé auſſi. J'ai des amis à Corinthe qui trouveroient bien le chemin de Meſſene, & à qui cet homme-là n'échaperoit pas.

ERINNE.

Tu le mériteras bien, infâme que tu es, & moi j'en ſerai à la joie de mon cœur.

LISIPPE.

Ma chere Erinne, ne m'inſulte point, je t'aime toujours; je ſens que je m'attendris pour toi plus que jamais.

ERINNE.

Oui, tu t'attendris, parce que tu meurs de peur. Tu t'es venu mettre là en beaux draps blancs pour me trahir.

DARÉS.

Erinne a raiſon. De quoi s'aviſoit auſſi un petit Bourgeois de Meſſene de

venir à la Cour avec un dessein aussi ambitieux que celui d'épouser la Princesse ? S'il s'en étoit ouvert à moi, qui l'introduisois, je l'aurois bien guéri de sa folie, & lui en aurois fait voir les conséquences ; mais il n'a eu garde ; il s'est bien caché de moi, & s'est conduit à sa fantaisie. Je l'ai laissé faire, parce que je ne suis point curieux d'entrer dans les manéges de Cour. Seigneur Lisippe, vous vous trouvés dans un petit embarras ; vous vous en tirerés bien, vous avés tant d'esprit !

LISIPPE.

Ah ! ne m'abandonnés pas, Seigneur Darés, vous ètes mon unique protecteur.

DARÉS.

Non, je ne le suis point. Vous avés fait votre affaire sans moi, je ne m'en mêle point.

HERMOCRATE.

Vous me faites un sensible plaisir, Darés, de retirer votre protection d'un fourbe, qui ne la méritoit pas.

ERINNE.

ERINNE.

Il en auroit abusé, comme il a fait d'un penchant un peu trop tendre que j'avois pour lui.

LISIPPE.

Hélas! me voilà bien maltraité, & je n'ai point de tort. Je voudrois être hors d'ici avec.... je ne dirai pas quoi, & ma pauvre Erinne.

ERINNE.

Avec ta pauvre Erinne? Est-ce que tu t'imagines que je te reprendrois si facilement après ce que tu m'as fait?

DARÉS.

Mais, Seigneur, il me semble que Lisippe se met à la raison. Il veut bien quitter la partie; n'est-ce pas tout ce que vous desirés?

HERMOCRATE.

Sans doute. Vous renoncés nettement à la Princesse, & vous le déclarerés tout-à-l'heure à Argaleon?

LISIPPE.

J'y renonce nettement, & je le déclarerai tant que vous voudrés.

HERMOCRATE.

Tout est donc fini, je deviens le meilleur de vos amis à ce prix-là.

LISIPPE.

Voilà une amitié bien sujette aux accidens; mais écoutés-moi, Seigneur, je ne vous répons pas qu'Argaleon s'en tienne à ma renonciation la plus nette, & qu'il ne me fasse pas épouser la Princesse malgré moi.

ERINNE.

Tu l'aurois donc ensorcelé ?

HERMOCRATE.

Malheureux, vous prenés un tour pour vous dédire, un faux-fuyant. Va, souviens-toi de ce que je t'ai dit: ce sera de ma main.

LISIPPE.

J'en suis assés fâché, Seigneur; mais il y a de certaines occasions où l'on

n'eſt point le maître de ne point épouſer.

HERMOCRATE.

Comment donc? Que veut dire ce maraut-là?

DARÉS.

Seigneur, il y a dans tout ceci quelque choſe que je n'entens point.

LISIPPE.

Ah! oui, il y a quelque choſe.

HERMOCRATE.

Dis-le-nous donc tout-à-l'heure.

LISIPPE.

Attendés que j'y faſſe un peu réfléxion. Je ne le puis dire qu'au Seigneur Darés en particulier. Il ſaura au vrai où j'en ſuis, & il verra que je ſuis un pauvre garçon injuſtement accablé.

DARÉS.

Darés & Liſippe ſe retirent un peu à l'écart.

Venés donc pour me parler.

LISIPPE.

Seigneur Darés, j'ai donné au Prince un ſecret admirable contre les conjurations, & qui l'a ravi. Je ne ſongeois non plus à lui demander la Princeſſe pour récompenſe qu'à m'aller pendre ; je lui demandois ſeulement 600000 francs, dont j'en deſtinois cent à avoir l'honneur de vous marquer ma très-humble reconnoiſſance. Argaleon ne lâche pas volontiers ſon argent, & je ne l'en blâme pas ; mais il a trouvé l'invention de me donner la Princeſſe au lieu d'argent.

DARÉS.

Il n'y a pas grande difficulté à cela. Vous ne voulés point de la Princeſſe réſolument, il en eſt quitte après vous l'avoir offerte ; vous vous retirerés avec le plaiſir de lui avoir rendu gratuitement un grand ſervice.

HERMOCRATE.

Je meurs d'impatience de ſavoir le réſultat de cette converſation.

ERINNE.

Moi, je ſuis plus morte que vive.

LISIPPE.

Il faut qu'Argaleon me donne. Poſés cela en fait.

DARÉS.

Il le faut ? Eſt-ce que vous lui ferés la loi ?

LISIPPE.

Quand je dis qu'il le faut, j'entens qu'il le veut, & le voudroit même en dépit de moi.

DARÉS.

Et bien, il vous donnera peu. Cela facilitera l'affaire ....

LISIPPE.

Il ne peut vouloir me donner que beaucoup, l'équivalent de la Princeſſe, poſés encore cela en fait. Autrement il ne me l'eût pas offerte au lieu d'une petite ſomme, & même je refuſois d'abord la Princeſſe abſolument.

HERMOCRATE.

Ils ne finiſſent point.

ERINNE.

Voilà un furieux verbiage.

DARÉS.

Mais comment avés-vous mis Argaleon dans la néceſſité d'une alternative ſi fâcheuſe ?

LISIPPE.

Ce n'eſt pas ma faute ; mais il vous le dira, il a toute confiance en vous.

DARÉS.

Vous épouſerés la Princeſſe, ſi vous ne me le dites.

LISIPPE.

Je l'épouſerois plutôt ; il y va de ma tête.

DARÉS.

Du moins quel eſt le ſecret que vous avés donné à Argaleon ?

LISIPPE.

Vous le ſaurés de lui ; je vous ai dit

tout ce qu'il m'étoit possible de vous dire, à vous que je me flatte qui serés toujours mon protecteur. Tâchés, je vous en supplie, de faire entendre raison à Hermocrate & à Erinne.

DARÉS

En retournant à Hermocrate.

Seigneur, je vois bien, en rappellant tout ce qui s'est passé ici sous mes yeux, que Lisippe ne me trompe pas ; mais présentement que je sai mieux l'affaire, je suis bien fâché de vous annoncer que votre malheur est sans remede, & que Lisippe épousera la Princesse.

HERMOCRATE.

Je vous répéte qu'il ne l'épousera point, moi vivant ; & que moi mort, il trouvera à qui parler.

ERINNE.

Je ne suis qu'une femme, mais j'ai du coeur aussi-bien que ce brave Seigneur-là, & nous verrons beau jeu.

LISIPPE.

Quels enragés ! Ne sortirai-je point de leurs pattes ?

DARÉS.

Je vous proteſte, Seigneur, que je voudrois de tout mon cœur vous pouvoir ſervir; je vous avoue que je ne trouve pas moi-même ce mariage-là trop convenable; mais je tenterois inutilement auprès d'Argaleon de le rompre. Je vous en ferai Juge, ſi vous voulés. Le Prince ſe trouve engagé, il ne vous importe comment, à donner à Liſippe ſa fille, ou une groſſe ſomme, & cette groſſe ſomme il ne l'a pas.

HERMOCRATE.

Et quelle eſt cette ſomme?

DARÉS.

600000 francs, n'eſt-ce pas, Liſippe?

LISIPPE.

Oui. (*à Erinne*) Tu vois bien que je voulois te faire une grande fortune.

HERMOCRATE.

Il tient à cela abſolument?

DARÉS.

Abſolument.

LISIPPE.

LISIPPE.

Très-abſolument.

HERMOCRATE.

La ſucceſſion que je viens de recueillir dans l'Etat de Meſſene, me vaut plus de 600000 francs; allés, je vous en conjure, mon cher Darés, dire à Argaleon que je la donne à Liſippe.

LISIPPE.

Seigneur, quelle joie......

ERINNE.

Oh le brave homme!

DARÉS.

Seigneur, penſés-y bien auparavant; vous pourriés vous repentir.

HERMOCRATE.

Non, non, je ne me repentirai point.

DARÉS.

Je pars donc ſur votre parole. Mais quand j'aurai fait réuſſir votre propoſition auprès du Prince, n'allés pas après

cela y mettre des modifications, des restrictions qui seroient désagréables, sur-tout pour moi qui aurai négocié de bonne foi.

HERMOCRATE.

Non, non, point de modifications, point de restrictions; allés, ne perdés point de temps. Je vous attens ici.

DARÉS.

Il m'étonne.

SCENE CINQUIÉME.

HERMOCRATE, LISIPPE, ERINNE.

HERMOCRATE.

CRoyés-vous, vous deux, que notre affaire se fasse?

ERINNE.

Pour moi, je ne saurois m'imaginer

que ce gueux-ci ſe trouve tout d'un coup avec un ſi gros bien.

LISIPPE.

Quoi qu'il en arrive, Seigneur, je vous prie de remarquer que je marche de bon pied, & même de vouloir bien le mander à Meſſieurs vos amis de Corinthe.

HERMOCRATE.

Vous ne me répondés pas. J'ai de l'inquiétude ſur le ſuccès de notre affaire. Argaleon eſt quelquefois aſſés étrange; il peut par un mauvais honneur ne pas vouloir ſe déſiſter de ſa premiere réſolution; il peut même avoir quelque raiſon ou quelque prétexte pour ne le pas faire. Qu'en penſés-vous, Liſippe, vous qui êtes plus que perſonne dans le fond de tout ceci?

LISIPPE.

Je n'y ſuis que trop, comme vous voyés. Si je l'avois prévû, je ne ſerois pas dans tout ce tracas-ci; mais je ſuis ſûr que ni Calchas, ni Tireſie, ne l'auroient prévû. Toutes réfléxions faites, j'eſpere pourtant un bon ſuccès.

Pour ce qui me regarde, je vous dirai bien ſincerement que je ſuis bien revenu de la Princeſſe; je vois que vous en ètes furieuſement amoureux, puiſque vous l'achetés ſi cher; & pour rien au monde je ne m'irai mettre entre vous deux. Il n'y feroit pas bon pour moi.

ERINNE.

Qu'eſt-ce que tu dis-là à l'oreille au Seigneur Hermocrate? C'eſt encore quelque trahiſon que tu me fais.

LISIPPE.

Non, ma chere Erinne, tu as toujours eu mon cœur; & s'il a paſſé en l'air quelques petits nuages, ...

ERINNE.

Ne crois pas m'appaiſer par de beaux diſcours. Si tu ne reviens à moi, là, de la bonne maniere ..... Je m'y connois bien.

LISIPPE.

Tes grandes connoiſſances ſeront ſatisfaites.

ERINNE.

Prens-y garde, je t'en avertis.

HERMOCRATE.

Quelles gens vous ètes ! Vous vous amusés à des discours de bagatelles, & vous n'ètes point frappés de l'importance du moment où nous sommes. Dans ce moment Argaleon décide de ma destinée & de la vôtre. Si l'affaire manquoit, Dieux ! quel seroit mon désespoir ! Mais je vois revenir Darés ; que je me sens d'émotion & de trouble !

SCENE SIXIÉME.

HERMOCRATE, DARÉS, LISIPPE, ERINNE.

DARÉS.

Seigneur, Argaleon a fait de la difficulté......

HERMOCRATE.

Ah ! Voilà ce que j'imaginois. Je suis perdu.

DARÉS.

Daignés m'écouter, Seigneur. Le Prince a fait de la difficulté de payer ses dettes à vos dépens; il est fort délicat sur ces matieres là, fort chatouilleux sur ce qui touche son honneur, & pourroit le faire paroître intéressé.

HERMOCRATE.

Achevés vîte, je vous supplie.

DARÉS.

Je sai comment il faut le prendre, j'ai levé la difficulté. Il vous donne la Princesse, & consent que Lisippe ait vos biens de Messene. Il déclare hautement qu'il lui accorde une si prodigieuse récompense, pour un moyen qu'il lui a donné de découvrir toutes les conjurations.

HERMOCRATE.

Je suis le plus heureux de tous les hommes. Darés, vous ne vous plaindrés pas de mon ingratitude. Lisippe, nous con ommerons l'affaire entre vous & moi, dès aujourd'hui.

LISIPPE.

J'ai auſſi quelque ſcrupule; mais il faut que j'en paſſe par-là. J'attendrai vos ordres. Erinne, qu'en dis-tu?

ERINNE.

Je ne ſai où j'en ſuis, je ne me poſſéde pas. 600000 francs, mon cher petit Liſippe!

LISIPPE.

C'eſt à moi à faire le fier préſentement. Viens, viens, je te ferai bien acheter ta grace.

HERMOCRATE.

Darés, menés-moi chés Argalcon, que je lui faſſe mes remercimens.

SCENE DERNIERE.

HERMOCRATE, TELESILLE.

TELESILLE.

J'Apprens ce que vous venés de faire; & ne puis aſſés vous dire....

HERMOCRATE.

Madame, ne me dites rien, si ce n'est pour prendre part à ma joie. Elle est digne de ce que j'obtiens.

TELESILLE.

Vous l'obtenés par un sacrifice si généreux.....

HERMOCRATE.

Vous avés l'ame trop noble pour croire qu'il le soit. Laissés penser au commun du monde que c'est-là une action. Je cours chés Argaleon, & vous rejoins.

NOTES.

1. J'ai oui dire que Cromwel avoit vingt Chambres différentes où il couchoit.

2. Je me souviens d'avoir lû dans quelque Ancien, que Denis le Tyran se faisoit faire la barbe par sa fille.

ABDOLONIME,

ROI DE SIDON,

COMÉDIE.

1725.



NOMS DES PERSONNAGES.

ABDOLONIME, Jardinier de Sidon.

NARBAL, Fils d'Abdolonime.

BARSINE, Fille d'Abdolonime.

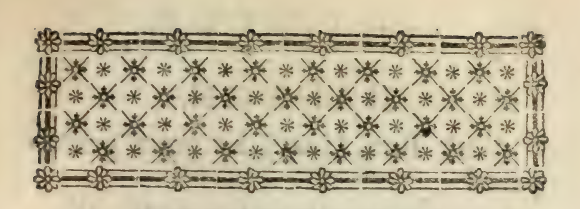
HANNON, l'un des principaux Citoyens de Sidon.

ELISE, Sœur de Hannon.

AGENOR, autre Sidonien des plus considérables de la Ville.

Un Soldat de la Garnison Macédonienne.

La Scéne est à Sidon.



ABDOLONIME, ROI DE SIDON, *COMÉDIE.*

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

ABDOLONIME, HANNON.

HANNON.



APPROCHÉS, mon bon voisin Abdolonime, j'ai à vous parler. Comment s'appelloit votre pere?

ABDOLONIME.

Il s'appelloit Micipsal.

HANNON.

(*bas*) Bon. (*haut*) Et votre grand-pere ?

ABDOLONIME.

Pour mon grand-pere..... Attendés un peu, s'il vous plaît, Seigneur. Je n'ai pas ſon nom ſi préſent; c'étoit pourtant.... Oui, c'étoit Hiarbahal.

HANNON.

(*bas*) Cela eſt juſte. (*haut*) Et pourquoi avés-vous héſité ſur le nom de votre grand-pere ?

ABDOLONIME.

C'eſt que je ne l'ai jamais vû, ni même mon pere. J'étois enfant quand mon pere mourut; & j'ai oui dire qu'il étoit enfant auſſi quand ſon pere mourut auſſi. C'eſt du plus loin qu'il me ſouvienne, que d'avoir entendu parler de ces gens-là. Je me trouve ici comme un champignon de mon jardin; je ne ſai preſque pas qui m'y a mis. Mais, Seigneur, permettés-moi de vous demander pourquoi vous vous embarraſſés de mon pere & de

mon grand-pere, dont je ne m'embarrasse pas, moi qui suis leur fils & leur petit-fils?

HANNON.

Ne savés-vous pas que j'aime les Généalogies, & que j'en ai toujours été curieux?

ABDOLONIME.

Les Généalogies! Et à quoi cela est-il bon? Que me serviroit-il de savoir qui est le pere & le grand-pere de chacun de mes choux & de mes artichaux? Il me suffit qu'ils soient de bonne graine.

HANNON.

Et bien, j'ai voulu savoir, en connoissant votre pere & votre grand-pere, si vous étiés de bonne graine aussi, vous.

ABDOLONIME.

J'espere qu'oui, Seigneur. On m'a toujours dit que c'étoient d'honnêtes gens, qui alloient droit en besogne, loyalement. Mais à propos de graine, j'aurois bien une petite priere à vous faire. Je n'ai qu'un fils & une fille....

HANNON.

Elle eſt toute des plus jolies, votre fille.

ABDOLONIME.

Par Jupiter, il me le ſemble. Par deſſus cela, c'eſt une bonne enfant, ſans malice, comme mon pere & mon grand-pere, puiſque pere & grand-pere y a.

HANNON.

Vous pourriés vous mettre du nombre.

ABDOLONIME.

Je ne vous en dédirai pas, cela ne fait tort à perſonne. Barſine n'eſt pourtant pas ſote, non; elle a un petit entendement bien gentil, qui me divertit à merveille; auſſi je l'aime de tout mon cœur. Mais ce n'eſt pas elle dont je veux vous parler.

HANNON.

Pourquoi ? J'aimerois autant que vous me parlaſſiés d'elle, que de quelqu'autre.

ABDOLONIME.

Je ne ſuis pas en peine d'elle, ſa fortune eſt faite.

HANNON.

Comment faite? Et par où?

ABDOLONIME.

Vous le ſavés bien, puiſque c'eſt Madame votre ſœur elle-même qui l'a priſe auprès d'elle depuis trois ou quatre ans. Elle l'aime, elle la traite quaſi comme ſon égale, elle ne la laiſſe manquer de rien; & quand elle ſe mariera, elle a promis à ma fille de la garder toujours.

HANNON.

Oui, mais ce n'eſt pas-là un établiſſement.

ABDOLONIME.

Pardonnés-moi, Seigneur. Eliſe a un établiſſement, puiſque vous ètes tous deux d'une des plus puiſſantes & des plus riches maiſons de notre Ville de Sidon. Barſine a donc auſſi un établiſſement. Pour moi, je n'ai que mon

jardin au monde; mais j'en donnerois la moitié à quelqu'un que j'aimerois bien.

HANNON.

Soit. Mais dites-moi encore une chose sur votre fille, avant que d'en venir à ce que vous voulés me dire; n'a-t-elle point quelque Amant?

ABDOLONIME.

Je ne le crois pas. Elle n'est point coquette celle-là. Vous voyés qu'elle ne s'amuse point à se pimpelocher, comme font vos Dames de Sidon. Elle est faite à peu près comme je l'ai faite, & s'en tient-là. Elle n'ira point courir sans faire semblant de rien après tous ces beaux amoureux. Elle leur diroit: Messieurs, passés votre chemin, il n'y a rien à faire ici; & en les renvoyant elle ne les retiendroit point. Je ne dis pourtant pas que si elle avoit mis son affection à quelqu'un, le petit cœur n'allât son train; mais que voulés-vous? Cela est bien naturel.

HANNON.

Enfin, vous ne lui connoissés point d'Amant?

ABDOLONIME.

Non; mais, Seigneur, vous n'avés qu'à le demander à Elise, qui le ſaura encore mieux que moi.

HANNON.

Il ſuffit, venons à votre affaire. C'eſt votre fils dont il s'agit?

ABDOLONIME.

Juſtement, Seigneur; le pauvre garçon, qui n'a pas pû ſe réſoudre à vivre dans mon Jardin, s'eſt fait ſoldat; tous ſes camarades en diſent mille biens: il a fait des merveilles dans le ſiége que notre Ville de Sidon vient d'eſſuyer; mais malheureuſement ç'a été contre ce diable d'Alexandre, qui eſt venu de bien loin, de je ne ſai où, pour faire enrager tout le monde, pour abîmer tout, pour engloutir tout. Si nous avions pû faire lever le ſiége, Narbal auroit été récompenſé; je n'en ſai pourtant rien, car on ne tient pas grand compte des ſimples ſoldats; quand ils ſont tués, c'eſt pour eux; quand ils ſont bien, c'eſt pour leurs Officiers.

Quoi qu'il en ſoit, Narbal meurt d'envie de s'avancer, & il n'y a plus rien à faire ici : il a toujours l'oreille au guet pour attraper quelqu'occaſion, & il ne trouveroit rien de trop chaud ni de trop froid. Ces jours-ci, qu'on dit que Sidon doit envoyer à Carthage pour y chercher des gens de la Race de notre dernier Roi Straton, s'il y en a, il vouloit aller à Carthage ; mais il s'eſt rabatu ſur quelque choſe de plus raiſonnable. Il veut entrer dans les Troupes d'Alexandre, dont nous ſommes devenus Sujets ; mais il voudroit y être Capitaine d'Entrée-de-Jeu. Pour moi, je ne me réſoudrois pas à quitter de bonnes gens d'ici mes Compatriotes, avec qui j'ai paſſé ma vie, & m'en aller avec des viſages inconnus, pour tuer qui bon leur ſemblera : mais lui, cela ne l'embarraſſe pas, il ira au bout du monde pour être Capitaine.

HANNON.

Cela peut s'obtenir, & je l'y ſervirai de la bonne ſorte auprès d'Epheſtion, qui diſpoſe de tout ici pour Alexandre. Je pourrai même faire mieux. S'il arrive que nous retrouvions quel-

qu'un de la Race royale de Sidon, qui eſt ce qu'Epheſtion cherche préſentement, pour s'accommoder à nos anciennes Loix, je trouverai moyen que votre fils ſoit bien placé auprès du nouveau Roi; cela vaudroit mieux que d'aller au bout du monde.

ABDOLONIME.

Je ne le ſai pas trop, le bout du monde plairoit bien à Narbal. Mais enfin il ſuffit que vous lui accordiés votre protection.

HANNON.

Je vous la promets; je le vois qui vient, vous pouvés l'en aſſurer.

SCENE SECONDE.

ABDOLONIME, NARBAL.

ABDOLONIME.

NArbal, tes affaires vont bien, tu feras Capitaine pour le moins. Voilà Hannon qui fort, il m'a promis monts & merveilles pour toi.

NARBAL.

Mon pere, que je vous fuis obligé !

ABDOLONIME.

Oui, tu m'es bien obligé, car je n'aime point à demander aux Grands ; je ne fuis point accoutumé à ce métier-là ; je me fuis toujours bien paffé d'eux avec mon jardin. Je fai bien que je ne fuis qu'un pauvre homme, & que je ne dois pas être fi fier ; il faut pourtant que je le fois dans le fond, & plus que les grands Seigneurs, que j'entens dire qui demandent toujours.

NARBAL.

Mais, mon pere, il faut bien demander à ceux qui ſont maîtres des graces, quand on veut faire quelque choſe dans le monde.

ABDOLONIME.

Qu'appelles-tu faire quelque choſe? Eſt-ce que je n'ai rien fait quand j'ai cultivé mon jardin, & que je l'ai rendu d'un ſi bon rapport, que j'en ai ſubſiſté avec ta mere, ta ſœur & toi, & qu'à préſent que je ſuis ſoulagé de vous tous, je me trouve dans l'abondance?

NARBAL.

En vérité, mon pere, avec le reſpect que je vous dois, ce n'eſt pas là ce qui s'appelle .....

ABDOLONIME.

Oh! ne te fâche point, je ne prétens pas te contredire. Va, tu ſeras Capitaine, grand bien te faſſe.

SCENE TROISIÉME.

ABDOLONIME, NARBAL, BARSINE.

BARSINE.

EH! bon jour, mon cher pere; j'ai ſû que vous étiés ici, & je ſuis accourue bien vîte pour vous embraſſer.

ABDOLONIME.

Bon jour, ma chere enfant. En vérité je trouve que tu embellis tous les jours.

BARSINE.

Ne me loués pas ſur la beauté, mon pere, car vous vous loueriés vous-même. On dit que j'ai tous vos traits.

ABDOLONIME.

Et bien, cela ne gâte rien; reſſemble-moi auſſi par le contentement dont je ſuis dans mon petit & très-petit état. N'es-tu pas toujours bien contente du tien?

BARSINE.

Oui, toujours. Elise a toujours les mêmes bontés pour moi, & je ne saurois jamais lui en marquer trop de reconnoissance. Il est vrai qu'elle est, si vous voulés, un peu fiere : mais comme nous n'avons rien à démêler ensemble, & que je ne suis faite que pour lui obéir, cela ne m'incommode pas.

ABDOLONIME.

Sur trois que nous sommes, nous voilà donc deux contens. c'est beaucoup. Pour ce pauvre garçon-ci, il n'est pas des nôtres, il se ronge le cœur; & je parie que dans le fond de son ame il est bien fâché d'être mon fils.

NARBAL.

Ah! mon pere.

ABDOLONIME.

Va, va, je te le pardonne. Je suis bien fâché aussi que tu le sois; j'aimerois mieux que tu fusses celui de quelque grand Seigneur, puisque je ne puis pas être grand Seigneur moi-même: mais tout cela est comme il peut; il

faut prendre patience. Du moins, ma fille, nous l'allons faire Capitaine, Hannon le fera entrer en cette qualité dans les Troupes d'Alexandre ; & comme ces Meſſieurs-là pillent & ravagent à gogo, il aura bientôt fait fortune.

NARBAL.

En ce cas-là, mon pere, je vous prierois bien de quitter votre jardin.

ABDOLONIME.

Quitter mes couches de melons, mes figuiers, & tout le reſte à quoi je dois la vie, & toute ma joie ! Non pas, non pas, je ne ſuis pas ſi ingrat ; mais ce n'eſt pas-là la queſtion. Barſine, il faut que tu parles à Eliſe, afin qu'elle faſſe agir ſon frere Hannon avec encore plus de vivacité. Narbal, tu vois que je m'intéreſſe à ton affaire, & que je ne laiſſe pas de bien entendre comment il faut la conduire. Adieu, mes enfans, je retourne à mon jardin, dont il y a long-temps que je ſuis ſorti, & qui a peut-être beſoin de ma préſence. Nous ne ſaurions nous paſſer l'un de l'autre, mon jardin & moi.

SCENE

SCENE QUATRIÉME.

NARBAL, BARSINE.

NARBAL.

NOus avons là un pere qui eſt aſſurément un homme de bien, un honnête homme; mais il eſt bien ſingulier.

BARSINE.

C'eſt la faute des autres s'il l'eſt. Ils devroient tous, s'ils avoient du bon ſens, être faits comme lui, & il ne ſeroit plus ſingulier.

NARBAL.

Certainement il n'a pas une certaine élévation de ſentimens.

BARSINE.

Que veux-tu dire avec ton élévation de ſentimens? Il n'y a point de Satrape à la Cour de Perſe, ni de Général à celle d'Alexandre, qui ne fît une baſſeſſe plutôt que lui. Ils en feroient,

tous tant qu'ils ſont, cent des mieux conditionnées pour le plus petit intérêt, & il n'en feroit pas la moindre pour une Couronne.

NARBAL.

Tu diras tout ce que tu voudras, ma ſœur, ce n'eſt point avoir les ſentimens élevés, que d'aimer tant ce malheureux jardin, & de s'y borner abſolument comme il fait. Pour moi j'y ſuis né ; mais par Jupiter, par Hercule, par tous les Dieux, je n'y mourrai pas. Aide-moi à devenir quelque choſe, ma chere ſœur, parle en ma faveur à Eliſe.

BARSINE.

Cela eſt arrêté, je le ferai, & de la bonne ſorte.

NARBAL.

Mais tâche à lui dire beaucoup de bien de moi.

BARSINE.

Je n'aurai pas beſoin d'un grand effort.

NARBAL.

Mais j'entens un certain bien....

BARSINE.

Comment un certain bien ?

NARBAL.

Oui.

BARSINE.

Ah ! malheureux, feroit-il poffible....

NARBAL.

Je te l'avoue, j'en fuis défefpéré ; mais il n'y a pas de reméde, j'y ai fait tout ce que j'ai pû. Ai-je tort, quand je voudrois être d'une naiffance confidérable, ou parvenir du moins à quelque rang ? Je ne ferois pas dans la cruelle fituation où je me trouve. Mais, après tout, Elife doit avoir entendu parler avantageufement de moi en plufieurs occafions, pendant tout le cours de notre Siége. Je fuis auffi-bien, ce me femble, de ma figure, que la plupart de nos jeunes gens les plus qualifiés de Sidon ; je n'ai point l'air de ma naiffance non plus que toi, ni que notre pere même qui a plus vécu dans l'obfcurité que nous. J'ai plus d'amour qu'on n'en a jamais eu, ma fœur : pourquoi m'ôter toute efpérance?

BARSINE.

Je ne te l'ôte point, je ne t'ai encore rien dit.

NARBAL.

Tu crois donc que je puis lever les yeux jusqu'à Elise ? Tu dis vrai. L'amour ne regarde pas de si près à l'égalité des conditions, & il a bien fait des assortimens plus extraordinaires.

BARSINE.

Je te répéte que je ne t'ai encore rien dit. Tu parles, tu répons ; je ne vois que trop l'état où tu es, & je te plains beaucoup. Tu sais quelle est la fierté d'Elise : peux-tu penser qu'elle s'abaissât jamais jusqu'à toi ? Tu veux aller servir dans l'Armée d'Alexandre ; va, & guéris-toi par l'éloignement.

NARBAL.

Je n'y veux aller que pour tâcher d'y faire des actions qui me rendent digne d'elle.

BARSINE.

Et bien, va les faire, & quand elles seront faites, nous verrons,

NARBAL.

Mais il faut auparavant qu'Elise ait quelque connoissance de mes sentimens pour elle ; ma chere sœur, c'est à toi de m'y servir, il n'est point question de me rien représenter.

BARSINE.

Je ne te puis rien promettre, car peut-être ne trouverois-je pas en un an l'occasion qu'il faudroit ; mais si je la trouve, je te servirai autant qu'il sera possible.

NARBAL.

Tu ne m'y parois pas aussi-bien disposée que je le desirois.

BARSINE.

En vérité tu te trompes. Va, & laisse-moi faire.

SCENE CINQUIÉME.

BARSINE.

JE n'entrois que foiblement dans toutes ses vûes d'ambition, & je sens que son malheureux amour m'intéresse beaucoup davantage. Hélas! je ne sai que trop quelle est la cause de cette différence. Mais me voici seule, & Agenor ne vient point. Il est vrai qu'il n'a pas encore beaucoup manqué. Ah! je le vois.

SCENE SIXIÉME.

AGENOR, BARSINE.

AGENOR.

ME voici donc arrivé, aimable Barsine, au moment que j'attens depuis deux jours entiers, que je desirois avec tant d'ardeur. Quel supplice d'être ici en même lieu que vous,

& de ne vous voir ſeule que ſi rarement ; d'être obligé de vous parler ſans ceſſe avec une indifférence dont mon cœur me refuſe toutes les expreſſions ; de chercher toujours vos regards, & de craindre toujours de les rencontrer! Non, vous ne concevés point aſſés la cruelle violence que je me fais.

BARSINE.

Vous ètes trop injuſte. Eſt-ce que dans ces occaſions-là je vous parle, moi, comme je voudrois? Eſt-ce que j'agis naturellement ? Je vous aſſure que quoique je ſois fille, il n'y auroit rien au monde que j'aimaſſe tant que de ne point jouer la comédie, & de dire tout ce que j'ai dans le cœur.

AGENOR.

Y gagnerois-je quelque choſe ?

BARSINE.

Oh ! que vous n'en doutés pas! Dès que j'ai été ſenſible à votre amour, ne vous l'ai-je pas avoué, ou à peu près avoué ? Je ne ſuis que trop vraie, & n'entens que trop peu tout le petit manége de diſſimulation des femmes.

AGENOR.

Et c'eſt une des choſes que j'adore le plus en vous, belle Barſine : quelle comparaiſon de vous aux autres! Mais je veux imiter votre franchiſe, & vous déclarer nettement que pendant les deux jours que j'ai eu à faire des réfléxions, j'ai pris la réſolution de vous déſobéir, de ſortir de l'état où je ſuis, d'aller me déclarer à Abdolonime, & vous demander à lui.

BARSINE.

Ah! ſi vous m'aimés, ne le faites pas, Agenor.

AGENOR.

Eſt-ce que mon empreſſement vous déplaît?

BARSINE.

Oui, il me déplaît.

AGENOR.

Il vous déplaît?

BARSINE.

Non, il ne me déplaît point, puiſ-

qu'il faut vous le dire ; mais je ne veux pourtant pas le ſuivre. Vous ſavés aſſés mes raiſons. Nos naiſſances & nos fortunes ſont trop diſproportionnées ; je veux être bien ſûre que vous ne vous repentirés pas un jour d'un mariage ſi inégal, & je ne vous ai pas encore aſſés éprouvé. Repréſentés-vous bien que vous êtes un des premiers Citoyens de Sidon, & que moi je ne ſuis que la fille d'un Jardinier ; que vos parens, vos amis, tout Sidon me reprochera à vous; que la gloire que vous venés d'acquérir pendant le Siége....

AGENOR.

Je ne puis vous laiſſer pourſuivre un diſcours qui offenſe tout ce que j'ai de plus cher au monde. Non, non, votre beauté, & ne parlons pas même de la beauté, ſi vous ne voulés, les qualités de votre eſprit & de votre ame que le monde commence à connoître, & qu'il connoîtra encore mieux, juſtifieront aſſés mon choix. Que dis-je juſtifier? Le feront louer, le feront envier des plus orgueilleux, des plus entêtés de leur rang.

BARSINE.

Je m'aſſure bien du moins que ma conduite à votre égard, mes ſentimens pour vous n'entreroient pour rien dans les reproches qu'on vous feroit ; mais croyés-moi, on vous en feroit encore ; & s'ils vous faiſoient la moindre impreſſion, que deviendrois-je, grands Dieux ? Je ne me ſens point de courage pour ſoutenir un ſi affreux malheur.

AGENOR.

Quelle opinion vous avés de moi! Eſt-ce là tout ce que j'ai mérité par un amour ſi tendre ?

BARSINE.

Il faut que j'aie eu bonne opinion de vous, pour me réſoudre ſeulement à vous écouter ; j'ai cru que vous pouviés être capable de préférer aux avantages de la naiſſance & de la fortune un caractére qui vous conviendroit, de la fidélité, de la tendreſſe ; je l'ai cru d'autant plus facilement, que je ſens en moi de quoi en faire autant ; je ne balancerois pas un moment entre ce que j'ai-

merois & un Trône : & que ne ſuis-je en votre place pour vous le prouver! Que ne puis-je....

AGENOR.

Adorable Barſine, vous me tranſportés de joie ; je meurs d'impatience de faire voir à tout le monde combien je ſuis touché d'un caractére tel que le vôtre ; c'eſt par vanité, auſſi-bien que par amour, que je veux m'unir à vous. Loin de craindre des reproches, c'eſt de la gloire que je cherche.

BARSINE.

Ce que je viens de vous dire vous tranſporte trop. Ce n'eſt qu'un diſcours qui ne peut jamais avoir d'exécution, qui ne m'engage à rien, & que pourroit vous tenir, auſſi-bien que moi, une perſonne artificieuſe qui voudroit vous enflammer encore ; ne comptés cela pour rien. Je ſai ce que je ſerois capable de faire pour vous, je ſai quelle ſeroit la fermeté de mes ſentimens ; je ſuis bien ſûre de moi ; mais je crains de ne l'être pas encore autant de vous, & j'attens que je le ſois, pour vous permettre de me demander à mon pere, de qui

vous aurés l'aveu dans l'inſtant. Je veux que vous ayés eu tout le temps de faire vos réfléxions ſur une démarche auſſi hardie que celle de m'épouſer.

AGENOR.

Toutes mes réfléxions ſont faites, & elles ſont toutes pour vous.

BARSINE.

Je veux vous laiſſer le loiſir de faire auſſi les réfléxions contraires ; elles viendront peut-être à leur tour.

AGENOR.

Je les cherche moi-même, & je ne les trouve point. Où voulés-vous que je les prenne ? Je vous en fais juge vous-même ; mais parlés-moi de bonne foi ; dites-moi ce que je vois en vous qui ne doive pas me charmer, me ravir, me combler d'amour.

BARSINE.

Vous me faites bien repentir d'avoir été trop ſincére avec vous. Si je vous avois caché ce qui eſt dans mon cœur, vous ne feriés pas en droit de me preſſer tant, & je vous éprouverois bien plus

à mon aiſe ; mais n'importe, vous n'en ſerés pas plus avancé. Je vous ai laiſſé connoître mes ſentimens ; je ſai que le plaiſir d'être aimé vous donne plus de paſſion que vous n'en euſſiés eu peut-être ſans cela ; je vous en éprouverai avec plus de rigueur, & plus long-temps.

AGENOR.

Mais pendant ce temps-là, il me viendra des Rivaux.

BARSINE.

Des Rivaux ! Vous m'offenſés, Agenor.

AGENOR.

Je tremble que Hannon ne le ſoit déja.

BARSINE.

Il ne m'a jamais rien dit ; & d'ailleurs je vous garantis qu'il ne ſeroit pas homme à vouloir, comme vous, épouſer la fille d'un Jardinier.

AGENOR.

Mais je m'apperçois que de jour en jour il vous regarde avec plus d'attention, & je démêle de l'amour dans ſes

regards. De plus, il ne me parle jamais de vous ; & comme je ne lui en parle pas non plus, & que je ſai pourquoi, cela m'eſt ſuſpect.

BARSINE.

Je n'ai que faire d'entrer dans des diſcuſſions ſi délicates, elles ne vous intéreſſent en aucune façon. Adieu, Agenor, il y a peut être déja trop long-temps que nous ſommes enſemble, on ſe douteroit de notre intelligence.

AGENOR.

Encore un mot, de grace. Ce miſtere-là même que vous voulés qui ſoit obſervé avec tant de ſoin, croyés-vous qu'il puiſſe durer encore long-temps ?

BARSINE.

Il faut bien qu'il dure. Je conſens à vous écouter ſans en avoir parlé à mon pere, parce que je ne veux pas pour votre honneur que perſonne ſache que vous m'ayés aimée juſqu'au moment que je me réſoudrai à être à vous ; & que s'il arrivoit que je ne m'y réſoluſſe pas, je croirois vous laiſſer une tache. Continuons à nous conduire

comme nous avons commencé, il y va trop de votre intérêt.

AGENOR.

Et bien, je vous avertis que dans le fond de mon cœur je ne crains point que ce secret-là éclate ; que je ne me contrains, autant que je fais pour le garder, que par soumission pour vous ; que malgré tous nos soins, ou Hannon, ou Elise, ou quelqu'un enfin le découvrira ; que vous avés tout à craindre des traits involontaires de passion qui m'échaperont, de mes yeux qui me trahiront, de mon attention indispensable pour vous, de mon empressement invincible à vous chercher : & ne vaudroit-il pas mieux sortir d'une situation si cruelle & si dangereuse, où vous ne nous retenés que par un vain scrupule ? Cruelle Barsine, pourquoi voulés-vous différer tout le bonheur de ma vie ? Vous me flattiés de quelque sensibilité pour mon amour. Hélas ! quelle sensibilité !

BARSINE.

Vous abusés de ma foiblesse pour vous. Adieu, Agenor, faites ce que vous voudrés.

AGENOR.

Ah! je ſuis le plus heureux de tous les hommes. Je cours chés Abdolonime.



ACTE

ACTE SECOND.

SCENE PREMIERE.

ELISE, BARSINE.

ELISE.

TU m'en vois encore toute en colere. Il m'eſt venu remercier de ce qu'à ta priere j'ai bien voulu parler à mon frere pour lui ; je crois que ſon affaire ſe fera, & il en eſt dans un grand tranſport de joie.

BARSINE.

Il n'y a pas de mal à cela.

ELISE.

Non ; mais en me parlant du violent deſir qu'il a de s'élever, il m'a inſinué que ce n'étoit pas ſeulement l'ambition qui en étoit la cauſe, qu'il étoit ſuſceptible de certains ſentimens qui

ne ſerviroient qu'à le tourmenter, à moins qu'il ne fût dans quelque poſte qui lui donnât la hardieſſe de les découvrir.

BARSINE.

Il n'y a pas encore de mal.

ELISE.

Il y en a. Pourquoi me vient-il tenir de pareils diſcours ? Qu'ai-je affaire, moi, de ces certains ſentimens qu'il a, ou qu'il n'a pas ?

BARSINE.

Il eſt vrai qu'il auroit auſſi-bien fait de les garder ſans en rien dire ; mais au fond ce n'eſt qu'un diſcours mal placé.

ELISE.

Il étoit mal placé ; mais pourtant je ſuis bien trompée, s'il ne le plaçoit à deſſein. Quand il m'auroit voulu faire une déclaration d'amour, il ne m'auroit pas parlé d'une autre maniere, ni jetté des regards plus paſſionnés.

BARSINE.

Ah ! Madame.....

ELISE.

Cela eſt ainſi. Je ſai bien ce qui le rend ſi audacieux. Il eſt bien fait, ce garçon-là; car vous ètes une belle race, vous autres. Il a du courage, & il s'eſt fait une bonne réputation ; tout cela peut lui donner de la témérité.

BARSINE.

Elle feroit trop grande, ſi vous en étiés l'objet ; auſſi je ne le crois pas. Apparemment il a quelqu'autre paſſion qui eſt encore téméraire, quoiqu'elle le ſoit moins.

ELISE.

Eſt-ce que tu le ſais ?

BARSINE.

Non, mais je le préſume ſur tout ce qu'il vous a dit.

ELISE.

Si tu ne ſais pas poſitivement qu'il ait de l'amour pour quelqu'autre, c'eſt à moi qu'il en vouloit tout-à-l'heure. Comment te parle-t-il de moi, quand vous n'ètes que vous deux en pleine liberté?

BARSINE.

Ah! Madame, s'il ne tenoit qu'à cela, la chofe feroit bien furement décidée. Il vous trouve la plus charmante perfonne du monde, & la plus accomplie. Il ne parle de vous qu'avec une efpéce de tranfport. Je ne me fuis pourtant pas apperçue qu'il oubliât ce que nous fommes nés tous deux.

ELISE.

Je fuis véritablement fâchée que le Ciel ne vous ait pas mieux traités.

BARSINE.

Pour moi je ne me plains pas; je fuis plus glorieufe d'être fille d'un homme de bien tel qu'Abdolonime, que fi j'étois celle d'un Roi haï ou méprifé; mais lui, je crois qu'il aimeroit autant être fils d'un Roi à tout hafard.

ELISE.

Il penfe noblement, je lui en fai bon gré. Tu vois que je ne fuis pas injufte; mais avec tout cela il ne faut pas qu'il s'imagine qu'il n'y a qu'à venir faire des déclarations à des perfonnes comme moi.

BARSINE.

Je vous répons que je lui dirai bien tout ce qu'il mérite.

ELISE.

Non, il ne lui faut rien dire. Je n'ai eu garde de m'appliquer tout ſon beau diſcours, je n'y ai rien entendu ; je l'ai renvoyé fort froidement ; & à l'heure qu'il eſt, j'ignore ſon extravagance. N'oublie pas que je l'ignore au moins, tu irois lui faire une querelle qui gâteroit tout ; cela ne doit pas avoir laiſſé de trace. Mon frere vient, tu peux le ſolliciter encore pour Narbal.

SCENE SECONDE.

HANNON, BARSINE.

HANNON.

JE ſuis ravi qu'elle me laiſſe ſeul avec vous, Barſine ; j'ai bien des choſes à vous dire, & des choſes qui vous ſurprendront certainement. Je vais fermer

la porte de ce ſalon, afin qu'on ne vienne point nous interrompre, & qu'on ne puiſſe nous écouter.

BARSINE.

Mais, Seigneur, cela n'eſt point du tout dans les régles.

HANNON.

Non, non, ne craignés rien. Vous ſavés qu'on n'a jamais manqué ici à la conſidération que demandent votre beauté & votre vertu; & d'ailleurs vous allés apprendre que je vous dois beaucoup de reſpect.

BARSINE.

Reſpect! Le mot eſt bien ſort; je vais ouvrir la porte.

HANNON.

Le mot de reſpect eſt très-ſérieux. Vous n'ètes pas ce que vous penſés, Barſine; vous vous croyés d'une naiſſance très-obſcure, & vous ètes du ſang des Rois de Sidon.

BARSINE.

Eh! Seigneur, quel plaiſir prenés-

vous à me venir conter de pareilles fables?

HANNON.

Ecoutés-moi, je vous prie, jusqu'au bout. J'ai toujours eu la passion d'étudier les généalogies, l'histoire des grandes Maisons, ne fût-ce que pour pouvoir dans les occasions réprimer la vanité de je ne sai combien de petits faux Seigneurs qui s'en font accroire. Je trouvois qu'il sortoit de la Maison royale de Sidon, il y a justement deux cens soixante-dix-sept ans, une branche qui disparoissoit, & que je ne voyois plus. J'ai été curieux de la suivre, s'il étoit possible, & à force de déterrer de vieux actes avec beaucoup de peine, je la tenois, mais non pas encore tout-à-fait, lorsque notre dernier Roi Straton a été tué dans le Siége sans laisser nulle postérité. La circonstance étoit pressante; j'ai redoublé mes recherches, & enfin j'ai retrouvé ma branche en entier: Abdolonime est le seul qui en reste; car je ne vous compte pas, vous qui ètes ses enfans. Pour plus d'assurance, je lui ai demandé aujourd'hui le nom de son pere & de son grand-pere; il m'a dit

juftement ceux qu'il me falloit. Tout eft bien prouvé par de bons titres que j'ai entre les mains.

BARSINE.

Je demeure interdite de furprife. Seigneur, parlés-vous férieufement ?

HANNON.

Très-férieufement. Depuis la prife de notre Ville, Epheftion, qui eft demeuré ici pour régler tout, a fongé à nous donner un Roi qui releveroit d'Alexandre, parce que les Sidoniens font extrêmement attachés au Gouvernement royal. Comme ma recherche n'étoit pas encore entierement finie, & que je craignois qu'Epheftion ne choisît trop vîte un Roi, j'ai fous-main répandu le bruit qu'il reftoit une branche inconnue de la Maifon royale de Sidon. Nos anciennes Loix défendent qu'on prenne jamais des Rois hors de cette Maifon, tant qu'elle fubfiftera. Epheftion a bien voulu y avoir égard, & attendre. Les bruits les plus vrais fe chargent toujours de mille fauffetés ; on s'eft avifé de dire, fans nul fondement, que cette branche inconnue étoit

à

à Carthage, & on eſt prêt d'y envoyer. J'ai eu le loiſir de finir mes preuves, & en les portant dès aujourd'hui à Epheſtion, tout eſt fait, Abdolonime eſt Roi.

BARSINE.

Je demeure dans le ſilence, parce que je ne trouve point d'expreſſions dignes de ce que vous faites pour nous. Comment vous remercier d'un Trône que vous nous donnés? Eſt-ce un bienfait dont on puiſſe s'acquitter par des paroles?

HANNON.

Je vous avoue que je ſuis ravi que ce ſoit moi qui rende à Abdolonime ſa naiſſance & ſon rang, & qui remette ſa vertu & vos charmes dans la place qui leur étoit dûe; j'eſpere auſſi que Narbal ne ſera pas mécontent de moi.

BARSINE.

Seigneur, il en mourra de plaiſir; pour moi, que l'ambition ne poſſede pas tant, je me ſens une autre eſpéce de joie. Dans l'état où j'étois, j'ai reçu mille marques de bonté; j'ai été chargée de mille obligations que je ne pou-

vois jamais reconnoître; Elise, principalement, m'en a comblée. Maintenant que je me trouve, en vérité je n'ose encore dire Princesse, je ne puis en prononcer le mot; enfin dans le nouvel état où vous me mettés, je pourrai m'acquitter de ce que je devois, & prouver combien je ressentois vivement ce qu'on faisoit pour moi; j'en suis dans un transport que je ne puis vous exprimer.

HANNON.

Que vous me charmés d'avoir l'ame si bien faite & si reconnoissante! Je puis donc vous dire qu'il y a long-temps que je vous observe chés ma sœur, & que je suis toujours plus vivement touché de vos charmes & de votre mérite; je voyois souvent en vous des preuves de cette naissance que je soupçonnois, & peut-être que, sans rien découvrir, j'ai un peu contribué aux égards que ma sœur a eus pour vous. Je ne vous ai point prévenue par de petits soins, par des procédés ordinaires d'Amant; j'ai attendu à me déclarer à vous-même que je pusse vous apporter une Couronne pour Abdolonime.

BARSINE.

Seigneur....

HANNON.

Vous vous troublés! Qu'eſt devenue cette reconnoiſſance que vous me vantiés dans le moment? Je conviens du prix dont eſt votre main : & qui le ſent comme moi? Mais trouvés-vous que je vous demande trop, en vous la demandant pour récompenſe d'une Couronne? Ou croyés-vous ne me plus rien devoir, depuis que vous ſavés que je vous aime?

BARSINE.

Seigneur, j'ai cru que ce n'étoit que par générosité que vous vouliés rendre à une famille entierement déchue ſes droits & ſon premier éclat; mais quel qu'ait été votre motif, nous vous devrons toujours infiniment. Sur l'engagement que vous me propoſés, je n'ai rien à vous répondre; c'eſt à mon pere à diſpoſer de moi.

HANNON.

Il vous aime paſſionnément, & ne

voudra que ce que vous voudrés.

BARSINE.

Il pourra avoir des raiſons particulieres, ſur-tout quand il ſera Roi....

HANNON.

Ne vous flattés pas qu'il le ſoit, ſi vous ne le déterminés à vous unir à moi. J'ai ſeul les titres de votre naiſſance ; vous n'ètes rien ſi je ne les montre, & je ne les montre qu'à cette condition.

BARSINE.

Seigneur, vous ne m'aimés point, vous voulés être gendre d'un Roi.

HANNON.

J'ai cru, quand je ſuis venu vous parler, que vous n'aimiés rien ; votre embarras commençoit à me faire ſoupçonner que vous aimiés en ſecret ; mais je le vois ſûrement, puiſque vous vous emportés contre moi. Ingrate que vous ètes, voilà donc le prix.... Mais je ne veux ni vous faire des reproches, ni approfondir un miſtere que vous me déſavoueriés. Ou je vous enleverai à

mon Rival, ou vous demeurerés ce que vous ètes; votre ſort dépend de vous; choiſiſſés entre être la fille d'un Jardinier ou d'un Roi. J'attens votre réponſe. Juſque-là je garde un profond ſilence, & le garderai toujours ſi vous m'y obligés.

SCENE TROISIÉME.

BARSINE.

DAns quel trouble, dans quelle agitation je demeure! Quelle joie j'ai d'abord ſentie de pouvoir annoncer à Agenor ce que j'étois, & de récompenſer la généroſité de ſon amour en lui donnant la fille d'un Roi, au lieu de la malheureuſe Barſine qu'il devoit épouſer! Mais je ne puis plus être fille d'un Roi qu'à une condition que je déteſte; tout eſt changé, tout eſt renverſé, tout eſt tombé dans une confuſion où je ne vois plus rien. Je ne ſai ni quel parti j'ai à prendre, ni ce que le ſort peut me préparer; toutes mes penſées ſont en déſordre, & j'entrevois

ſeulement des ſuites funeſtes, & des malheurs qui m'accableront. Fatale naiſſance, que ne t'ai-je toujours connue, ou toujours ignorée ? Agenor a-t-il vû mon pere ? Oui, ſans doute. Mais quand il l'aura vû, quand il m'aura obtenue de lui, puis-je m'aſſurer ſur rien ? Je ne puis plus répondre que de mes ſentimens pour Agenor ; tout le reſte eſt incertain, & abandonné à la fortune. O Dieux ! je ne crois pas m'être rendue digne de vos rigueurs. Dieux ! ſecourés-moi. Quelqu'un vient ; hélas ! ce n'eſt pas Agenor, à qui j'aurois tant de beſoin d'apprendre ma triſte ſituation : c'eſt Narbal ; quel horrible contre-temps !

SCENE QUATRIÉME.

BARSINE, NARBAL.

NARBAL.

MA ſœur, je viens de voir Hannon qui ſortoit d'avec toi aſſés ému, à ce qu'il m'a ſemblé. Je le conjurois avec inſtance de vouloir bien

s'intéresser pour moi, & lui représentois que toute ma fortune dépendoit de lui. Il m'a quitté brusquement, en me disant, ne me tourmentés point sur votre fortune, elle dépend de votre sœur, adressés-vous à elle.

BARSINE.

Il se moquoit; il a voulu se défaire de toi, parce que tu l'importunois. Aussi tu es insuportable, & tu persécutes toujours les gens, à les désesperer.

NARBAL.

Ce n'est que par les persécutions que l'on obtient, & je persécuterai tant, que j'obtiendrai. Mais j'entens bien ce que Hannon m'a voulu dire, & tu prétens en vain me le cacher. Assurément il t'aime, il vient de te parler d'amour, & s'il vouloit t'épouser, ce seroit un furieux avantage pour moi en toutes façons. Combien cela m'approcheroit d'Elise! Ne pourrois-tu pas même exiger de Hannon un double mariage?

BARSINE.

Oh que tu vas vîte, mon pauvre frere!

NARBAL.

Les affaires vont quelquefois bien vîte aussi, & celle-ci peut être de cette nature. Je t'avouerai que comme j'ai cru que le secours que tu me prêterois auprès d'Elise étoit incertain, & seroit lent pour le moins, je lui ai parlé moi-même d'une maniere à lui faire entendre ce que je sens pour elle, & je ne m'en repens point.

BARSINE.

Comment, elle t'a bien reçu ?

NARBAL.

Oui, elle ne m'a rien dit; c'est beaucoup qu'un premier pas dans une passion de cette espéce. Je compte que le plus difficile en est fait.

BARSINE.

Si elle ne t'a rien dit, c'est qu'elle ne t'a pas entendu. Elle ne t'a pas cru assés fou pour oser lui parler d'amour.

NARBAL.

Je parierois qu'elle m'a entendu. Je

n'en ai pas de preuves bien ſûres, mais j'en ſuis pourtant ſûr.

BARSINE.

Et bien, ſi elle t'a entendu, elle aura conté ta folie à ſon frere, & il te renvoye à moi par raillerie, afin que je te ſerve dans ta belle paſſion; c'eſt-là ce qu'il aura voulu dire.

NARBAL.

Tu veux me donner le change, & je ne le prends pas. Il ne tient qu'à toi de nous tirer tous de l'obſcurité & de la baſſeſſe où nous ſommes. Eſt-il poſſible que tu en déliberes un inſtant? Tu n'as peut-être pas de goût pour Hannon, je le veux; mais eſt-ce par goût que l'on fait de grands établiſſemens ſi avantageux à toute une famille? C'eſt ton propre intérêt que je te repréſente. Veux-tu être toute ta vie une ſuivante d'Eliſe, pendant que tu peux être une des premieres Dames de Sidon? Et moi, te ſuis-je ſi indifférent? As-tu ſi peu d'amitié pour moi, que tu refuſes une élévation qui feroit auſſi la mienne, & qui me mettroit en droit de prétendre à Eliſe?

BARSINE.

Mais ſur quoi eſt fondé tout ce beau diſcours ?

NARBAL.

Sur ce que Hannon t'a fait des propoſitions.

BARSINE.

Et s'il m'en faiſoit d'une certaine eſpéce qui convinſſent à la condition où je ſuis née, mais qui ne me convinſſent pas à moi ?

NARBAL.

Il ne faudroit pas encore le refuſer tout-à-fait, mais l'engager inſenſiblement, & le mener enſuite plus loin.

BARSINE.

Tu es bien enragé !

NARBAL.

Je ſuis enragé, parce que j'ai de l'ambition, de grands ſentimens.

BARSINE.

Si tu n'as de grands ſentimens, tu as du moins les ſentimens des grands. Tu

ne te ſoucies point comment tu arrives à tes fins, & tu n'aimes que toi.

NARBAL.

Ma ſœur, tu as de l'humeur dans ce moment-ci, je ne te trouve point ta douceur ordinaire. Cela me confirme encore dans la penſée que Hannon t'a dit quelque choſe.

BARSINE.

Il m'a dit, il ne m'a point dit, ce n'eſt point ton affaire.

NARBAL.

Mais, ma ſœur, ſonge bien ....

BARSINE.

Va, laiſſe-moi en repos, tu m'impatientes.

SCENE CINQUIÉME.

AGENOR, BARSINE.

BARSINE.

VOilà Narbal qui ſort d'ici, & nous obſerve; allés, Agenor, ne me parlés point.

AGENOR.

Quoi ! vous ne voulés pas ſavoir que je ſuis tranſporté de joie ; qu'Abdolonime vous accorde à moi ?

BARSINE.

Hélas !

AGENOR.

Que veut dire un ſoupir ſi triſte ? Ah ! que vous m'allarmés !

BARSINE.

Je ſuis au déſeſpoir. Ne me ſuivés point, & tâchés de me rejoindre au plutôt.

SCENE SIXIÉME.

AGENOR.

QUel coup imprévû ! Je ſuis au comble de mes vœux ; je crois que Barſine va partager mon bonheur ; & quand je lui en apprens la nouvelle, elle me dit qu'elle eſt au déſeſpoir ! Je

ne puis me défier de ſa conſtance, non, je ne le puis. Mais il eſt donc arrivé à mon amour quelqu'autre malheur auſſi affreux ? Que ſeroit-ce, ô Ciel ! que ſeroit-ce ? Je n'imagine rien, & n'en ſuis que plus agité. Quel tourment, quel effroyable tourment juſqu'à l'inſtant où je pourrai lui parler ! Et dans cet inſtant que j'aurai tant deſiré, j'apprendrai ſans doute ma mort. Où dois-je, en l'attendant, porter mes pas & mon inquiétude ? Où trouverai-je l'occaſion de parler en ſecret à Barſine ?



ACTE TROISIÉME.

SCENE PREMIERE.

ABDOLONIME, BARSINE.

ABDOLONIME.

IL me ſemble que je rêve, ou que tu me fais un conte à dormir de bout. Je ſuis né Prince, & je pourrois être Roi de Sidon ! Mais, ma fille, es-tu bien aſſurée que tout cela ſoit vrai ?

BARSINE.

Je vous rapporte bien exactement, mon pere, tout ce que Hannon m'a dit. Comptés que vous ſavés notre converſation comme ſi vous y aviés été préſent ; j'en ſuis embarraſſée, affligée au dernier point, & je ſuis venue prendre vos ordres, afin qu'ils me réglent une conduite, & que je ſache à quoi

m'en tenir. Je n'aurai plus de peine à rien, quand je vous obéirai.

ABDOLONIME.

Pourquoi es-tu ſi affligée, ſi embarraſſée ?

BARSINE.

Vous m'avés promiſe à Agenor, & Hannon vient traverſer tout ce qui faiſoit le bonheur d'Agenor & le mien; car vous ſavés que j'ai été touchée de ſon amour.

ABDOLONIME.

Il eſt vrai que cela eſt ridicule à Hannon; que ne dit-il ce qu'il ſait franchement, ſans barguigner; & puis on l'épouſera ſi on veut. Je n'aime point toutes ces lanterneries-là.

BARSINE.

Il eſt bien aiſé de voir quel a été le fond de ſa conduite. Je lui plaiſois peut-être un peu; il n'avoit pas un amour dont il ne fût bien le maître, & il ne m'en a rien découvert qu'il n'ait été bien ſûr de ne ſe pas méſallier, & au

contraire d'être gendre d'un Roi. Pour Agenor .....

ABDOLONIME.

Je te vois venir.

BARSINE.

Eh! voyés, mon cher pere, eſt-ce que je prétens vous rien cacher? Je veux ſeulement que vous ſachiés que tout me parle pour Agenor, & rien pour Hannon; que je n'ai pû ne pas ſentir la reconnoiſſance que je devois à l'un, & que je n'en dois aucune à l'autre.

ABDOLONIME.

Quand tu lui en devrois auſſi, il n'en ſeroit peut-être guére mieux auprès de toi.

BARSINE.

Non, non, ſi je n'avois que de l'amour pour Agenor, & que je duſſe une certaine reconnoiſſance à Hannon, Hannon l'emporteroit, je m'en flatte du moins; mais je n'en ſuis pas là. Mon pere, ſi vous ſaviés quelle eſt la paſſion d'Agenor pour moi, avec quels égards, avec quel

quel extrême reſpect il m'a toujours traitée, moi qu'il ne croyoit être que Barſine ! Il m'auroit preſque fait deviner que j'étois née Princeſſe. Mais je ne veux pas vous toucher trop en vous repréſentant ſes procédés & ſon caractere. Je ſai combien vous m'aimés, & vous auriés trop d'attention à mes intérêts. Il s'agit des vôtres ; vous pouvés être Roi.

ABDOLONIME.

Non, je ne puis pas l'être, il faudroit que tu épouſaſſes Hannon ; je t'ai promiſe à Agenor, je n'irai pas manquer de parole.

BARSINE.

Il eſt queſtion d'un Trône.

ABDOLONIME.

D'un Trône, ſoit, il faut tenir ſa parole, voilà tout ce que je ſai ; & puis, pour te dire le vrai, je n'y ai pas grand regret à ce Trône. Je ſuis content comme un Roi dans mon jardin : c'eſt mal dit, comme un Roi ; car je crains bien que dès que je ſerois Roi, je ne fuſſe plus content. Notre dernier Roi Stra-

ton, qui étoit donc notre cousin, quelle vie a-t-il menée ? Ses Ministres le pilloient, & il n'avoit pas un sol ; ses Maîtresses le trompoient, & il n'osoit rien voir ; les Sidoniens le tourmentoient de leurs plaintes, & il n'y pouvoit rien faire ; & au bout de tout cela il vient un Alexandre qui vous lui rafle son Royaume sans cérémonie. Heureusement pour lui il a été tué dans le siége ; c'est ce qu'il a fait de mieux. Pour moi, pendant qu'il étoit si mal à son aise sur son Trône, j'étois dans mon jardin à travailler joyeusement, & à chanter tant que les jours duroient.

BARSINE.

J'admire votre grandeur d'ame, d'être si peu touché de ce qui fait la plus violente passion de tous les autres hommes.

ABDOLONIME.

Est-ce là de la grandeur d'ame ? J'en suis bien aise ; je n'ai pourtant pas été chercher cela bien loin. Je suis même ravi d'avoir donné ma parole ; car il est vrai que tout le monde fait grand cas de ces Trônes ; & à l'heure qu'il est qu'il

m'en feroit tombé un du Ciel, que je n'aurois eu qu'à ramaſſer, j'aurois peut-être eu peur de paſſer pour fou en le laiſſant là, & j'aurois été tenté de faire une ſotiſe; mais, Dieu merci, je ſuis bridé. Et toi, dans le fond de l'ame, n'as-tu point de regret de n'être point Princeſſe ? Car quoiqu'en épouſant Agenor, tu deviennes une des grandes Dames de Sidon, ils diſent pourtant tous qu'il y a bien de la différence entre une grande Dame & une Princeſſe.

BARSINE.

Plus il y en a, plus je ſuis ſatisfaite. Agenor s'abaiſſoit pour moi, & j'ai le bonheur, j'ai la gloire de m'abaiſſer pour lui. Je ne ſerai point Princeſſe, mais il ſaura que c'eſt pour lui que je ne le ſerai point.

ABDOLONIME.

Je ſuis ravi de te voir un ſi bon petit cœur, mon enfant; nous nous reſſemblons comme deux gouttes d'eau; j'en ferois autant à ta place. Certainement Agenor mérite qu'on en uſe bien avec lui. Mais il y a à tout ceci une difficulté.

S'il n'y avoit que toi & moi, l'affaire seroit bientôt finie; mais il y a ce diable de Narbal qui n'est pas de notre humeur. Si j'étois Roi, il seroit fils de Roi, il seroit Roi quelque jour, & cela seroit friand pour lui; prens garde que nous lui faisons grand tort.

BARSINE.

Il est vrai, mon pere, & j'en suis très-fâchée. Il y a long-temps que cette réfléxion me tourmente.

ABDOLONIME.

Après tout, il n'y a pas de remede, ma parole est donnée. Je me passe bien de la royauté; qu'il s'en passe aussi lui. Il se gâteroit peut-être, s'il étoit Roi, ou seulement fils de Roi; il en vaudra mieux de n'être qu'un simple Particulier, plus obligé à être honnête homme.

BARSINE.

Je puis toujours vous assurer que mon frere dans l'état de simple Particulier, recevroit de grands secours pour s'avancer. Sur ce qu'il soupçonnoit tantôt que Hannon m'aimoit, il me

pressoit vivement de l'épouser, regardant comme une fortune considérable pour lui, ou comme un degré à la fortune, d'être beau-frere de Hannon. Agenor n'est pas moins que Hannon; & vous ne devés pas douter que du caractere dont est Agenor, & après ce que vous & moi nous aurions fait pour lui, il n'aidât Narbal de tout son crédit, de tous ses amis; qu'il ne lui donnât son bien & son sang, s'il le falloit.

ABDOLONIME.

Cela est bon, & je compterai là-dessus. Je crois effectivement qu'Agenor sera un bon beau-frere, & que Narbal s'en trouvera bien. Je fais encore un raisonnement qui me met l'esprit en repos sur ce point-là; attens que je te le fasse comprendre. Il est impossible d'accorder ici tes intérêts & ceux de ton frere, & il faut que toi ou lui vous n'ayés pas votre compte. C'est toi, c'est ton joli minois qui nous fait Princes, car au fond ce n'est que cela. Hannon veut que nous le soyons, pour t'avoir; au diable le mot qu'il en eût dit sans toi. C'est donc toi qui fais le

grand personnage dans tout ceci ; c'est toi qu'il faut qui ayes ton compte plutôt que ton frere. Voilà qui est fait, je n'ai plus d'embarras ; va trouver Hannon, dis-lui que je lui suis bien obligé, mais que je ne puis manquer de parole, ni être Roi. Il ne dira mot, ni nous non plus, & tu épouseras Agenor dès aujourd'hui, si tu veux. Narbal ne saura rien, & nous garderons notre Principauté entre nous deux, & Agenor, sans en faire semblant ; nous en rirons quelquefois tous trois ensemble dans notre petit particulier.

BARSINE.

Ah ! mon pere, je me jette à vos genoux pour vous marquer ....

ABDOLONIME.

Tu me traites de Prince, je pense. Va, je ne suis que ton pere, & un pere qui t'aime bien tendrement.

SCENE SECONDE.

BARSINE.

QUel pere! quelle fortune que d'être ſa fille! & j'ai Agenor pour Amant, & je vais être unie à lui. Quel Trône pourroit jamais me rendre auſſi heureuſe?

SCENE TROISIÉME.

AGENOR, BARSINE.

BARSINE.

AGenor, vous voyés la perſonne du monde la plus contente. Notre bonheur étoit traverſé, & il ne l'eſt plus. Vous pouviés être allarmé de ce que je vous ai dit de l'amour de Hannon, dans le moment où j'ai pû vous parler en liberté. Il n'y a plus rien à craindre; je viens de voir mon pere,

il s'en tient à la parole qu'il vous a donnée, il veut que le ſecret de ſa naiſſance demeure ignoré, & je ſuis toujours à vous.

AGENOR.

Belle Princeſſe....

BARSINE.

Vous ne m'entendés donc point? Je ne ſerai point Princeſſe, mais je ſerai à vous.

AGENOR.

Ah! moins vous ſerés Princeſſe pour le reſte du monde, plus vous l'ètes pour moi. Vous me comblés de la plus vive joie qu'un Amant ait jamais reſſentie. Quoi! il eſt poſſible que je reçoive de ce que j'adore une preuve ſi rare & ſi héroïque de la plus parfaite tendreſſe?

BARSINE.

Je n'euſſe pas mérité vos ſentimens, ſi je n'avois été capable de les imiter. Vous vouliés bien vous unir à Barſine ſans naiſſance & ſans fortune. Il eſt bien

bien juste que pour vous en récompenser, Barsine se résolve à l'être toujours; & vous sacrifie le rang de Princesse. J'aime à demeurer dans la condition où j'ai commencé à vous plaire.

AGENOR.

Madame, car il m'est impossible de vous traiter autrement, vous surpassés bien tout ce que je faisois. Je ne perdois rien en vous épousant, je demeurois ce que je suis; mais vous perdés votre naissance en épousant Agenor; vous ne serés pas ce que vous devriés être.

BARSINE.

Vous exposiés pour moi votre gloire; la chose du monde la plus précieuse, & même vous l'exposés encore, puisque je ne serai pas connue. Il est vrai cependant que la satisfaction secrette de savoir qui je suis, doit vous soutenir; & moi-même, parce que je le sai, je ne me sens plus sur cela aucun scrupule.

AGENOR.

Vous en devés être bien éloignée. Mais moi, au milieu des plaisirs dont

je ſuis tranſporté, je ſens le regret de ne plus rien faire pour vous, de ne vous élever plus, & au contraire de vous abaiſſer infiniment.

BARSINE.

Vous vouliés que je vous duſſe tout, & moi je ſuis ravie que vous me deviés. Pourquoi faut-il que vous ayés tout l'avantage?

AGENOR.

Parce que c'eſt à moi à vous adorer; parce que le don de votre cœur eſt une grace que je ne puis jamais aſſés reconnoître; parce qu'il eſt d'un prix que vous ne ſavés pas vous-même. Vous ne ſauriés me rien devoir, & ce n'eſt point à vous à me ſacrifier vos intérêts. Au nom des Dieux, ſongés-y.

BARSINE.

Quand je n'étois que Barſine, je vous ai dit cent fois auſſi d'y ſonger; je vous répons à préſent ce que vous me répondiés. Plus j'y ſonge, plus je m'affermis dans ma réſolution.

AGENOR.

Vous me charmés, Madame, & cependant je me ſens toujours je ne ſai quoi qui s'oppoſe à une entiere ſatisfaction. Souffrés que je vous découvre toute mon ame. Je n'ai jamais aimé que vous, & je me flatte de vous avoir prouvé mon amour. Je ne vis que pour vous, je n'ai point de bonheur à eſpérer ſans vous ; mais je me reproche de vous coûter trop, je ne puis ſupporter la penſée que je vous prive de l'éclat de votre naiſſance. Ce ſentiment-là eſt en moi, preſque malgré moi ; c'eſt la délicateſſe de mon amour qui le produit, tout contraire qu'il eſt aux intérêts de mon amour.

BARSINE.

Vous voulés donc que j'aille dire à Hannon que je accepte ſa main ?

AGENOR.

Ah! plutôt mourir mille fois.

BARSINE.

Que voulés-vous donc enfin ?

AGENOR.

Vous dire tout ce que je ſens, m'en plaindre avec vous, vous demander conſeil à vous-même.

BARSINE.

Je vais auſſi vous en demander un. Mettons l'amour à part. Quelqu'un a eu pour moi un procédé généreux, dont j'ai été touchée; je puis à mon tour en avoir un pour lui, qui ſeroit encore plus généreux, ſi vous voulés; me conſeilleriés-vous d'en manquer l'occaſion?

AGENOR.

Il faut mourir d'amour à vos pieds, divine Princeſſe.

BARSINE.

Non, ſans amour, & uniquement par reconnoiſſance, ne ſerois-je pas obligée à ce que je fais?

AGENOR.

Mais moi que vous engagés à la plus

vive reconnoiſſance qui ait jamais été, je crains auſſi de manquer à ce que je vous dois. Je manque du moins à votre Maiſon, non pas à Abdolonime qui a l'ame aſſés grande pour mépriſer la royauté, mais à Narbal qui certainement ne la mépriſeroit pas.

BARSINE.

Narbal ne peut avoir de droit à la royauté que par Abdolonime; & Abdolonime qui y renonce pour lui, y renonce auſſi pour ſes enfans.

AGENOR.

Abdolonime eſt le maître de diſpoſer de leur deſtinée, mais je ſuis cauſe moi ſeul qu'il en diſpoſe à leur préjudice. Narbal ſeroit un jour mon Roi légitime, & je l'empêche de l'être. Puis-je lui ravir une Couronne qu'il étoit deſtiné à porter? Il l'ignore, je l'avoue, mais je le ferai vivre ſous la domination d'un Maître qui étoit naturellement ſon Sujet, & je le ſaurai. Il en eſſuyera peut-être des injuſtices, des vexations, & j'en ſerai coupable.

BARSINE.

S'il étoit Roi, il feroit peut-être auſſi des vexations & des injuſtices; il vaut mieux qu'il en eſſuye.

AGENOR.

Si vous n'approuvés pas mon ſcrupule, n'en parlons plus. Il eſt peut-être outré; mais un Amant que vous honorés de votre tendreſſe ne peut guére outrer la vertu. Il faut avant tout être digne de vous, s'il eſt poſſible; mais je ne puis mieux apprendre de perſonne que de vous, ſi ma délicateſſe eſt fondée ou non, & je ſerai trop heureux que vous m'y faſſiés renoncer.

BARSINE.

Non, non, elle n'eſt que trop fondée, & je ne la ſens que trop. Je me reproche même de ne l'avoir pas ſentie plutôt, quoique mon pere m'autorisât à n'y avoir point d'égard. Hélas! je ſai bien ce qui m'a ſéduite, & vous le devinés ſans peine; on n'aime point impunément.

AGENOR.

Vous en repentés-vous?

BARSINE.

Non, car je n'en ferai pas moins ce que je dois. Il faut inſtruire mon frere, au péril de tout ce qui pourra en arriver.

AGENOR.

Quoi! ne ſera-t-il point touché d'un procédé tel que le nôtre ? De plus, toute ma fortune ſera à lui plus qu'à moi.

BARSINE.

Quel dédommagement pour lui ! Il lui faudroit celle d'Alexandre. Nous riſquons tout, Agenor ; mes larmes qui coulent malgré moi, vous l'annoncent.

AGENOR.

Je ne puis les ſoutenir, & la cauſe qui les produit eſt ſi flatteuſe pour moi, que je n'oſe plus m'expoſer à aucun péril. J'ai eu trop de ſcrupule ſur Narbal ; ne parlons point.

BARSINE.

Il n'eſt plus temps de me le propoſer, vous m'avés trop éclairée ſur mes devoirs. Je veux bien que mes larmes

vous prouvent ma tendresse, mais je ne veux pas que vous m'en croyiés plus foible. Je vais trouver mon pere. Il faut du moins que ce soit lui qui annonce à mon frere la funeste nouvelle; peut-être son autorité l'amenera-t-elle à ce que nous desirons; je ne l'espere pourtant pas. Adieu, Agenor; si je vous perds, vous l'avés voulu, mais je ne vous en aimerai pas moins.

AGENOR.

Vous me pénétrés de douleur. Adorable Barsine, demeurés.

BARSINE.

Vous avés eu des sentimens qui ne sauroient me déplaire, quelque cruel qu'en puisse être l'effet. Cessons de nous affliger; il ne faut pas avoir regret à ce que coûte la vertu Adieu, ne me retenés point. Mais je vois Elise qui semble me chercher; allés, il ne faut pas qu'elle soupçonne rien. J'irai dans un moment chés mon pere.

AGENOR.

Ah! vous n'irés que trop tôt.

SCENE QUATRIÉME.

ELISE, BARSINE.

ELISE.

BArſine, j'ai une inquiétude que je viens te confier. Mon frere m'eſt venu parler de Narbal d'une certaine maniere où je n'entens rien. Il eſt venu de loin, il a pris des tours pour tomber enfin ſur Narbal. Il m'en a dit beaucoup de bien, en me cachant qu'il affectât d'en dire ; il m'a demandé même, le plus adroitement qu'il a pû, ce que j'en penſois, comment je le trouvois. Pourquoi tout cela ? Je ſuis trop ſûre de ta diſcrétion pour ſoupçonner que tu lui euſſes rien dit de ce qui s'eſt paſſé entre Narbal & moi.

BARSINE.

En honneur, Madame, pas un mot, un ſeul mot.

ELISE.

Il m'eſt venu une penſée ſur tout ce

discours entortillé qu'il m'a fait.

BARSINE.

Mais, Madame, pourquoi y pensés-vous tant ?

ELISE.

On est bien aise de pénétrer ce que les gens ont dans l'ame ; c'est une connoissance qui peut quelquefois être utile. J'ai pensé que Hannon pouvoit être amoureux de toi. S'il l'est, il te connoît trop pour songer à autre chose qu'à t'épouser, & peut-être en t'épousant voudroit-il me donner ton frere ; ce seroit-là bien de la mésalliance à la fois. Mais sait-on ce qui peut arriver de l'amour ?

BARSINE.

Madame, vous me faites envisager des choses qui me sont nouvelles, qui me frapent....

ELISE.

Elles te frapent beaucoup, Barsine, mais je doute qu'elles te soient nouvelles.

BARSINE.

En vérité, Madame, elles me le ſont, quoique je voye préſentement qu'elles tiennent à d'autres qui ne me le ſont pas. Je ne ſuis point propre à diſſimuler, tout ce que j'ai à cacher pour mes intérêts me peſe; cependant il ne m'eſt pas permis de vous parler avec toute la ſincérité que je vous devrois en toute autre occaſion. Peut-être un jour vous ſaurés tout, & vous ne me condamnerés pas. Je me flatte que vous ètes perſuadée de mon inviolable attachement pour vous; je vous dois infiniment, & je ne ſuis pas née ingrate. Je vous demande deux graces, qui peut-être vous paroîtront étranges; l'une de ne m'interroger point, ou de ſouffrir que je ne vous réponde pas; l'autre de permettre que je vous interroge moi, & de me répondre ſincérement. Comptés, je vous en ſupplie, qu'il y va de votre intérêt, & que quand tout vous ſera connu, s'il vient à l'être, vous ſerés contente de moi. Je ne me riſquerois pas à des événemens qui pourroient vous apprendre que je vous euſſe manqué le moins du monde.

ELISE.

Il y a ici quelque mistere fort enveloppé ; Barsine, je te promets tout ce que tu veux, interroges-moi.

BARSINE.

Si Hannon vous proposoit Narbal, que feriés-vous ?

ELISE.

Je le refuserois.

BARSINE.

Mais s'il vouloit vous y forcer ?

ELISE.

Il n'en a pas le droit, il n'est que mon frere.

BARSINE.

S'il vous en pressoit très-vivement ?

ELISE.

S'il m'en pressoit très-vivement ? Ce seroit donc toi qui l'exigerois ?

BARSINE.

Vous m'interrogés, Madame, & vous

vous en êtes ôté le pouvoir; mais je veux bien vous répondre que ni moi, ni personne du monde, ne l'exigeroit. S'il vous pressoit donc beaucoup?

ELISE.

Je ne puis pas te répondre bien précisément. L'autorité d'un frere que je dois fort considérer; que sai-je? D'autres circonstances que tu ne veux pas me dire, & qui seroient tournées d'une certaine façon; tout dépend beaucoup des circonstances.

BARSINE.

Vous n'avés donc pas une répugnance invincible pour Narbal?

ELISE.

Pourquoi l'aurois-je? C'est ton frere déja, & je t'aime beaucoup.

BARSINE.

Je répondrai à vos bontés, Madame; c'en est assés, je suis instruite de tout ce que j'ai à savoir. Laissés-moi agir, & soyés sûre que tout ce qui vous conviendra sera fait.

ELISE.

J'ai une queſtion à te faire, ſi cela ſe peut ſans ſortir de nos conventions. Sais-tu certainement ſi quand ton frere m'a parlé tantôt, il a prétendu me faire une déclaration ?

BARSINE.

En vérité, j'ai bien peur qu'il ne l'ait prétendu.

ELISE.

Adieu, Barſine, je te laiſſe. Souviens-toi des promeſſes que tu me fais.

SCENE CINQUIÉME.

BARSINE.

ELle aime Narbal, peut-être autant qu'elle en eſt aimée. Ah ! Narbal eſt trop intéreſſé à ſavoir qui il eſt, & je ne pourrois le lui laiſſer ignorer ſans trahiſon. Dieux ! dans quelle faute l'amour m'alloit faire tomber ! Je ne vois que trop les funeſtes ſuites qui m'attendent. Il eſt ſans doute du projet de

Hannon d'unir Elise & Narbal, & de donner sa sœur au fils d'un Roi dans le même temps qu'il en deviendra le gendre, & l'amour d'Elise & de Narbal ne s'accorde que trop bien avec ce projet. Quand Narbal se connoîtra, tout est perdu ; la reconnoissance que je dois à Elise, & dont il faudroit m'acquitter au péril de ma vie, se tournera encore contre moi. Je ne vois plus que des abîmes de maux ; mais il n'importe, il faut satisfaire à mes devoirs, & mourir contente de moi-même. Je suis sûre de l'être aussi d'Agenor, quoi qu'il arrive : & n'en sera-ce pas assés ?



ACTE QUATRIÉME.

SCENE PREMIERE.

ABDOLONIME, NARBAL.

NARBAL.

J'Avoue que je ne me ſens pas de joie. Je verrai mon pere ſur le Trône, & je ſerai Prince de Sidon ! Quelle différence de cette condition à celle d'un malheureux Soldat tel que j'étois ! Quel changement dans ma fortune ! Quel Dieu en auroit été cru, s'il me l'avoit prédit ?

ABDOLONIME.

Où prens-tu tout ce que tu dis-là ? Ne t'ai-je pas déclaré que je ne voulois point être Roi ?

NARBAL.

Non, Seigneur, vous n'y penſés pas.

ABDOLONIME.

Je ne ſuis point Seigneur, je ne ſuis qu'un Jardinier qui eſt ton pere, & j'y penſe.

NARBAL.

Encore une fois, Seigneur, vous n'y penſés pas. On ne refuſe point un Trône.

ABDOLONIME.

Que tu m'impatientes avec ton Seigneur & ton Trône! Je te répéte que je ne veux ni de l'un ni de l'autre.

NARBAL.

Vous en voudrés quand vous aurés fait un moment de réfléxion. Y a-t-il quelque comparaiſon de votre état préſent à celui où vous ſerés?

ABDOLONIME.

Non, il n'y en a pas; mais c'eſt mon état préſent qui a tout l'avantage.

NARBAL.

Eh! mon pere, ne tenés pas de ces diſcours-là, perſonne au monde ne penſe ainſi. Voyés les plus grands

hommes, ils raviſſent des Trônes plutôt que d'en manquer. Alexandre n'en avoit-il pas un par ſa naiſſance? Il en prend encore par-tout où il en trouve.

ABDOLONIME.

Ces grands hommes-là ſont de grands vauriens; & ton Alexandre n'eſt pas un bon homme.

NARBAL.

Soit. Mais vous, vous ne raviſſés point de Trône. Il s'en préſente un qui vous appartient, & vous n'avés qu'à l'accepter.

ABDOLONIME.

J'y ferois une belle figure. Les Sidoniens ſeroient les grenouilles de notre bon Eſope, & moi le ſoliveau. N'eſt-ce pas un métier comme un autre que la Royauté? N'y a-t-il pas quelque choſe à faire quand on eſt Roi? Et bien, je n'en ſai pas un mot.

NARBAL.

On a bientôt appris à faire tout ce que l'on veut.

ABDOLONIME.

J'en ſai aſſés pour ſavoir qu'on ne le fait pas, & puis je vois bien qu'il ne le faudroit pas non plus ; vraiment on feroit de belle beſogne, on mettroit tout ſens deſſus deſſous.

NARBAL.

Mais, mon pere, cela ne vous regarde point ; certainement vous n'abuſerés point de votre pouvoir, vous ſerés un très-bon Roi, & vous aurés le plaiſir d'être aimé de vos Peuples.

ABDOLONIME.

Cela me tenteroit plus que tout le reſte, quoiqu'il n'y fallût pourtant pas trop compter. Les Sidoniens ſont de méchantes bêtes, & ils pourroient bien ſe moquer de moi au lieu de m'aimer. Mais qu'ils m'aimaſſent ou ſe moquaſſent, il n'importe, je ne puis pas être Roi, puiſqu'il faudroit manquer de parole à Agenor.

NARBAL.

Voilà une belle difficulté.

ABDOLONIME.

Oui, elle eſt belle.

NARBAL.

Les Trônes ſont exceptés de toutes les paroles qu'on donne.

ABDOLONIME.

Et pourquoi ?

NARBAL.

Pourquoi ? Parce que ce ſont des Trônes, & que tout le monde en connoît le prix.

ABDOLONIME.

Il faudroit donc auſſi, ſelon mon goût, excepter les jardins. Mais je n'entens point ces exceptions-là, qui ſe font ſans qu'on les faſſe. C'eſt un malheur, ſi tu veux, que j'aie donné ma parole un moment avant que je ſuſſe que nous étions Princes ; mais je l'ai donnée, il en faut paſſer par-là.

NARBAL.

Mais ſi Agenor vous rend votre parole, vous n'avés plus rien à dire.

ABDOLONIME.

Il ne me la rendra pas, il eſt paſſion-

nément amoureux de ta sœur.

NARBAL.

Il ne vous la rendroit pas! Il auroit affaire à moi, tout Agenor qu'il est, & je vous répons que nous verrions beau jeu.

ABDOLONIME.

Voilà ce que je ne veux pas. Ma prétendue Royauté me tracasse déja plus qu'elle ne vaut, & tu acheverois bien de m'en dégoûter par tout ce vacarme-là.

NARBAL.

Et bien, mon pere, je vous promets que j'agirai avec toute la douceur possible; mais laissés-moi agir. Agenor est fort honnête homme, ma sœur est pleine de raison.

ABDOLONIME.

Elle n'en a que trop, la pauvre enfant. C'est elle qui a voulu que tu fusses instruit de tout ceci; elle a eu peur qu'on ne te fît tort en te le laissant ignorer.

NARBAL.

Vous voyés bien qu'elle se rend d'elle-

même à ce qui eſt raiſonnable.

ABDOLONIME.

Elle s'y rend en ſe déſeſpérant. Si tu l'avois vûe, elle te feroit pitié à toi-même. Elle ſeule nous fait Princes, afin que tu le ſaches; car ſans elle Hannon ne ſe ſeroit guére ſoucié d'aller déterrer notre naiſſance. Elle aime Agenor de tout ſon cœur, & en vérité elle le doit; & elle ſeroit la ſeule malheureuſe dans cette affaire-là! Non, cela n'eſt pas juſte.

NARBAL.

Il eſt juſte que vous ſoyés ce que vous ètes: une petite amourette de ma ſœur vous fera-t-elle perdre la Royauté? Mais puiſque l'amour vous touche tant, j'ai de l'amour auſſi. J'aime Eliſe, & je n'oſois me déclarer à elle, à cauſe de la grande diſtance qui étoit entre nous. Quand vous ſerés Roi, ce ſera tout le contraire, & Eliſe ne me refuſera pas.

ABDOLONIME.

Cela me plairoit aſſés, ce ſeroit un moyen de marquer à Hannon la reconnoiſſance que nous lui devrions, du

moins toi; car pour moi je ne lui aurois pas grande obligation, & la pauvre Barſine encore moins.

NARBAL.

Vous en revenés toujours à Barſine. Il n'y a que ſes intérêts qui vous touchent.

ABDOLONIME.

Elle le mérite bien; elle a les meilleurs ſentimens! Je me ſens tout glorieux d'être ſon pere.

NARBAL.

Je l'aime beaucoup auſſi, & je ſerois bien fâché de lui donner le moindre ſujet de plainte; mais laiſſés-moi faire, elle entendra raiſon, & Agenor & elle vous rendront votre parole.

ABDOLONIME.

Tu ne la violenteras pas au moins.

NARBAL.

Non, mon pere, non, je vous le promets. Je vous rends mille graces de ce que vous entrés enfin dans les intérêts d'un fils qui n'étoit pas indigne de votre

tendresse. Seigneur, car enfin vous allés l'être, je donnerois ma vie, tout mon sang.....

ABDOLONIME.

Mon pauvre garçon, j'ai peur que tu ne sois pas un trop bon Prince, tu en as trop d'envie; & si tu ne voulois que faire du bien aux autres, il me semble que tu ne t'en tourmenterois pas tant.

NARBAL.

Il faut faire du bien aux autres; mais il faut commencer par avoir ce qui nous est dû.

ABDOLONIME.

Ecoute, si tu me forces à être Roi, tu m'aideras à gouverner; car pour moi je suis persuadé que je n'y entendrai pas grand chose. Ce n'est qu'à cette condition-là que je puis accepter.

NARBAL.

Vous n'aurés pas besoin de mon secours; mais si vous jugés quelquefois que je vous puisse être utile, je serai toujours prêt à suivre vos ordres.

ABDO-

ABDOLONIME.

Quand je te parle de m'aider à gouverner, c'est que je soupçonne que dans la Royauté il y a bien du tracas. Je ne te laisserai pas passer tout ton temps à te divertir & à ne rien faire ; je t'avertis que je te ferai bien travailler, il me restera encore assés d'embarras.

NARBAL.

Je vous épargnerai tout celui que vous voudrés.

ABDOLONIME.

Et quand il faudra être méchant, tu le seras pour moi. Tu refuseras les uns & les autres, tu puniras ; les graces je les ferai bien tout seul. Adieu, retiens bien tout cela, sans quoi rien de fait.

NARBAL.

Ah ! j'apperçois Elise. Quel bonheur ! Je puis commencer à agir utilement auprès d'elle.

SCENE SECONDE.

ELISE, NARBAL.

NARBAL.

MAdame, je vous ai tenu tantôt des discours qui ont pû vous paroître audacieux, & vous offenser.

ELISE.

Vous ne m'en avés point tenu, Narbal; & si vous l'aviés fait, j'aurois bien sû vous répondre comme vous l'auriés mérité.

NARBAL.

Je vous en ai tenu, Madame, & j'avoue que j'étois alors trop téméraire.

ELISE.

Je ne les ai point entendus; mais je n'ai que faire de cette discussion. Allés, je vous abandonne aux reproches que vous vous ferés vous-même.

NARBAL.

Je ne m'en ferai point, Madame; je

vous ai fait entendre que je mourois d'amour pour vous.

ELISE.

Vous avés eu cette insolence?

NARBAL.

Elle est présentement justifiée.

ELISE.

Comment justifiée? Vous l'augmentés encore en y persistant. Vous voulés absolument m'avoir fait une offense que je ne pourrois vous pardonner.

NARBAL.

Daignés, Madame, m'écouter un moment sans colere. Je ne suis point ce que je vous paroissois alors, & ce que je vous parois encore, un malheureux soldat, fils d'un Jardinier. Ce Jardinier est de la race royale de Sidon; Hannon votre frere l'a découvert, & il en a entre les mains toutes les preuves.

ELISE.

Vous me donnés beaucoup à penser, Narbal. Attendés que je repasse dans ma tête de certaines choses que j'ai

entrevûes.......Oui, vous pourriés dire vrai.

NARBAL.

Rien n'eſt plus vrai, Madame. Je me ſentois toujours un cœur au-deſſus de ma condition apparente, & l'audace ſeule de vous aimer prouvoit ma naiſſance. Avec quel tranſport de joie j'apprens que je ne ſuis plus indigne de vous, & que je puis vous offrir l'eſpérance d'une Couronne! Tout ſeroit déja terminé, Abdolonime ſeroit Roi, vous pourriés monter à la place la plus proche du Trône, ſi ma ſœur épouſoit Hannon; il ne demande qu'elle pour prix de la bonté qu'il a de nous rendre notre naiſſance.

ELISE.

Ah! voilà le miſtere qu'elle me cachoit: & elle aime quelqu'un?

NARBAL.

Elle aime Agenor, à qui mon pere l'a malheureuſement promiſe. Vous avés, Madame, beaucoup de pouvoir ſur ſon eſprit, & les bontés que vous lui avés toujours marquées vous donnent des

droits sur elle ; faites-lui entendre ses véritables intérêts & ceux de sa famille. Vous servirés en même temps l'amour de Hannon, & je n'ose dire que vous-même ......

ELISE.

Ne parlons que de votre intérêt, il me fera assés bien agir. Je serai ravie de vous voir Prince de Sidon.

NARBAL.

J'ai le cœur pénétré de vôtre bonté, Madame. Mais permettés-moi de me plaindre de ce que vous n'agirés que par générosité. Si vous daigniés être un peu plus intéressée, si dans mon élévation vous vouliés bien envisager aussi quelqu'avantage pour vous, j'en serois & beaucoup plus satisfait, & même plus reconnoissant.

ELISE.

Vous ètes trop difficile à contenter depuis que vous ètes Prince. Vous ne l'ètes pas même encore assés, du moins vous n'ètes pas assés sûr de l'être pour avoir droit de me demander plus que ce que je ferai pour vous. Je suis encore

toute ſurpriſe de votre changement d'état ; laiſſés-moi le temps de m'y accoutumer.

NARBAL.

Quoi! vous doutés peut-être...,

ELISE.

Non, mais nous verrons ce qui arrivera.

NARBAL.

Ah! voici heureuſement Hannon qui vous rendra témoignage de tout.

SCENE TROISIÉME.

ELISE, NARBAL, HANNON.

NARBAL.

SEigneur, ayés la bonté d'atteſter à Eliſe que je ne lui impoſe pas. Mon pere Abdolonime n'eſt-il pas de la race royale de Sidon?

HANNON.

Abdolonime eſt de la race royale de Sidon ? Voici une nouvelle fort ſurprenante ; je vous en fais mon compliment.

NARBAL.

Comment, Seigneur ? Il ſemble que vous ne le ſachiés pas, & c'eſt par vous qu'on le ſait ; c'eſt vous qui vous ètes donné la peine ....

HANNON.

Ma ſœur, & où prend-il tout cela ?

ELISE.

Je n'en ſai rien ; mais il parle pourtant d'un air fort aſſuré.

NARBAL.

Je ſuis au déſeſpoir, je ne me poſſede pas. Madame, ayés la bonté de croire que je n'extravague point. Seigneur, je ſai tout. Si ma ſœur vous épouſe, mon pere eſt Roi, & il ne tiendra qu'à Eliſe d'être un jour Reine de Sidon. Pouvons-nous mieux marquer la reconnoiſſance que nous aurons pour vous ?

HANNON.

Le projet est beau, il ne s'agit que de savoir sur quoi vous le fondés. Allons, ma sœur, allons, il faut le laisser avec ses chimeres.

NARBAL.

Encore un mot, Seigneur, je vous en supplie. Je vois ce que c'est, vous ne voulés pas parler que vous ne soyiés sûr de ma sœur; mais vous allés l'être, & Elise même vient de me promettre qu'elle usera de tout son pouvoir sur elle.

HANNON.

Elise, Barsine, feront ce qu'elles voudront. Allons, ma sœur.

NARBAL.

Madame, je suis dans un chagrin mortel. Au nom des Dieux, ne croyés pas que j'aie pû . . . . .

ELISE.

Adieu, Narbal.

SCENE QUATRIÉME.

NARBAL.

QUel affront je viens de recevoir, & en préſence d'Eliſe ! J'en ſuis tranſporté de fureur. Je ne ſerois point Prince, & je redeviendrois Narbal ! Non, il n'eſt pas poſſible que tout ce qu'on m'a raconté ne ſoit qu'une fable. Mais il faut forcer le ſilence de Hannon, & détacher ma ſœur d'Agenor. Je ne ſai ſi je me flatte, il me ſemble qu'Eliſe n'eſt point mal diſpoſée pour moi, & que je n'en ſerois point maltraité ſi j'étois Prince. Elle vient de me dire : Adieu, Narbal, d'un certain ton qui ne me déſeſpere point. Quelle félicité ! Etre Prince & poſſeder Eliſe ! Il y faut parvenir à quelque prix que ce ſoit. Je vois Agenor, c'eſt lui principalement à qui j'ai affaire.

SCENE CINQUIÉME.

AGENOR, NARBAL.

NARBAL.

VOus ſavés qui je ſuis, Agenor ?

AGENOR.

Oui, je le ſai, & je doute que vous le ſuſſiés ſans moi.

NARBAL.

Ah ! permettés que je vous embraſſe ; car j'en puis préſentement prendre la liberté. Venés donc rendre témoignage à Hannon de ce que vous ſavés ; il affecte de n'en pas convenir.

AGENOR.

Vous n'y penſés pas, mon témoignage n'en ſeroit pas un. C'eſt Hannon ſeul qui a la clef de tout. Votre nouvel état vous tranſporte trop.

NARBAL.

Vous dites vrai, je vous en demande

pardon. Faites donc que Hannon sorte de son silence en épousant ma sœur.

AGENOR.

Quoi ! j'adore Barsine, & ce seroit moi qui lui ferois épouser mon Rival ! Pouvés-vous me le proposer ?

NARBAL.

Oui, je vous le propose, puisque c'est à cela qu'il tient qu'Abdolonime ne soit Roi, & moi fils de Roi.

AGENOR.

J'ai voulu qu'on vous apprît qui vous êtes ; car si je n'avois consulté que mes intérêts, vous deviés l'ignorer ; je connoissois bien votre caractere, & je savois à quel péril je m'exposois. Je l'ai voulu cependant ; & c'est ainsi que vous m'en payés ! Vous ne faites pas la moindre attention sur ce qui me regarde, après que je me suis sacrifié pour vous !

NARBAL.

On vous récompensera quand Abdolonime sera sur le Trône.

AGENOR.

Vous ne serés plus en état de me ré-

compenſer, j'aurai perdu Barſine. Ce ſeroit à préſent qu'il faudroit me récompenſer par une action généreuſe qui répondît à celle que j'oſe dire que j'ai faite, laiſſer Hannon dans ſon ſilence, me donner Barſine qui m'eſt promiſe, & accepter toute ma fortune que je vous offre avec joie.

NARBAL.

Je ne ſai que faire de votre fortune; quand je puis être fils de Roi, & peut-être Roi quelque jour. Vous convenés donc que vous empêchés ma ſœur d'accepter la main de Hannon? Je ſaurai bien la réduire; & quand je ſerai où je dois être, attendés-vous que je me ſouviendrai du paſſé.

AGENOR.

Vous m'embraſſiés tout-à-l'heure, & vous me menacés préſentement? Fuſſiés-vous Prince reconnu, vous n'iriés pas loin avec moi par cette voie-là. Mais je veux bien vous dire, en vous aſſurant que ce n'eſt point la crainte qui me fait parler, que je n'empêche point Barſine d'accepter la main de Hannon, & que je lui en ai repréſenté vivement

tous les avantages, & pour elle & pour vous.

NARBAL.

Ah! vous me charmés, Agenor; excusés quelque leger emportement, dont vous devés trouver vous-même la cause assés légitime.

AGENOR.

Mais je veux vous dire en même-temps que Barsine est plus généreuse que vous, & plus touchée de mes procédés.

NARBAL.

Nous mettrons sa générosité à la raison, pourvû que vous m'aidiés, & que nous agissions de concert. Agenor, je vous en aurai une obligation éternelle, & je serai toute ma vie dévoué à toutes vos volontés. Déclarés à ma soeur que vous renoncés à elle absolument.

AGENOR.

Voilà ce que je ne lui déclarerai jamais.

NARBAL.

Qu'est-ce donc que cette grande gé-

nérosité que vous vantés tant?

AGENOR.

Je vois bien que vous n'en voulés que dans les autres, & qu'elle n'y peut être poussée trop loin. Mais moi je n'en ai pas jusque-là.

NARBAL.

Si vous ne voulés pas faire cette déclaration à ma sœur, je vous déclare moi.....

AGENOR.

Ne revenés point à la menace, vous ne me feriés pas peur. Ecoutés-moi bien. Je n'abuserai point de ce que Barsine croit me devoir, pour exiger d'elle un trop grand sacrifice; elle est absolument maîtresse de prendre son parti. Il y en a un dont je mourrai; mais il n'importe, elle peut le prendre. Si elle prend l'autre, j'attendrai votre colere. Je vous conseille de lui laisser la même liberté, & vous le devés, si vous ne voulés pas être envers elle, & même envers moi, d'une ingratitude inexcusable. Je vous parle sincérement, au hasard de ce qui pourra en arriver, si vous ètes jamais mon maître. Adieu.

NARBAL.

Vous vous en tiendrés exactement à ce que vous venés de me dire?

AGENOR.

Oui, je vous le promets.

NARBAL.

Voilà déja un grand point de gagné; il ne me reste plus qu'à voir ma sœur.



ACTE CINQUIÉME.

SCENE PREMIERE.

AGENOR.

QUoi ! je ne puis voir Barsine ! Elle s'est enfermée après avoir vû Narbal en présence d'Abdolonime. Ah ! je ne devine que trop quel a été le résultat de ce fatal entretien ; elle a cedé aux instances de Narbal, elle se donne à Hannon ; & cette douleur qui lui a fait chercher la solitude, marque assés combien elle s'étoit fait d'effort. J'y reconnois sa tendresse pour moi, dont je ne puis pas un moment être en doute ; mais enfin elle a cedé, & je la perds. Puis-je m'en plaindre ? N'a-t-elle pas fait ce qu'elle a dû, ce que je lui ai moi-même inspiré ? Elle l'a dû, je le lui ai inspiré ; mais je ne voulois point la perdre, je ne voulois que lui marquer tout mon amour. Que dis-je ? Etoit-ce le

lui

lui marquer que de lui tenir un diſcours que je voulois qui fût ſans effet ? Hélas ! que je ſuis peu d'accord avec moi-même ! Mais qu'importe de ſavoir ce que je veux, ce que j'ai voulu ? Ne me ſuffit-il pas de ſavoir que je mourrai de la perte de Barſine ?

SCENE SECONDE.

ABDOLONIME, AGENOR.

AGENOR.

AH ! je vous vois heureuſement, Abdolonime. Vous étiés préſent à la converſation de Barſine & de Narbal. S'eſt-elle réſolue à épouſer Hannon ?

ABDOLONIME.

Je m'en vais vous conter tout cela.

AGENOR.

Mais épouſe-t-elle Hannon ?

ABDOLONIME.

Je vais vous conter tout, vous dis-je ;

& au plus juste. Narbal est venu comme j'étois avec ma fille. Vous jugés bien tout ce qu'il a dit ; car je ne veux pas vous faire languir. Il a jetté feu & flamme, il a querellé, grondé, tempêté. Ce garçon-là ne sait ce qu'il fait ; au lieu de gagner les gens par la douceur, il est comme un diable, cela prend le monde à rebrousse-poil. Il m'a mis en colere ; & sa sœur que j'ai laissée maîtresse de dire & de faire ce qu'il lui plairoit, lui a déclaré nettement qu'elle avoit fait son devoir, en lui apprenant ce qu'elle savoit de notre naissance ; qu'il fît ce qu'il jugeroit à propos ; que pour elle, elle n'épouseroit point Hannon.

AGENOR.

Ah ! je respire.

ABDOLONIME.

Je ne sai comment elle fait, cette fille-là, mais elle a toujours raison.

AGENOR.

Elle est ce qu'il y a de plus parfait au monde, & je retrouve tout votre caractere dans le sien. Votre naissance

vous a donné des ſentimens nobles, & peut-être l'ignorance de votre naiſſance vous les a conſervés ſans aucune altération.

ABDOLONIME.

Ignorons-la donc toujours ; car l'ignorer, ou la laiſſer là, c'eſt tout de même. A la maniere dont ceci ſe tourne, vous ètes toujours mon gendre, & j'en ſuis tout-à-fait aiſe. M'aimerés-vous bien, vous, quand je ſerai votre beau-pere ?

AGENOR.

Jugés-en par l'amour que j'ai pour Barſine, par celui qu'elle a pour vous, par tout ce que je lui dois, par tout ce que je vous devrai, par la connoiſſance que j'ai de votre cœur.

ABDOLONIME.

Il n'y aura que ce Narbal qui nous fera enrager ; je ne ſai pas où j'ai pris ce fils-là. Je ſuis bien fâché qu'il ſache le ſecret ; auſſi je ne le voulois pas, j'avois bien raiſon.

AGENOR.

A propos de Narbal, comment eſt-

il sorti d'avec vous ? Qu'a-t-il dit ?

ABDOLONIME.

Il est sorti comme un furieux.

AGENOR.

Et où est-il allé ?

ABDOLONIME.

Je ne sai, il est peut-être allé prendre Hannon à la gorge.

AGENOR.

Hannon lui a nié net ce qu'il savoit, & le niera toujours. Il n'avanceroit de rien.

ABDOLONIME.

Tant mieux.

AGENOR.

Nous n'avons donc rien à faire que d'aller trouver Barsine. Mon cher beau-pere, je me hâte de vous appeller de ce nom, faites-la-moi voir malgré les mesures qu'elle a prises pour être seule ; je meurs d'impatience de me jetter à ses genoux avec un coeur pénétré d'amour, de reconnoissance & de joie.

ABDOLONIME.

Allons. Mais quel eſt ce viſage inconnu qui vient ſe préſenter à nous ?

SCENE TROISIÉME.

ABDOLONIME, AGENOR, UN SOLDAT de Sidon.

LE SOLDAT.

ABdolonime n'eſt-il pas ici ?

ABDOLONIME.

Oui, c'eſt moi.

LE SOLDAT.

Seigneur, ayés la bonté de me ſuivre, nous allons vous faire Roi de Sidon, ou peu s'en faut.

ABDOLONIME.

Que veut-il dire, Agenor ?

AGENOR.

Je devine, ce me ſemble.

LE SOLDAT.

Allons, allons, Seigneur, il n'y a pas de temps à perdre; il faut battre le fer tandis qu'il eſt chaud.

ABDOLONIME.

Je veux perdre du temps, moi, & ſavoir ce que c'eſt que tout ceci.

LE SOLDAT.

Seigneur, vous n'avés qu'à commander; mais il vaudroit mieux que je vous contaſſe tout en chemin.

ABDOLONIME.

Non, non, ici.

LE SOLDAT.

Et bien, Seigneur, votre fils Narbal nous a aſſemblés d'abord dix ou douze bons garçons bien réſolus, & nous a dit, tout échauffé, tout hors de lui, que vous étiés de la race royale

de Sidon, que c'étoit à vous à régner, & qu'on vous faiſoit une injuſtice criante en vous retenant les preuves de votre naiſſance.

ABDOLONIME.

Et vous l'avés cru ſans autre façon ?

LE SOLDAT.

Pourquoi ne l'aurions-nous pas cru ? Narbal eſt un brave homme, avec qui nous avons ſervi. Il nous a bien aſſuré que quand il ſeroit Prince, nous ſerions toujours ſes Camarades, que nous vivrions de Pair à Compagnon, que nous ferions la vie enſemble. Nous avons crié vive Abdolonime, vive Narbal, vous nommant toujours le premier. D'autres Soldats ſont accourus au bruit, qui l'ont crié auſſi ſur notre parole ; car, graces aux Dieux, nous ſommes fort unis entre nous. D'autres ſont encore venus groſſir notre peloton, qui ont eu l'honnêteté de ne nous pas dédire, & qui ont même crié plus fort que nous. Enfin, pour obſerver toutes les régles, nous avons tenu Conſeil, & nous avons réſolu à la pluralité

des voix, que nous irions tous trouver Ephestion, le Prince Narbal à notre tête. Lui, comme un fils bien respectueux, & cela nous a fort édifiés, a dit qu'il falloit que vous y vinssiés aussi, qu'il porteroit la parole pour vous, s'il en étoit besoin; & il m'a fait l'honneur de me détacher vers vous par préférence, parce que je suis son ancien ami, & que nous avons beaucoup chambré ensemble. Allons, Seigneur, quand vous serés Roi, ayés la bonté de vous souvenir que j'ai été le premier.....

ABDOLONIME.

Si j'étois Roi, je ne te conseillerois pas de venir demander ta récompense.

LE SOLDAT.

Le prenés-vous par-là? J'ai ordre de vous déclarer que si vous ne voulés pas venir, Narbal le Prince ira bien sans vous trouver Ephestion. Je m'en vais lui rendre compte. Vous ne voulés pas venir, Seigneur?

ABDOLONIME.

Non; va, & dis à mon fils qu'il est

est un extravagant, & que je le désavoue de tout.

AGENOR.

Permettés-moi d'aller voir ce que c'est que tout cela. Je tâcherai de faire entendre raison à Narbal. Enfin vous ètes bien sûr, que je suivrai vos intentions, puisque je les connois.

ABDOLONIME.

Allés, mon cher Agenor, vous me faites un sensible plaisir.

SCENE QUATRIÉME.

ABDOLONIME.

C'Est un beau début de royauté, que la sotte Ambassade que je viens de recevoir! De moment en moment je me dégoûte davantage des grandeurs. Je ne suis encore rien, ni ne serai, s'il plaît aux Dieux ; & sous ombre que je pourrois être Roi, voilà déja un tintamarre effroyable. Je ne

ferois goutte de bon ſang, ſi je l'étois. O mon jardin ! mon jardin !

SCENE CINQUIÉME.

ABDOLONIME, ELISE.

ELISE.

ABdolonime, vous ſavés tout ce qui ſe paſſe, & moi je ſuis préſentement au fait de tout. On m'a fait des miſtéres, mais ils ſont éclaircis ; je vois où tout aboutira, je vous annonce que vous ſerés Roi.

ABDOLONIME.

Et pourquoi, Madame ? Hannon eſt le ſeul qui ait nos titres ; & aſſurément de la maniere dont Narbal ſe conduit, il ne l'engage pas à les montrer. Il eſt allé comme un fou, & ſans lui en demander la permiſſion, qu'il n'auroit pas eue, divulguer tout ce qu'il ſavoit, & faire une bagarre. D'ailleurs, & c'eſt là le principal, Barſine

refuse l'honneur d'épouser Hannon.

ELISE.

Je ne trouve pas, moi, que Narbal ait mal fait; il a coupé au plus court, on l'auroit traîné cent ans. Comptés que sa naissance connue fera impression, & que mon frere sera obligé de parler. Pour Barsine, je ne sai pas quel ajustement on trouvera; mais il en faudra bien trouver quelqu'un.

ABDOLONIME.

Je renonce à tout, & de bon cœur, plutôt que de souffrir qu'on fasse la moindre violence à Barsine.

ELISE.

Mais si vous avés si peu de goût pour la royauté, il y a un expédient. Vous ètes le maître de penser comme il vous plaît. Vous aimés la tranquilité, dont vous avés pris l'habitude, à la bonne heure, je ne vous en blâme pas; tout au contraire je vous admirerai. Mais vous n'ètes pas le maître de priver votre fils des droits de sa naissance; vous lui feriés un tort dont tout le monde seroit indigné contre vous.

Si vous ne voulés pas être Roi, il le ſera.

ABDOLONIME.

Ce n'eſt pas-là mon compte.

ELISE.

Ah ! vous avés donc plus d'ambition qu'on ne penſoit ? J'en ſuis ravie.

ABDOLONIME.

Non, non, il n'y a point à cela d'ambition. Si le malheur vouloit que je fuſſe Roi, je le ſerois, & ne céderois point ma place à mon fils ; premierement pour le punir de l'incartade qu'il me fait aujourd'hui ; après cela, parce que je vois qu'il a encore la tête trop verte, & que les pauvres Sidoniens auroient trop à ſouffrir ſous ſon Gouvernement. Je voudrois le matter, afin qu'il fût quelque jour un bon Roi ; & je le ſerois tout le plus long temps que je pourrois, pour avoir le loiſir de le réduire.

ELISE.

Le tour que vous prenés-là eſt aſſés adroit pour un homme auſſi ſimple que vous prétendés l'être ; mais il n'im-

porte; je voudrois que vous fussiés déja en état de réduire & de matter votre fils.

SCENE SIXIÉME.

ABDOLONIME, HANNON, ELISE.

HANNON.

VEnés, Abdolonime, suivés-moi, je vous prie.

ABDOLONIME.

Est-ce encore pour me mener être Roi, comme ce Soldat vouloit faire tout-à-l'heure?

HANNON.

Non, c'est pour tout le contraire. Je puis le dire devant ma sœur qui ne me trahira pas; c'est pour me voir mettre dans le feu tous vos titres, afin qu'il ne soit plus question de rien. Venés dans mon cabinet, où ils sont, je veux que vous soyés témoin de la vengeance

que je vais prendre de vous tous.

ABDOLONIME.

Très-volontiers, Seigneur ; allons, brûlons, je vous y aiderai, je ferai trop heureux d'être hors de tout ce tintamarre-ci.

ELISE.

Ah ! mon frere, quel eſt votre deſſein ?

HANNON.

Punir l'ingratitude de Barſine, & l'inſolence de Narbal qui veut régner malgré moi, & excite contre moi des ſéditieux qu'il ramaſſe de tous côtés. Ne le ſavés-vous pas ?

ELISE.

Oui, je le ſai ; mais gardés-vous bien de brûler ces titres, il dira que vous les avés brûlés, il fera une hiſtoire qui ſera très-vraiſemblable, puiſqu'entre nous elle ſera vraie ; on la croira, & toute la Ville de Sidon, attachée comme elle eſt à la Maiſon royale, vous regardera avec horreur. Le ſecret a éclaté, c'en eſt fait, vous n'en ſauriés plus empêcher les ſuites.

ABDOLONIME.

Qu'aura-t-on à dire quand je ne me plaindrai pas, quand je ferai content? C'eſt mon affaire une fois.

ELISE.

Ce n'eſt pas votre affaire à vous ſeul; Narbal y eſt trop intéreſſé.

HANNON.

Quoi! ma ſœur, ſouffrirai-je....

ABDOLONIME.

Non, Seigneur, ne le ſouffrés pas, allons brûler. Je veux voir une fin. J'aimerois quaſi mieux être Roi bien vîte, que d'être baloté comme je ſuis.

SCENE SEPTIÉME.

ABDOLONIME, BARSINE, HANNON, ELISE.

BARSINE.

MOn pere, je viens me jetter entre vos bras, & vous ſupplier d'ordonner abſolument de ma deſtinée. Je ne puis ſoutenir tout le trouble, tout le déſordre dont je ſuis malgré moi la premiere cauſe.

HANNON.

Oui, vous l'ètes, ingrate, & ce n'eſt point malgré vous. C'eſt vous qui avés armé votre frere ; c'eſt vous....

BARSINE.

De quoi m'accuſés-vous, Seigneur ? Je ne viens point ici pour rien diſſimuler ; je ſuis bien innocente du crime que vous m'imputés.

SCENE HUITIÉME.

ABDOLONIME, BARSINE, HANNON, ELISE, AGENOR.

AGENOR.

ABdolonime, je reviens pour vous apprendre.... Ah Ciel! je vois Barſine: annoncerai-je cette nouvelle en ſa préſence?

BARSINE.

Dites, dites, Seigneur, il n'y a rien à ménager; c'eſt moi qui vous en prie.

AGENOR.

On eſt venu arrêter Narbal de la part d'Epheſtion. Ces Soldats ſi zélés pour lui, ſi pleins d'ardeur, l'ont laiſſé enlever tranquilement.

ELISE.

Hélas!

HANNON.

Il le mérite bien.

ABDOLONIME.

J'en ſuis fâché ; mais il eſt vrai qu'il leméri te.

AGENOR.

Je ne puis vous cacher, Abdolonime, que je crains auſſi pour vous.

BARSINE.

Ah Ciel !

ABDOLONIME.

Qu'on me donne mon jardin pour priſon, je ne demande pas mieux.

BARSINE.

Agenor, retirés-vous, je vous en ſupplie, laiſſés-moi ici.

AGENOR.

Pourquoi me chaſſés-vous ? Je pourrois voir avec vous quelles meſures...

BARSINE.

Non, ayés cette déférence pour moi, je vous la demande inſtamment ; allés.

AGENOR.

Je ne ſai que vous obéir. Mais dans quelle inquiétude vous me jettés !

SCENE DERNIERE.

ABDOLONIME, BARSINE, HANNON, ELISE.

BARSINE *à Hannon.*

SEigneur, je vous demande en grace de m'écouter ſans m'interrompre. Je n'étois que la fille du Jardinier Abdolonime, & Agenor m'a fait l'honneur de m'eſtimer aſſés pour vouloir m'unir à lui. J'y ai long-temps réſiſté, quoique vivement touchée de ſon mérite & de ſon amour, mais incertaine de la conſtance d'une ſi grande paſſion. Enfin j'ai cédé, & il étoit chés mon pere pour m'obtenir de lui dans le moment même que vous ètes venu m'apprendre le ſecret de la naiſſance d'Abdolonime, & me faire les propoſitions que vous ſavés. J'ai conſulté mon pere, qui a pris

la résolution de tenir à Agenor la parole qu'il venoit de lui donner, & de cacher à Narbal ce qu'il étoit. Agenor, car je lui dois cette justice & cet honneur, n'a pas voulu laisser Narbal dans cette ignorance. Vous en voyés les suites. Mon frere est arrêté, & mon pere va l'être; il faut que leur naissance soit prouvée pour les sauver. Seigneur, je suis à vous, si vous persistés encore dans votre premiere pensée. Qu'un amour que je ne vous cache point ne vous fasse pas croire que je suis indigne de vous; j'ose vous dire que cet amour même étoit accompagné d'une vertu qui doit vous répondre de moi. Je viens de voir Agenor pour la derniere fois de ma vie. Si vous daignés accepter ma main, comptés, mais comptés comme sur la chose du monde la plus sûre, que jamais nulle occasion, nul prétexte ne me le fera revoir. Je le fuirai mieux que vous ne me le feriés fuir. Je sens bien que mes larmes coulent; elles coulent, mais elles ne me trahissent point; je ne prétens pas vous les cacher. Puisque je vous fais voir mon cœur tel qu'il est, vous voyés du moins combien le devoir y domine sur tous les autres sentimens.

ABDOLONIME.

Qu'on fasse de moi tout ce qu'on voudra ; mais je ne puis voir la pauvre Barsine malheureuse. Ma chere enfant, tu me perces le cœur. Seigneur Hannon, seroit-il possible que vous eussiés le courage.... Oh que je ne l'aurois pas, moi, qui ne suis point accoutumé à contraindre personne !

ELISE.

Mon frere, je vois que vous délibérés en vous-même ; mais vous n'avés qu'un parti à prendre. Vous ne pouvés plus cacher leur naissance, je vous l'ai déja dit, & vous ne devés pas l'épouser.

HANNON.

Je vois que ce conseil s'accorde du moins avec vos intérêts ; Narbal vous feroit bientôt Princesse de Sidon.

ELISE.

Si je vous suis suspecte....

HANNON.

Cela ne fera rien. J'exigerois moi-

même ce mariage, s'il falloit l'exiger. Seigneur, & vous, Madame, allons chés Epheſtion ; je vais lui porter vos titres, & délivrer Narbal. Vous épouſerés l'heureux Agenor, Madame, & je ne vous demande qu'un peu de bonté pour prix de ce que je fais.

BARSINE.

Seigneur, vous me feriés preſque repentir de n'être pas maîtreſſe de mon cœur. Mon pere, vous ne dites rien ?

ABDOLONIME.

J'en demande pardon au Seigneur Hannon ; certainement nous lui avons une obligation extrême ; & moi je ne ſuis pas ingrat. Il ſera tout ce qu'il voudra dans Sidon ; Miniſtre, premier Miniſtre, il n'aura qu'à dire.

HANNON.

Ah ! Seigneur, quelles graces....

ABDOLONIME.

Ne voilà-t-il pas déja des complimens ? Je n'en veux point. Quand je ſerai Roi, je me contenterai qu'on faſſe bien, & qu'on m'aime.

Fin du ſeptiéme Tome.

TABLE

DES PIECES

Contenues dans ce Volume.





